

vendredi 18 décembre 1936.
seizième année, n° 39

Bibliothèque de l'Université
de Louvain - P. 42. C.

23 DEC 1936

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Romantisme
Une conférence de Belloc
Problèmes actuels
L'évolution des Soviets
En quelques lignes...
Au Cameroun
Politique de Gide
Un Américain dans la Hongrie d'après guerre
Derniers déblaiements

Pierre MISSELYN
TESTIS
Hilaire BELLOC
Comte SOLTYKOFF

* * *

Magdeleine WAUTHIER
Henri MASSIS
Comte PEROVSKY
Dr Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les « Dames du Calvaire » de Bruxelles,
Mgr J. Sohygens. — Lectures.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal, 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE :

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

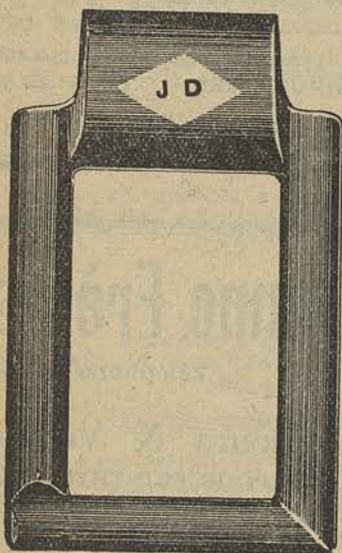
Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.83.59

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.958

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUVE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Andenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE



Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.

Il est économique grâce aux tarifs spéciaux.
Il est pratique étant absolument automatique.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone :

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND **E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

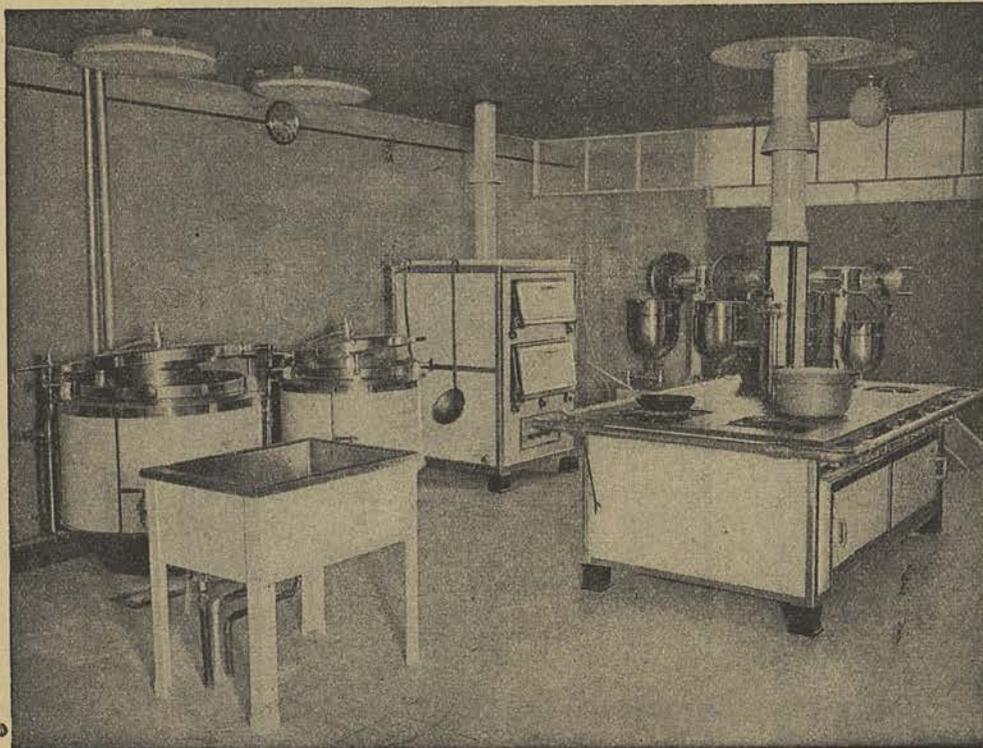
Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPECIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale

Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, CEYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON

PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO

VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE

PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS

DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE

PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS

DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE

EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Falcon, 18.

A GAND

40, rue Flévo.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR
AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548



Pour vos installations électriques adressez-vous

AUX

ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES

NESTOR FEYENS

66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94

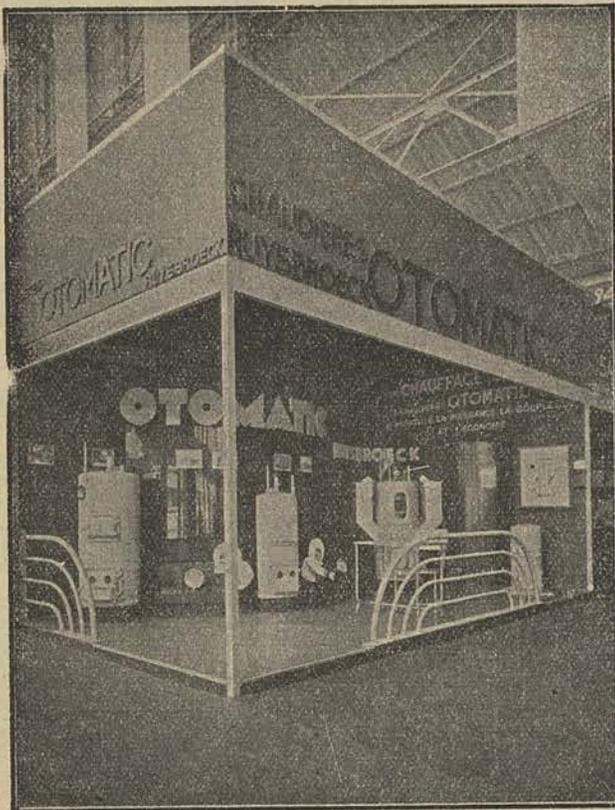
Entreprises générales, Entretien, Surveillance,

— Projets, Réparations, Fournitures, etc. —

HAUTE ET BASSE TENSION - TOUS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS

Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxe
laire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux
d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance
Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e S^{ie}cle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vin-
cent à Evere.

Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché,
Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale,
l'Art Religieux, etc..., etc...



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

vosre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements « Louis BODSON »

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inalterable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries — Résiste à l'air
salin — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez pour le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, VILVORDE (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de TUYAUX EN BÉTON armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, Citernes et Réservoirs
toutes dimensions en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Kreff**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries
Fours, Pétrins, etc.



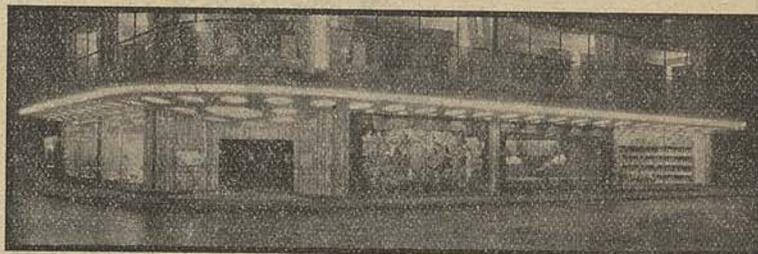
Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

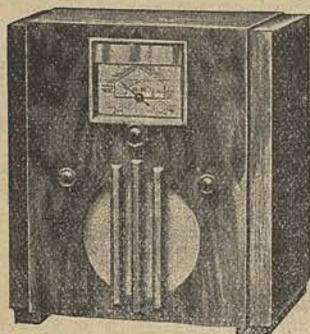
Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



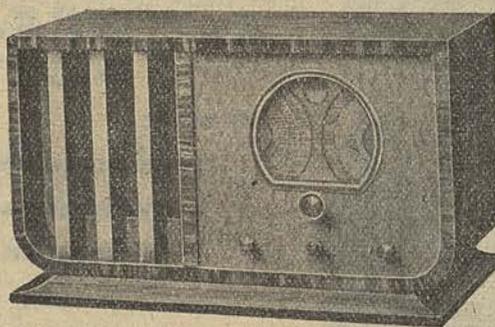
LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES



A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ
A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**
Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapisier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mélangé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Romantisme

Une conférence de Belloc

Problèmes actuels

L'évolution des Soviets

En quelques lignes...

Au Cameroun

Politique de Gide

Un Américain dans la Hongrie d'après guerre

Derniers déblaiements

Pierre MISSELYN

TESTIS

Hilaire BELLOC

Comte SOLTYKOFF

* * *

Magdeleine WAUTHIER

Henri MASSIS

Comte PEROVSKY

D^r Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les « Dames du Calvaire » de Bruxelles, Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

LE ROMANTISME⁽¹⁾

L'observation des grands courants d'idée qui dominent l'histoire de la pensée, l'analyse des causes qui ont déterminé l'intellectualisme d'une époque et la critique des événements qui l'ont inspiré, constituent pour l'érudit une jouissance, pour le penseur une leçon.

Le premier, dans sa soif de connaître, tente de prolonger sa vie limitée dans le temps en essayant de vivre celle des autres. Pauvre et stérile effort de créature finie, le regard tourné dans le passé, vers l'infini auquel elle aspire! Le second, dominé par un plus noble idéal, tente ce même effort dans un instinct créateur, mais pour faire jaillir du néant un peu plus d'être, et pour aider la lente et pénible ascension de l'humanité vers son idéal de vérité.

L'un des mouvements qui ont tenté à la fois les érudits et les penseurs, qui ont suscité le plus vif intérêt et déchaîné les polémiques les plus passionnées, est incontestablement la période romantique. Critiquée par les uns, exaltée par les autres, elle a produit dans le domaine littéraire des chefs-d'œuvre et accumulé dans le domaine politique des ruines; elle a marqué le XIX^e siècle de son empreinte, de ses conquêtes, de ses désordres.

C'est l'esprit romantique qui déchaîne la Révolution de 1789 et crée des empires; nous lui devons notre indépendance nationale; l'Italie, Fiume; la France, la Commune de Paris; l'Espagne, le Fronte Populaire et l'Europe, la Société des Nations. Mais nous lui devons aussi les *Odes* de Victor Hugo, les *Méditations* de Lamartine et les *Nuits* de Musset, et peut-être n'y a-t-il rien de plus beau dans la poésie française!

Le Romantisme, c'est Chateaubriand et Robespierre; c'est le *Génie du christianisme* et l'anarchie descendue dans la rue.

Et si l'on se place au point de vue de la forme littéraire, le Romantisme, c'est la révolte contre les fameuses règles d'Aristote; c'est l'absence de mesure, le règne du superlatif, l'emphase, le redondance, la pensée trop souvent conditionnée par son expression. C'est la recherche du verbe brillant, de l'antithèse, du mot qui fait image, l'abus de la désespérance, des clairs de

lune, des effusions et confessions sentimentales de poète, qui veut intéresser le monde entier à son drame personnel. Mais c'est aussi la délicieuse pitié que les classiques connaissaient mal, l'émotion, la sensibilité, la splendide mise en valeur des trois grandes sources du lyrisme : l'Amour, la Nature et la Mort.

* * *

Comment, dès lors, définir ce mouvement qui semble ainsi allier les contraires, qui semble vouloir fondre par un véritable paradoxe les tendances les plus divergentes ?

Comment prétendre couler dans les cadres rigides de quelques mots, d'une formule brillante peut-être, mais d'autant plus inexacte, ce qui fut la pensée et la vie de tout un siècle? Comment surtout porter un jugement droit, sans faiblesse ni passion, sur des idées et des gens qui sont trop près de nous, dont certains appartiennent à la génération qui nous précède, et à qui, dans le secret de notre cœur, nous imputerions si volontiers la cause de toutes nos misères et peut-être nos propres défiances?

Le Romantisme est un mouvement à la fois littéraire, politique et philosophique. Il faut tenir compte de l'incidence de ces divers éléments pour en déterminer la nature, pour en préciser la tendance.

Pour Stendhal, — et cette définition est intéressante, car elle est d'un romantique : « *Le Romantisme est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus grand plaisir possible. Le classicisme, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères* (1). »

En d'autres termes : le Romantisme, c'est ce qui est amusant; le Classicisme, c'est ce qui l'a été.

Cette définition a l'allure d'une boutade. Elle contient cependant implicitement l'affirmation que la règle de l'art est le plaisir, et précise le caractère essentiellement subjectif de l'art

(1) Discours prononcé à la séance de rentrée du Jeune Barreau d'Anvers.

(1) Stendhal, *Racine et Shakespeare*, pp. 32 et 33.

romantique. Peut-être d'ailleurs que le fin ironiste qu'était Stendhal n'a pas voulu être profond, mais a, bien simplement, voulu faire un bon mot.

« *La définition du Romantisme*, dit Brunetière, *n'est pas une question d'étymologie ni de doctrine, mais d'histoire; et le mot de Romantisme n'ayant point en soi de signification qui s'impose, n'est rempli que de la succession de sens dont les hommes et les œuvres l'ont chargé dans l'histoire, c'est à dire dans le temps* (1). »

Définition pompeuse, imprécise et qui, au fond, n'explique rien. Il est bien certain que dans des courants de cette ampleur, la responsabilité personnelle de l'individu est minime. L'intellectuel est le produit d'une époque, la résultante d'influences diverses et l'événement même qui l'a inspiré ou qui conditionne son succès est souvent moins une cause qu'un effet.

Mais entre tous ces penseurs, philosophes, écrivains, qui donnent le ton à une époque et qui créent les mouvements collectifs, il existe un lien mystérieux, quelque chose qui les différencie de leurs prédécesseurs; quelque chose qui, chez les uns, est instinctif ou voulu; que d'autres ont subi ou respiré inconsciemment dans l'atmosphère de leurs temps.

Pour Pierre Lasserre, « *le Romantisme est un parti pris d'individualisme absolu dans la pensée et le sentiment* (2) ». Et en effet, c'est ce qui frappe par ses conséquences. Les influences romantiques ont provoqué le détraquement de la machine sociale, conséquence actuelle qui nous heurte, parce qu'elle nous menace ou nous fait souffrir.

Mais le Romantisme est-il seulement et fondamentalement antisocial? Comment tout au moins faut-il comprendre ce terrible terme d'individualisme?

Tout d'abord il convient d'observer que le caractère antisocial est une conséquence, mais non pas une prémisse. S'il est naturel au Romantisme, il ne lui est pas essentiel. D'autre part, la querelle de l'individualisme ne date pas d'hier, ni même de Jean-Jacques Rousseau. L'individualisme présente des degrés et se retrouve chez d'autres que les Romantiques. L'antiquité a été individualiste, et l'humanisme, qui, à tant d'égards, a contribué à la formation de l'idéal classique, a connu ce souci de la personnalité, cette volonté d'être soi-même à tout prix, de dépasser les autres, cet âpre désir d'exceller, dont parle Dante dans la *Divine Comédie*.

Il faut donc remonter plus haut.

Le Romantisme ne serait-ce point la prédominance du sentiment sur la raison, l'achèvement dans le domaine philosophique et politique du déplacement des valeurs, réalisé dans le domaine religieux par la Réforme; l'homme placé au centre du monde; l'homme envisageant tous les problèmes non seulement sous l'angle mais en fonction de sa personne; la divinisation du moi trouvant en lui-même son objet, sa raison suffisante et sa cause finale?

Ce moi, la philosophie romantique allemande s'en est emparé : « L'homme devient la mesure de l'ordre scientifique; il impose à la nature les lois de son esprit », déclare Kant. Seul le phénomène est observable et par conséquent connaissable. Et voilà la science. L'intelligence humaine ne peut atteindre la chose en soi. Celle-ci d'ailleurs existe-t-elle? et voilà la voie ouverte à la négation de toute métaphysique. Et voilà le principe qui, poussé dans ses conséquences dernières, amènera à l'idéalisme subjectif de Schuppe et au solipsisme.

Dans les philosophies de Fichte et de Schelling, la chose en soi, un des piliers du système kantien, lentement s'effrite, disparaît; la dualité du sujet connaissant et de l'objet connu, distinct

de lui, s'abolit. La *Wissenschaftslehre* nous décrit comment le moi crée, dans l'inconscience, l'objet de sa pensée; puis ignorant qu'il l'a créé, que cet objet vient de lui, le prend pour un monde distinct de lui-même. Enfin, prenant peu à peu pleine conscience, il s'aperçoit que ce monde est son œuvre, qu'il en est le créateur.

Schelling achèvera le système, en nous expliquant la lente ascension du moi, passant par tous les degrés de l'inconscience vers la conscience, au moyen d'une série de gradations au sommet de laquelle se trouve l'homme. Le monde surgit de l'inconscience et retourne à l'inconscience, à l'absolu, ou tout devient indifférent et indistinct.

Dès lors, le cycle est fermé : nous assistons à la divinisation du sujet. Le sujet devient Dieu, il a la souveraine autonomie qui convient à Dieu, il se trouve au-dessus des lois, même des lois rationnelles, puisque c'est lui qui les a faites.

Ainsi se trouve achevée la révolution du protestantisme qui avait placé le centre de la religion dans l'homme. Le renversement est total. *L'homme est devenu Dieu.*

* * *

La philosophie de Kant a peut-être rencontré ici une aventure, car Kant est sec, rigide, positif et prudent, et le Romantisme ne l'est pas.

Kant avait construit un système régulier, cohérent et solide, sur des fondations fragiles; en éprouvant celles-ci, ses successeurs feront tout crouler.

Kant admettait un Dieu personnel, exécuteur des hautes œuvres, destiné à faire régner la haute et basse justice en ce monde et dans l'autre; mais au fond au service de l'homme, parce que celui-ci ne parvient pas à se tirer d'affaire tout seul et qu'il a bien besoin de quelqu'un pour le créer et le sauver : Dieu pour la créature, et non pas la créature pour Dieu. Dieu créateur, Dieu rédempteur sans doute, mais non pas ce Dieu infini et total, principe et fin de tout être, subsistant en lui-même, par lui-même, pour lui-même, *Ens a se*, celui qui est.

L'idéalisme kantien aboutit donc d'une façon assez inattendue à un panthéisme inspiré de Giordano Bruno et de Boehme. Tellement, il est vrai, que dans chaque erreur se trouve le germe de toutes les erreurs.

Ce panthéisme, d'ailleurs, est une source extrêmement féconde de lyrisme. Ce moi, qui crée le monde, en prenant conscience de lui-même, ce moi, qui, dans l'inconscience pose le non-moi pour se déterminer et ainsi se connaître, a quelque chose de la mystérieuse grandeur du dogme de la création.

Ce mouvement éternel, évolution créatrice, qui fait surgir les choses du néant et les projette de l'idée à la nature, de la nature à l'esprit, de l'esprit à l'absolu, ce devenir, ce jaillissement perpétuel de l'être, gigantesque feu d'artifice de titans, ont inspiré des pages d'un beau lyrisme philosophique. Tous ceux qui ont contemplé ces confins de l'être ou les bornes du fini font présager l'infini et côtoyer le néant, ont eu de ces émotions, qui, chez certains, tel le païen Plotin, s'achevaient dans l'extase.

Lorsque Fichte, réitérant l'effort de Descartes, mais avec l'esprit de Spinoza, le souvenir de Kant et des mystiques protestantes, posera le point de départ de sa *Wissenschaftslehre*, ce ne sera pas de la pensée qu'il partira, mais de l'action. « *Je pense, donc je suis*, » disait Descartes; l'intelligence pose l'être. « *Ich bin ich*, » répond Fichte; l'action suppose l'être. Un acte se pose, mais ne se prouve pas, ne se comprend même pas.

Et Goethe, tout pénétré de cette métaphysique romantique, frôlera, dans l'erreur, l'Évangile de saint Jean. *In Anfang war die Tat*, disait le Dr Faust, posant ainsi comme principe premier l'action confuse, l'obscurité d'où la lumière doit jaillir, le moi

(1) BRUNETIÈRE, *Histoire de la littérature française*, p. 420.

(2) PIERRE LASSERRE, *Romantisme français*.

se dégageant peu à peu du néant; tandis que l'Évangéliste et la philosophie catholique posent comme principe premier la clarté, l'intelligence, l'être : *In initium erat Verbum*.

* * *

Ce moi divin et créateur, qui est à lui-même sa propre règle, le lyrisme romantique l'exalte. Il contemple le monde au miroir de son âme : un paysage est un état d'âme; et jamais on ne décrit mieux des paysages qu'on n'avait jamais vus. Le lyrisme envahit tous les genres; ne pouvant d'ailleurs perpétuellement se maintenir à cette altitude, il sera bientôt une des causes de décadence.

Soyez-vous même, vivez votre vie, disaient les romantiques. Et jamais il n'y eut autant de confessions, de plus admirables et de plus cyniques, depuis la nouvelle Héloïse jusqu'à Indiana. Delphine, c'est M^{me} de Staël, telle qu'elle fut; Corinne, telle qu'elle rêvait d'être. Chateaubriand se dépeint tour à tour dans *René*, dans *Eudore*, dans *Chactas*. Alfred de Musset dans ses *Confessions d'un enfant du siècle*, Georges Sand dans *Elle et lui* ouvrent devant l'opinion publique les dossiers de leurs querelles amoureuses. Et dans des vers qui atteignent la suprême beauté des sources lyriques enfin retrouvées, Lamartine nous conte ses amours avec Graziella, la petite cigarière d'Ischia; plus tard, son idylle avec M^{me} Charles nous vaut un roman : *Raphaël*, et un chef-d'œuvre : *Le Lac*.

Jamais on ne se contempla plus éperdument, on ne s'analysa avec plus de ferveur, on ne se raconta plus complaisamment. Pour les romantiques le réel n'existe que pour servir de cadre à leurs amours et à leurs malheurs.

Le moi, toujours le moi, objet et sujet de toutes les œuvres, recherche constante de situations plus tragiques, plus douloureuses, plus héroïques, analyse, enquête, aveux, confession, introspection, descente en soi-même, jusqu'au jour ou à force d'insincérité, épuisés et vides, ils n'y trouveront plus rien.

Voilà ce qui, du point de vue philosophique et littéraire, constitue l'essence même du romantisme.

* * *

La métaphysique de ce subjectivisme trouva en Allemagne sa plus célèbre expression et fit soutenir par d'aucuns que le Romantisme était un mouvement d'origine étrangère, que « l'orgueil d'Hernani, c'était, comme le disait Paul Adam, « de l'esprit nordique importé en 1814, dans les caissons des Alliés ».

C'est une erreur.

Le Romantisme n'est ni spécifiquement français, ni spécifiquement allemand; c'est un mouvement européen : le premier des grands mouvements européens, si on en excepte la Renaissance. L'apport germanique y est considérable : la philosophie allemande, la première a fait la théorie du romantisme, mais il ne faut ni surestimer, ni sous-estimer son influence. Certes, dans ce pays, elle a contribué à la création de l'idéal romantique, comme elle contribua plus tard à son évolution. Mais ni Kant, ni Schopenhauer, ni Fichte, n'ont été les causes déterminantes du Romantisme français. Ils étaient d'ailleurs pratiquement inconnus en France et ce n'est que vers 1850, grâce aux travaux de Renouvier, de Lachelier et des néo-kantistes que leurs idées s'y répandirent.

La philosophie allemande, d'ailleurs, c'était le kantisme, philosophie obscure, sans clarté, sans élan, sans unité, ne correspondant nullement au tempérament latin. Il fallut 1870 et la

défaite de Sedan pour lui trouver en France des coryphées. Comment ce lourd Prussien, ce bourgeois à l'esprit méthodique aurait-il pu influencer un Lamartine, un Musset? Les Allemands eux-mêmes ne le comprenaient pas, à telle enseigne que l'histoire de la philosophie du XIX^e siècle est en grande partie l'histoire de l'incompréhension de son œuvre. Beaucoup en parlent; très peu la connaissent.

Ajoutez à cela la médiocre estime que les Français avaient pour l'Allemagne. On ne peut en effet oublier, que celle-ci, pendant un siècle, sans culture personnelle, sans importance politique, avait vécu à l'ombre et dans l'admiration du grand siècle français. Voltaire régnait à la Cour de Frédéric II. A l'Académie de Berlin, en 1800, on parlait le français. Stendhal, le plus sincère peut-être des romantiques, parlant des Allemands, après avoir lu Schiller et Goethe, se demande si « vraiment quelques-uns d'entre eux auraient eu de l'esprit (1). »

Et ce ne sont pas les œuvres de M^{me} de Staël, qui malgré son intelligence, sa verve étourdissante et son amour de Paris n'était pas Française, qui auraient pu propager en France le goût des idées allemandes. En digne fille du Genevois Necker, en digne épouse du Suédois baron de Staël, elle se devait de donner un caractère cosmopolite à sa culture.

Le rôle de M^{me} de Staël, ennemie de l'Empire, ennemie de la France, se borne donc à avoir été, dans la société de Paris, un des éléments dissolvants qui ont favorisé la révolution.

Plus que M^{me} de Staël, ce qui a vraisemblablement contribué à faire pénétrer en France les idées étrangères, c'est l'émigration et le vaste courant intellectuel, qui se dessine à la suite des guerres de l'Empire et qui a contribué à la formation du tempérament européen.

Le *Romantisme allemand* est donc l'aboutissement du protestantisme, du rationalisme de Wolf, des mouvements de culture de l'*Aufklärung* et d'une situation politique désordonnée dans laquelle les Allemands voyaient la sauvegarde de leur esprit de liberté.

Le *Romantisme français*, au contraire, tire ses origines, d'une part de l'influence de la philosophie déprimante et vide du XVIII^e siècle, siècle impie et volage et qui l'a expié, d'autre part de Rousseau, de la Révolution et de l'Épopée impériale, qui s'achève à Waterloo. La France plus petite, meurtrie, rêve à son passé glorieux. Réveil mesquin d'un rêve trop grand.

En Allemagne c'est le spectre de la Révolution qui hantait les esprits, en France, c'en est le souvenir. En France, comme toujours, la révolution était descendue des cœurs dans la rue et avait éclaté, atroce et sanglante; en Allemagne, elle s'était faite dans les cerveaux.

La Révolution française est l'aboutissement logique du XVIII^e siècle. Ce qui l'a causée, ce sont, d'une part, les difficultés économiques, les faiblesses et les fausses manœuvres du gouvernement de Louis XVI, mais surtout les idées. L'abandon de l'esprit classique, le scepticisme goguenard de Voltaire, la pauvreté doctrinale des encyclopédistes furent autant d'éléments du succès de Rousseau.

Pendant près d'un siècle la France, formée par l'Église, par Descartes et Louis XIV, résiste aux assauts conjugués des idées subversives, venues de partout et surtout de l'étranger. La scolastique est morte, le protestantisme et le jansénisme ont vidé la religion. Le quiétisme et la mystique guyonienne ont faussé ce qui en restait. La libre pensée, le scepticisme montent à l'assaut de l'Église.

Voltaire, au nom de la raison, mais d'une raison qui n'est que l'expérience, s'attaque à la raison cartésienne, et le cartésia-

(1) STENDHAL, Correspondance, I, pp. 29-30.

nisme, dont tout le côté scientifique a fait faillite devant le progrès des sciences d'observation, succombe sous ses coups. Voltaire, écrivain de talent, vulgarisateur de premier ordre, le premier des journalistes, fait pénétrer la philosophie dans la masse populaire, qui, pour la première fois, participe au mouvement de la pensée.

D'autre part, la banqueroute de Law a appauvri la France, ruiné la classe possédante qui, traditionnellement, exerçait le pouvoir. Des fortunes inespérées, nées de la spéculation, de l'agiotage et des exactions, font monter toute une nouvelle aristocratie, ignorante, sans traditions et sans mœurs. Le gouvernement de Louis XV et des favorites perd le contrôle de l'opinion et se désintéresse d'ailleurs de la France. Dans ses lettres sur les Anglais, Voltaire oppose à la monarchie le système parlementaire. Et Montesquieu, dans son *Esprit des lois*, ce livre que tout le monde connaît et que personne n'a lu, fait l'apologie de la Constitution anglaise en élaborant, inexactement d'ailleurs, sa théorie des trois pouvoirs. La démocratie marche à l'assaut de la monarchie absolue. Enfin, la noblesse et le clergé sont gagnés aux idées révolutionnaires. Les prêtres dans leurs sermons, en même temps que l'Évangile, citent des passages de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, de Rousseau.

* * *

La Révolution est la transposition dans le plan du réel des idées du XVIII^e siècle : *Le Contrat social*, de Rousseau, donne naissance à la *Déclaration des Droits de l'homme*; les fêtes de la déesse Raison, les Arbres de Liberté, le calendrier révolutionnaire sont l'expression de l'idéologie mystique, c'est la liturgie laïque inspirée par le déisme impersonnel et vague du XVIII^e siècle. Le peuple souverain, ce peuple naturellement bon et sage de Rousseau, s'empare du pouvoir qui glisse des faibles mains de Louis XVI. La Convention règne au nom de la souveraineté populaire, c'est-à-dire la tyrannie au nom du Comité du Salut Public. La guillotine se dresse, les têtes tombent. Et bientôt le régime tout entier sombre dans l'horreur, le ridicule, l'impossible.

Alors, par un de ces merveilleux redressements dont la France a le secret, surgit de l'application de toutes ces folies, de ces pauvretés, de la *Déclaration même des Droits de l'Homme*, cette merveilleuse aventure, qui est l'aventure de la Nation française : la domination de la France sur le monde. L'Europe, épouvantée par ce foyer de désordre, veut mettre la France à la raison. La réponse fut Valmy; les soldats levés à la hâte, envoyés aux frontières, sans fusils, sans souliers, sans chefs, réussissant cette chose incroyable de battre les armées de la coalition. Et puis ce sont les armées françaises accueillies comme des libérateurs, qui déferlent sur l'Europe, renversant les trônes et les rois. Enfin, de cette tourbe, de ce sang, de cet héroïsme, de cette boue surgit ce merveilleux génie : Napoléon.

Dans les cadres et avec le vocabulaire de jadis, la réaction, ou plutôt une réaction, commence. Napoléon, comme tous ceux qui avaient échappé à la Terreur, se défiait de cette bonté naturelle de l'homme, dont il avait vu les débordements. « Le peuple, disait-il, je l'ai vu à l'œuvre pendant la Révolution. Celui-là, on le mitraille (1). » La volonté populaire n'existe plus. La liberté de la presse, la liberté de la tribune n'est plus. Quiconque d'ailleurs ose parler de liberté est qualifié de terroriste; le théâtre même est censuré.

Ce ne sont pas les principes de 1789, qui rétablirent l'ordre en France et qui furent les artisans de la gloire napoléonienne, non plus l'ancien idéal classique, dont il aurait été inconsciemment

imprégné, mais l'esprit de méthode et d'énergie d'un soldat de génie, appuyé sur une élite.

Il est faux de dire, comme le soutient Daudet (1), qu'il ait été un disciple éperdu de Rousseau, mais par l'individualisme de son œuvre, il se rattache au courant romantique. Déjà, en 1797, Napoléon disait à Miot : « Il faut à la nation un chef, un chef illustré par la gloire et non pas des théories de gouvernement, des phrases de discours d'idéologues, auxquelles les Français n'entendent rien (2). »

L'empire de Napoléon est donc l'œuvre d'un seul homme, d'un grand homme. Ce fut sa force et sa faiblesse. L'empire né avec lui est tombé avec lui. Et ainsi s'écroula la première dictature romantique.

* * *

L'épopée impériale marque le XIX^e siècle de sa rude empreinte. En Allemagne, elle donne, par réaction, naissance au nationalisme romantique dont Fichte sera l'apôtre; dans le reste de l'Europe elle sera, avec la philosophie de Schopenhauer et de Nietzsche l'une des causes déterminantes de l'impérialisme romantique.

L'Allemagne assiste émerveillée au splendide éveil de la nation française. Elle voit la France constituer sur les ruines de l'ancien régime un régime de liberté et de gouvernement propre. Partout les soldats de Valmy sont accueillis avec enthousiasme, en libérateurs, en apôtres de la liberté. Au séminaire de Tubingen on chante la *Marseillaise* traduite en allemand par Schelling et on plante un arbre de la Liberté; Goertz, à la Société Patriotique, offre à la République Française la rive gauche du Rhin, comme modeste témoignage de l'amour des Allemands.

Nulle part, d'ailleurs, l'esprit sec et étroit du XVIII^e siècle, dont la Révolution sonne le glas, n'appelait une réaction plus vigoureuse. L'âme allemande, férue de liberté, profondément sentimentale « d'un sentimentalisme vague et brumeux, ne parvenant ni à se comprendre, ni à se faire comprendre », était naturellement romantique. Le *Werther* de Goethe marque la réaction en littérature; la *Wissenschaftslehre* de Fichte, en philosophie.

Le cercle romantique a son centre à Iéna, là même où Napoléon écrasera la Prusse. Fichte, au début admirateur de la Révolution française, verra bientôt, sous l'influence de l'occupation étrangère, ses sentiments patriotiques se réveiller. En 1808, il prononce son fameux discours : *Rede an die Deutsche Nation*, qui est un appel à l'esprit national. En 1812, la révolte éclate. Fichte devient l'apôtre de la guerre de libération. Il suit l'armée, soigne les blessés, prend la fièvre et meurt, en apprenant que Blücher vient de traverser le Rhin.

Le nationalisme allemand s'éveille; pendant tout le cours du XIX^e siècle il développera sa marche triomphale. De la poussière des petits États créés par le traité de Westphalie et la politique de Richelieu renaît l'ancien Empire germanique.

Pour Fichte, la supériorité du peuple allemand provient de ce qu'il a conservé sa langue primitive et participe ainsi directement aux sources de la culture. Le moi romantique n'est plus l'individu, mais la nation allemande. Le romantisme au début était individualiste, il est devenu nationaliste. Il ne poursuit plus l'épanouissement de la personne comme personne, mais comme citoyen d'une nation. Kant faisait déjà pressentir cette évolution capitale. « Les qualités naturelles de la créature, disait-il, sont destinées à se développer harmonieusement. Mais, ici sur terre, c'est dans l'espèce et non pas dans l'individu que ce développement doit s'accomplir. L'individu, en effet, est doté d'une existence trop courte, d'une expérience trop restreinte et trop

(1) DAUDET, *Le Stupide XIX^e siècle*, p. 42.

(2) MIOT DE MELITO, *Mémoires*, I, 154.

(1) SEILLIERE, *Le Romantisme politique*.

brève pour parvenir par son propre effort, à la plénitude de sa fin naturelle (1). »

« L'Etat, dira Hegel, doit organiser la liberté et établir pour le citoyen l'ordre idéal. Il ne peut, dès lors, être subordonné à l'individu, dont il doit obligatoirement réaliser la fin. Le caractère de l'Etat, par conséquent, est souverain et absolu.

Tous les nationalismes ont adopté cette thèse. »

Le grand mérite du romantisme allemand, c'est donc d'avoir asservi la puissance qu'il contenait au service de la race, « d'avoir transformé des songeries individuelles en rêves nationaux, et fait de la grandeur nationale un motif de romantisme » (2). Grâce à cette idée, l'Allemagne échappera à l'emprise du libéralisme romantique, et l'idéal collectif neutralisera en outre la poussée romantique du socialisme. Cette Allemagne unifiée et puissante, avide de l'apostolat auquel la conviait ses plus illustres penseurs, dressera sur le monde la menace de son impérialisme conquérant. Et à l'heure actuelle, malgré notre victoire, cette menace est loin de s'être dissipée. On écrase une armée, la vérité seule peut vinculer l'idée.

* * *

Pendant ce temps, et jusqu'à nos jours, dans toute l'Europe se développait, sous les formes, les plus diverses un impérialisme, qui ajoutait sa menace à celle du nationalisme et apportait un esprit de conquête et de lutte — fruit des théories volontaristes — dans les domaines les plus divers.

C'est Nietzsche qui le premier, en une formule concise, a défini ce concept d'impérialisme : *Der Wille zu Macht*, la volonté de puissance. Et en effet, c'est cet appétit de victoire, cette soif de domination et de pouvoir, qui se retrouve essentiellement au fond de tous les impérialismes : que l'on entende définir par ce mot le souci d'un empire colonial créé ou à créer, le désir d'expansion économique ou la volonté civilisatrice ou culturelle s'imposant aux peuples arriérés ou barbares, tous ces impérialismes procèdent de considérations semblables.

Il appartenait à un philosophe de race anglaise d'en esquisser le premier, de manière cohérente et systématique, les principes.

La philosophie traditionnelle avait affirmé que la société était l'état naturel de l'homme. Hobbes, au contraire, affirmera que c'est la guerre. Chacun, dit-il, a le droit illimité de poursuivre son intérêt personnel. Mais ce faisant, il pourrait heurter l'intérêt d'autrui. Dès lors, pour éviter les conflits, un pacte doit être conclu au terme duquel chacun renonce à ses droits secondaires, afin de pouvoir jouir en paix de ses droits primordiaux. Un tel pacte ne peut être imposé qu'à l'intervention d'un pouvoir fort, maître absolu et omnipotent. C'est ce pouvoir, c'est l'Etat qui dira ce qui est bien et ce qui est mal.

La doctrine politique de Hobbes, exposée principalement dans son traité, *De Cive*, resta, par une singulière infortune inconnue pendant près d'un siècle. C'est aux encyclopédistes, et principalement à Diderot et à Helvetius, qu'elle dut d'être tirée de l'oubli et répandue en France.

Mais à ce moment, grâce à sa fouguese éloquence, le mysticisme sentimental de Jean-Jacques Rousseau triomphait du rationalisme des encyclopédistes et répandait dans les masses populaires les idées humanitaristes du *Discours sur l'Inégalité* et du *Contrat social*,

Si les points de départ de Hobbes et de Rousseau présentent des divergences initiales, l'un partant de l'état de guerre, l'autre de la bonté naturelle, tous deux, cependant, construisent leur système sur la nécessité d'un pacte social et professaient un rationalisme égalitaire sans réserve. Dès lors, entre le théoricien du désir de puissance et l'apôtre de la bonté naturelle, ne subsistait aucune divergence doctrinale profonde. La psychologie

mystique de Rousseau rejoignait la psychologie impérialiste de Hobbes et ces deux doctrines allaient marquer de leur double caractère, mystique et sentimental, utilitaire et conquérant, les formes si diverses de l'impérialisme du XIX^e siècle.

Tous les impérialismes, en effet, tendent à la puissance et à la possession du pouvoir parce que la puissance est une condition du bonheur, dont elle assure à la fois la sécurité et la permanence. Que ce soit l'impérialisme d'un Virgile, traçant dans des vers, frappés comme des médailles, la mission providentielle de Rome à l'égard des barbares :

*Excudant alii spirantia mollius aera,
Tu regere imperio, populos, Romane, memento,
Hae tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare, superbos.*

que ce soit l'impérialisme ethnique d'un comte de Gobineau affirmant une primauté en raison des qualités de la race, que ce soit l'impérialisme anarchique d'un Proudhon prêchant la lutte des classes et la conquête violente du pouvoir au nom de la justice égalitaire; que ce soit l'impérialisme de l'industriel visant la possession d'un marché, écrivant son nom en lettres de feu au sommet des gratte-ciel, poursuivant l'infini des statistiques dans l'infini de la production, inondant des continents de ses produits, les vantant, les imposant jusqu'à l'obsession par les moyens conjugués de la réclame du néon, de la radio et du cinéma; que ce soit enfin l'impérialisme du sportif à la poursuite des meilleurs records, de nouvelles performances, à la conquête de l'air par l'avion, de la stratosphère par le ballon, de l'espace par la vitesse, tous ces impérialismes de classe, de race ou d'individu visent l'expansion du moi, la satisfaction de l'ambition, le triomphe de la personnalité.

* * *

Et maintenant concluons.

Le XIX^e siècle a été le siècle du progrès industriel et de la révolution sociale, du pacifisme et de la guerre, de la science et du désarroi dans les idées. Le siècle romantique — et c'est là l'erreur fondamentale, source de toutes les autres — a été le siècle du bouleversement des valeurs ontologiques : l'homme à la place de Dieu, la volonté à la place de l'intelligence, le sentiment à la place de la raison, la quantité à la place de la qualité, l'intérêt à la place du devoir. Au lieu de cette vérité objective qui s'imposait à lui et le dominait en semblant parfois l'écraser, l'homme a voulu suivre sa règle personnelle, subjective et changeante, chercher en lui-même la source de son commandement. *Et ce fut le chaos!* Au lieu de réaliser la fin magnifique qui lui était réservée, il a prétendu la choisir dans la fantaisie de son bon plaisir et la licence de sa liberté. *Et ce fut le désordre!* On ne vit pas impunément dans l'erreur pendant cent cinquante ans!

Mais un immense effort de bonne volonté travaille la génération dont nous sommes; cette génération à qui on a demandé l'effort de la lutte et à qui on a donné l'amertume de la victoire. Peut-être que d'avoir vécu, il y a vingt ans, en pleine jeunesse à une époque où l'héroïsme était un devoir, peut-être que d'avoir vu tomber des jeunes, victimes innocentes des erreurs des autres, peut-être que d'avoir côtoyé dans l'âpreté de la lutte des gens de toutes conditions et d'avoir si aisément retrouvé en eux des frères, nous a donné l'impérieux besoin de l'ordre, le sens de l'autorité l'esprit de solidarité et la compréhension sociale. Dès lors, devant les désastres que l'incompréhension et l'intolérance ont provoqués, devant les ruines que l'orgueil de la vie, la soif de pouvoir et d'argent ont accumulées, devant cette absence de doctrine et cette absence d'amour, le regard parfois tourné vers le passé et sa rude leçon, promettons-nous, promettons à la génération qui monte et à celle qui descend de restaurer dans notre société et notre vie le règne de l'Intelligence, le culte de la Vérité.

PIERRE MISSELYN

(1) KANT, *Programme d'une histoire universelle*.

(2) GERARD BAUER, *Les Métamorphoses du Romantisme*.

Libres propos...

UNE CONFÉRENCE DE BELLOC

Belloc, ce prodigieux Hilaire Belloc, comme disait son ami Chesterton, parlait mardi soir, au Jeune Barreau de Namur. Au physique, l'Anglais type, John Bull incarné, aux traits popularisés par un admirable fusain de Low. Intelligence d'une incroyable vivacité, à la culture proprement inouïe. Et quelle sûreté de jugement! Quel humour aussi et de la meilleure qualité. Et poète dont de bons juges affirment que ses vers sont parmi les plus beaux de la langue anglaise, si riche pourtant en poésie. Quant à son œuvre, quelque 160 volumes... Sa conversation est un jouissement perpétuel. Il eût fallu, l'autre soir, l'entendre expliquer les trois caractéristiques d'un peuple civilisé : l'ironie, le respect du mystère et... un grand choix de fromages!...

La conférence de Namur fut remarquable et d'une profondeur étonnante. Mais j'imagine qu'elle aura laissé l'auditoire quelque peu désorienté. Comment, les Anglais à ce point différents de nous? Eh oui! Et même bien davantage encore que ne le suggéra Belloc. Car le brillant scholar, l'humaniste au sens exquis de la mesure s'appliquait visiblement à éviter tout ce qui pouvait avoir l'air de dénigrer son pays ou de paraître excentrique. Sa démonstration rigoureuse autant que lumineuse, d'une information très sûre et d'une logique parfaite, était frappante. La Réforme a lentement fait disparaître jusqu'au sens même de la propriété dans l'immense majorité du peuple anglais. Ne citons qu'un chiffre, celui des étapes d'une chute verticale : en 1600, la moitié des paysans possédaient leur terre; en 1700, le quart; en 1800, le dixième; en 1900... il n'y en a pratiquement plus. Le capitalisme industriel trouva donc outre-Manche le terrain propice pour y édifier, non seulement une citadelle formidable, mais le seul Etat complètement capitaliste de notre planète. Les conditions naturelles d'une société humaine n'y sont même plus un souvenir. Etat aristocratique dirigé par une classe dirigeante unique dans son genre, avec au sommet un mot vidé de son contenu, une simple étiquette : la Monarchie! Une monarchie morte et bien morte depuis longtemps, tuée par « l'aristocratie ». Et le peuple anglais est heureux dans sa condition inhumaine. Ce prolétariat est content de l'être. Il ne se doute même plus de ce qu'il a perdu. Son idéal se borne à être nourri, vêtu, logé...

Une union nationale intime et très forte, un patriotisme intense, une véritable religion de l'Angleterre donnent aux masses anglaises, avec une grande fierté, l'illusion du bonheur. Un faux bonheur qui ignore tout du véritable bonheur naturel de l'homme indépendant et libre, maître chez lui. Réforme et capitalisme firent de l'Angleterre la première puissance économique du monde. Mais à quel prix! Et voilà que le système paraît ébranlé... Le déclin s'annonce et même s'accuse... Où va l'Angleterre? Très, très lentement — comme Venise, Gênes, Carthage... — sa puissance décroît et décroîtra, certainement sans heurts intérieurs...

Sur l'inhumain foncier du sort des masses prolétariennes anglaises, sur les différences profondes qui séparent ce proche pays de notre Occident continental, sur les Idées façonnant les Faits (et non l'inverse), sur la Religion source des conditions

sociales, Belloc jette comme des éclairs éblouissants. Que nous sommes loin, avec lui, des propos usés sur la démocratie anglaise, la liberté anglaise, l'opinion publique anglaise, la monarchie anglaise! La Grande-Bretagne est, en vérité, un autre monde où nos notions courantes de liberté, d'égalité surtout, de préoccupations d'indépendance individuelle et familiale, de dignité de la personne humaine sont inconnues. Et Belloc de montrer que le *Servile State*, cet Etat servile qu'il annonçait il y a plus d'un quart de siècle dans un livre retentissant, se réalise de plus en plus outre-Manche — ce *Servile State*, forme moderne de l'esclavage antique. La courbe vers cette servitude des masses anglaises — le sol de l'Angleterre est possédé par moins d'un Anglais sur cent, l'agriculture anglaise meurt, la classe paysanne a disparu et le petit commerce est en train de disparaître... — cette courbe se relèvera-t-elle? C'est possible, répond Belloc, mais ce n'est pas probable...

L'attention de l'auditoire était extrême. Le français de Belloc vous a un petit accent « parigot » inattendu. La drôlerie des confusions de genres et des mots d'argot s'en trouve accrue. Il improvise. L'effort doit être grand pour ce maître de la prose anglaise, au vocabulaire si riche, d'enfermer une pensée très nuancée dans le cadre forcément étriqué d'une langue étrangère dont on ne connaît qu'un clavier restreint. Brusquement John Bull fixe la salle et finit en adjurant ceux qui l'écoutent : « Surtout ne croyez rien de ce que les journaux anglais disent de l'Angleterre...! »

Jugez si le trait final porta. Paradoxe, pensèrent ceux qui croient savoir. Evidemment, se dirent les rares auditeurs qu'une longue fréquentation de la « pensée bellocienne » — encore un mot de Chesterton — fit trouver toute naturelle cette conclusion.

Le soir, à la table hospitalière du président du Jeune Barreau, Belloc fut assailli de questions. Le Roi, Mrs Simpson, l'Anglicanisme, l'Italie, l'Allemagne, la guerre... Quel éblouissement! Les vins étant de choix et Belloc les appréciant plus que quiconque, lui l'auteur d'un poème célèbre à la gloire du vin, poème devenu classique, ce fut un assaut d'esprit. « Encore un verre de ce Volney, M. Belloc. » — « Mais c'est que M. Belloc doit encore rentrer à Bruxelles... » — Et lui de répondre, en tendant son verre : « Ce vin est admirable. Tant pis pour le voyage même s'il en devenait mortel, j'aurai fait mon devoir — *duty first*. »...

Quel type! Et comme on comprend les nombreuses pages que lui consacre Chesterton dans sa passionnante « auto-biographie » qui vient de paraître et dont, en plus de nombreuses anecdotes semées tout le long du livre, un chapitre entier est consacré au « portrait d'un ami ». Un ami vraiment extraordinaire...

TESTIS.

A l'occasion des Fêtes de NOËL et du NOUVEL-AN, notre prochain numéro paraîtra le vendredi 8 janvier. Nous continuerons à compenser cette interruption par des numéros plus fournis.

Problèmes actuels

LE DANGER PERMANENT

Il ne faudrait pas qu'une crise intérieure aiguë fasse oublier aux Anglais la crise plus profonde, plus fondamentale et croissante qui menace l'Europe entière.

Notre crise domestique actuelle devait tôt ou tard éclater étant donné que le mépris grandissant voué aux politiciens professionnels et à leur système moribond ne pouvait qu'engendrer le besoin de compléter le gouvernement parlementaire par quelque autre autorité plus populaire. Complément et non substitution. L'Angleterre est toujours, et, par sa nature même, sera longtemps encore un pays aristocratique. Les Anglais désirent être gouvernés par une classe dirigeante. C'est cela qui fit du pays ce qu'il est. Un Etat aristocratique vient d'en bas. Ce qui n'a rien à faire avec la question de savoir si une pareille société est meilleure ou pire qu'une société éprise d'égalité. Les Etats dans lesquels les hommes sont avides d'être des citoyens égaux entre eux et devant l'Etat, et prennent une part personnelle dans l'initiative qui les dirige, ne tolèrent pas un gouvernement aristocratique. Toutes les formes de l'oligarchie y sont vivement ressenties et heurtent; un gouvernement par comité — cette invention essentiellement aristocratique — y est méprisé. De là l'écroulement des parlements partout, sauf en Angleterre. Mais en Angleterre tous les accessoires du gouvernement de classe sont naturels : système aristocratique d'éducation, respect pour des dirigeants cooptés ou auto-investis, permanence et stabilité dans le petit groupe responsable du gouvernement, tout cela fut pendant longtemps, et reste dans une large mesure, particulier à l'Angleterre.

Il ne pourrait donc être question d'une Angleterre tendant et évoluant vers un gouvernement égalitaire, dont le type accompli dans tout grand Etat est la monarchie absolue. Mais il existe chez nous un désir grandissant pour la collaboration d'une monarchie active avec les formes affaiblies et dégénérées du gouvernement aristocratique et particulièrement la forme de l'oligarchie parlementaire. C'est de tout cela qu'est sortie la crise actuelle à propos d'un cas personnel. Et que personne n'aille s'imaginer que cette crise sera la dernière. L'importance du facteur de la monarchie personnelle croîtra en Angleterre, et doit croître.

Mais le problème autrement grand et grave qui se pose à toute l'Europe est la lutte entre le communisme et notre ancienne civilisation. Cette lutte contre le communisme est une lutte à mort. Une religion nouvelle (nouvelle, mais dont le caractère est aussi vieux que le monde) s'en prend à la famille, à la propriété, au patriotisme, à la piété, à tout ce que nous avons hérité de temps immémorial, à tout ce qui fit ce que nous sommes. Nos racines plongent plus loin même que la Grèce et que Rome, bien que la Grèce et Rome donnèrent aux choses les formes que nous leur connaissons.

Ceux qui veulent détruire notre civilisation disposent d'une arme puissante : la violente indignation des masses à moitié asservies et exploitées, tenues sous le joug du capitalisme industriel. Arme soutenue et renforcée par un sens de la justice chez ceux qui ne sont pas eux-mêmes les victimes de ce système industriel. Sans cet appui d'hommes plus heureux, le prolétariat industriel n'eût rien pu faire. En ce moment le champ de bataille est en Espagne, et l'issue du drame espagnol déterminera, sinon notre avenir immédiat, à tout le moins les conditions

de la lutte. En fin de compte l'un des deux camps l'emportera. Ou notre civilisation survivra, ou elle sera transformée en quelque chose d'abominable qui la fera probablement périr.

Deux doctrines s'affrontent, chacune voulant la mort de l'autre et voilà pourquoi le danger est mortel. Tout ce que nous aimons en fait de beauté, d'ordre, de droit risque de disparaître. Et si la bataille devait être perdue, l'Angleterre en souffrirait plus qu'aucune autre nation. Il est difficile à des hommes jouissant d'une longue tradition de sécurité, à des hommes protégés du vent violent de la réalité, d'apprécier l'ampleur du conflit actuel. Et il est peut-être plus difficile encore à des hommes sans souvenirs politiques d'une guerre civile, de comprendre avec quelle obstination des religions irréconciliables lutteront pour se détruire l'une l'autre. Oui, la leçon est en effet très difficile à admettre en Angleterre, et pourtant, ici aussi, elle doit être admise. Il y va, pour nous comme pour toute autre province de la chrétienté, de notre vie ou de notre mort. Si les révolutionnaires communistes gagnent la bataille en Europe, s'en est fait de la Grande-Bretagne. Aucun danger suscité par des rivaux n'est comparable à ce danger-là. Vérité si peu familière ici jusqu'à être à peine inconcevable. Mais c'est la vérité, et la première de toutes les vérités du moment.

RÉPONSE A BERNARD SHAW

Bernard Shaw, le grand écrivain anglais dont on connaît l'immense notoriété, fondée surtout sur le fait qu'il est comme le haut-parleur de « l'inconscient anglais », reprochait l'autre jour à Hilaire Belloc son anticommunisme. Shaw est Irlandais, protestant, végétarien et abstinent complet (teetotal) et... communiste ! Son humour est célèbre. Prenant à partie Belloc, le grand apôtre en Angleterre, avec Chesterton, d'une restauration de la propriété, il lui dit :

« J'ignore si Staline à jamais lu Karl Marx; mais il a évidemment lu M. Belloc et jusqu'à en être étonnamment converti par lui. » Staline, ajoute-t-il, a introduit la petite propriété agricole dans la nouvelle Constitution russe. « Voilà bien le plus grand triomphe politique qu'ait jamais remporté M. Belloc et on s'attendait à ce qu'un numéro spécial [de sa revue] l'annonçât et le célébrât. »

Au lieu de cela, M. Belloc part en guerre contre l'U. R. S. S. et contre Staline, « l'homme d'Etat le plus compétent, le plus irréprochable, le plus sensé, le plus sincère, le plus honnêtement patriote de l'Europe, à la vie privée et au caractère irréprochables », « ni plus meurtrier, ni plus destructeur que M. Baldwin ou que la Générale Evangéline Booth ».

Et Bernard Shaw de se moquer de l'amour porté par M. Belloc à un paysan idéal et idyllique qu'il ignore évidemment, lui le scholar de Baliol, l'intellectuel 100 %. En passant, Shaw glose quelque peu sur le catholicisme.

Voici la traduction de la lettre ouverte, qu'en réponse, Hilaire Belloc adresse à Shaw :

MON CHER SHAW,

Je veux commencer par vous jeter des fleurs et qui ne cachent pas un pavé. Comme écrivain vous avez deux qualités, l'esprit et la clarté. Comme homme vous en avez une des plus éminentes, la faim et la soif de la justice. Ces trois qualités sont si rarement réunies, que leur possession vous a fait accepter par les vôtres comme un de leurs chefs. Et « par les vôtres » j'entends ceux qui partagent votre philosophie.

Mais voici le hic : encore que vous possédiez dans une combinaison unique ces trois perfections, il vous manque quelque

chose d'essentiel à la philosophie sociale : la compréhension de l'homme ordinaire. Voilà pourquoi, en vous répondant, il me faut vous montrer comment cet homme normal est servi par nous et desservi par vous. Comment ceux qui veulent restaurer la propriété là où elle fut détruite (et elle le fut en Angleterre) servent cet homme alors que les efforts adverses du capitalisme et du communisme (frère jumeau du capitalisme) le desservent.

Votre plaidoyer pour le communisme comme remède au capitalisme est parfait. Indubitablement le communisme c'est cela, tout comme le suicide est un remède aux tracas et la prohibition un remède à l'ivresse. Mais, bien que le communisme soit le remède obvie aux maux de la concurrence, tout de même, ainsi qu'une Autorité éminente le fit observer récemment (en latin) : « Le remède est pire que le mal. »

Parlant de cette Autorité éminente, je ne puis assez applaudir à votre intérêt pour la théologie. Je me propose, pourtant, de la laisser en dehors de ces brefs propos. Elle est la reine des sciences, comme vous vous en êtes bien rendu compte. La clef de toute controverse est que les différences théologiques sont à la base de toutes les différences culturelles. Néanmoins, laissons, pour le moment et ici, cette théologie de côté afin de nous concentrer davantage sur notre problème concret : la propriété sera-t-elle sauvée des griffes du capitalisme et restaurée, ou sera-t-elle détruite par le communisme? Dans le Sud des Etats-Unis, où la cuisine est excellente, la grande majorité des cuisiniers sont des nègres. Que si vous discutez dans le salon d'un ami de la Virginie des « pour et contre » de la bonne cuisine, il vaut mieux ne pas y mêler le problème noir.

Ce que vous dites du communisme en tant que remède au capitalisme a été dit mille fois déjà — encore que vous le disiez plus clairement que la plupart. Mais en le répétant vous introduisez dans la question certaines erreurs concernant notre attitude — attitude qui n'est que celle de l'ensemble de l'humanité.

C'est ainsi, par exemple, pour souligner un détail, que vous vous imaginez que nous vouons à M. Staline une haine spéciale. Pour ma part, je ne la ressens pas. Sans doute, si je le rencontrais, me plairait-il. Sa tête n'a rien de repoussant. Vous faites erreur encore en parlant de ses origines. Si nous insistons sur son mariage, c'est parce que celui-ci explique son acceptation dans le petit groupe qui gouverne en ce moment despotiquement la Russie. Staline est de toute évidence un homme de l'espèce assez courante dans toutes les formes de la vie publique. Il est plein d'une énergie qu'il désire employer dans la conduite des affaires publiques tout en ne négligeant pas, en même temps, sa propre renommée. J'ignore s'il recherche aussi ce que la plupart des politiciens recherchent en même temps que cette renommée : l'argent. Toujours est-il qu'il paraît bien être de l'espèce politicienne, et les politiciens sont mis en selle soit par intrigue, soit par héritage, soit par achat — mais aussi par mariage. Staline le fut par son mariage.

Il est donc pertinent de parler de ce mariage parce qu'il illustre le « système » qui gouverne la Russie. Si je fais allusion au mariage du politicien professionnel Snooks, soulignant que M^{me} Snooks est la fille du millionnaire ministre des Beaux-Arts, je n'attaque pas ce pauvre M. Snooks, moins encore veux-je ennuyer la mère Snooks par mon impertinence, mais j'entends expliquer aux dupes qui qualifient de « démocratie » le gouvernement parlementaire, qu'ils sont loin de compte.

Tout cela ne sont, toutefois, que des malentendus personnels, l'essentiel est votre incompréhension de notre doctrine politique, oh ! vous, communistes généreux mais tristement isolés, desséchés et inhumains !

Qu'il soit bien entendu, dès l'abord, que nous ne luttons pas pour une meilleure distribution du pouvoir d'achat, ou du revenu, ou de cottages avec des petits jardins afférents. Non, nous combat-

tons pour une meilleure distribution de la propriété. Et nous ne parlons particulièrement du paysan que parce que, dans son cas, il s'agit d'un exemple de propriété solide et vivante.

Dissipons, ici aussi, un malentendu personnel. A tout propos, je me heurte, dans les milieux entendus et collet-monté, à votre accusation qui veut que des hommes comme moi et mes amis (et particulièrement Chesterton) nous luttons pour un paysan idéal, très différent de ce qu'est en réalité le paysan. Qu'il me soit permis de dire que j'ai connu intimement les paysans pendant toute ma vie. J'ai travaillé douze mois dans une ferme et pendant de longues années j'ai travaillé souvent sur ma propre terre, dans mes champs à moi. Je sais labourer, à tout le moins je le savais quand j'étais jeune (c'est à peu près comme tenir la barre d'un bateau par une mer agitée). J'ai appris à moissonner à l'ancienne manière et on m'enseignait l'art difficile de semer à la volée. J'ai aussi passé une heureuse année de mon existence de cohabitation avec des paysans dans une baraque. Ceci dit simplement en passant et pour montrer que si j'aime le paysan, je le connais aussi.

Or donc, je le répète, ni moi, ni aucun de mes collaborateurs dans le mouvement pour la restauration de la propriété, ne sommes primordialement préoccupés du paysan parce qu'il cultive la terre, mais nous sommes seulement préoccupés du principal de la propriété, dans lequel tous les paysans sont enracinés et que nous considérons comme normal et nécessaire à l'homme. Nous sommes tout aussi préoccupés des charpentiers et des maçons que des paysans; des commerçants, là où le commerce est justement limité et humain; des artisans de toutes sortes. Ce qui nous intéresse, c'est la possession par les hommes, en tant qu'individus et que chefs de famille, des instruments de leur travail, de leurs maisons, d'une certaine participation aux rentes et aux profits. Cela nous intéresse comme un facteur vital et central de tout effort politique, parce que nous croyons que sans propriété les hommes tombent en esclavage.

Pour le mettre dans une formule qui vous irritera, mais à laquelle je vous prie de vous habituer, je dirai que : « la propriété est naturelle à l'homme ». La propriété est une fonction de l'humanité normale.

Nous connaissons tous par cœur, excédés de l'avoir entendue trop souvent, la doctrine qui nie la distinction des êtres, tous les êtres se fondant les uns dans les autres. Ce fut la grande découverte de l'intelligentsia « bourgeoise » d'il y a deux et trois générations. Elle s'y accroche toujours. Nous pas. Nous croyons à l'existence de l'homme, d'un homme très différent de tout ce qui l'entoure. Nous croyons qu'un type complet est stable, et donc que la nature humaine est stable. Sans doute il y a des écarts du normal. Une variation est possible dans certaines limites. Mais poussez-la trop loin et vous défigurez et torturez l'objet de votre expérience. En analysant une chose humaine, il faut l'analyser en termes d'humanité normale. Dans la mesure même où vous vous écartez de cette règle, vous approchez de l'absurdité et du fou; et dans la mesure même où vous essayez de mettre en pratique des doctrines absurdes et folles, vous approchez de l'abîme...

L'analyse communiste de la société humaine se trompe, non pas sur les faits, mais parce que « la ligne » de l'analyse est anormale. Un homme peut analyser sa mère de cinquante façons différentes. Il peut la considérer biologiquement, gynécologiquement, pathologiquement, chimiquement, philoproraciquement. S'il est communiste, il trouvera probablement un mot plus long encore dans la ligne duquel il analysera ses parents. Mais la façon humaine et normale de considérer sa mère est quelque chose de bien différent, et si vous la considérez d'une manière inhumaine et anormale, vous tomberez dans la cruauté et dans la folie.

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE



9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.5783

PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



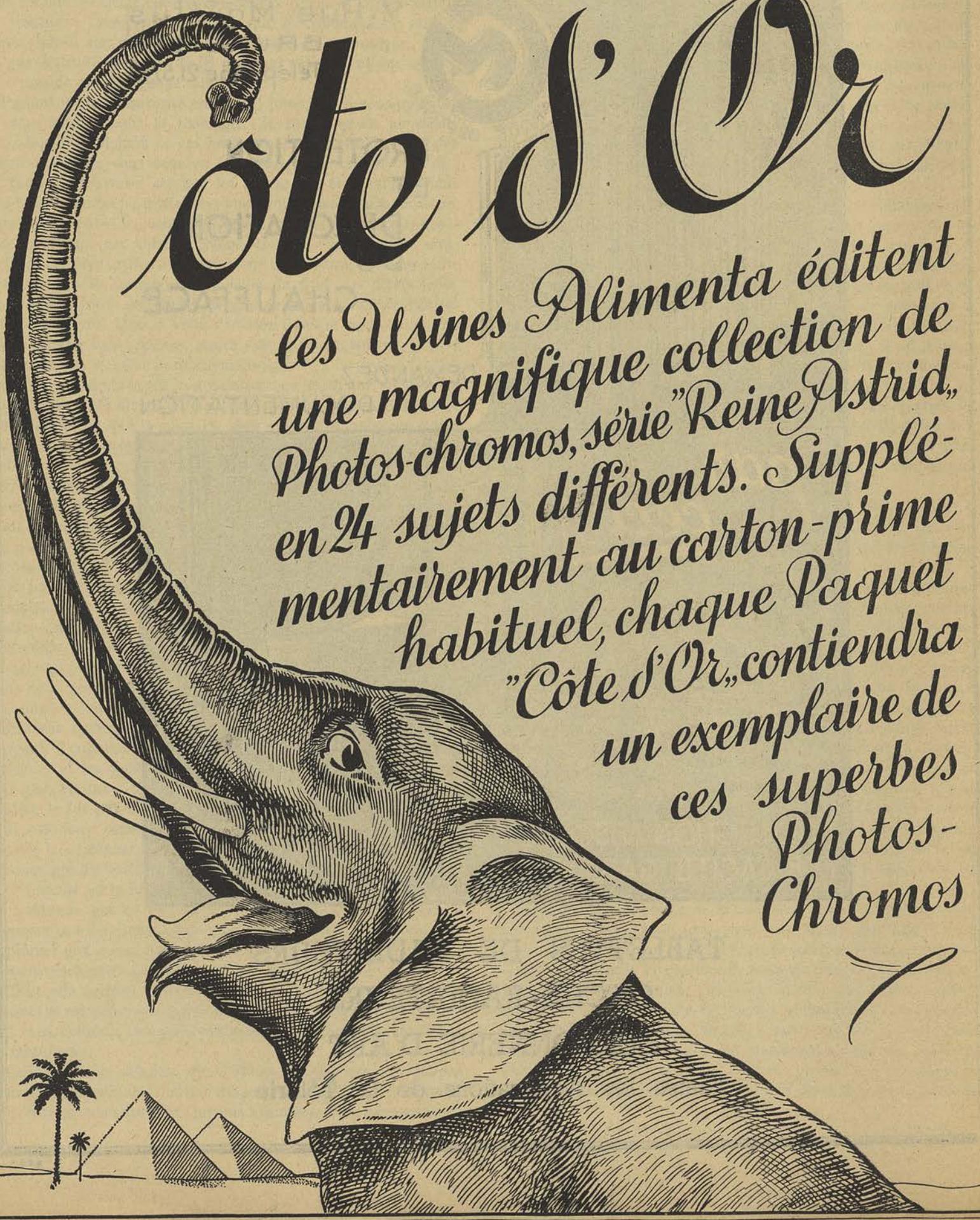
TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaria éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



Il en va de même pour la propriété. Vous pouvez analyser les fonctions sociales des hommes de cinquante façons différentes. On peut parler de « résoudre le problème de la distribution » ou le « problème de la production », ou le « problème de l'organisation », mais si, en en parlant, vous oubliez que l'homme désire posséder, et désire posséder pour être libre, et désire être libre pour remplir sa destinée et pour se conformer à sa nature, alors vous faites de l'homme le simple sujet d'expérience d'une théorie inhumaine. Vous détournez et vous détruisez, comme font ceux qui désossent ou qui tranchent des artères. Vous ne comprenez même pas que, loin d'engendrer la concurrence et de faire de l'homme un ennemi pour l'homme, la propriété n'est préservée que par des coutumes et des lois refrénant la concurrence.

Et nous ne sommes pas, comme vous l'imaginez étrangement, des exceptions. Nous ne sommes pas une petite coterie ou clique. Nous plaçons pour ce qui est partout l'homme normal, l'homme tendant à réaliser son être, à vivre en conformité avec ses instincts naturels et à en user et à en jouir dans leur harmonie. Quand nous rencontrons un compatriote affamé, nous demandons pour lui un bifteck et un verre de bière. Vous pouvez nous blâmer, nous taxer de monstres parce que nous ne sommes ni végétariens, ni prohibitionnistes. Nous plaçons coupables, car nous admettons la viande et la bière, mais très certainement l'Anglais affamé sera avec nous contre vous.

Voilà pour la restauration de la propriété. Notre grande chance réside précisément en ce que nous faisons appel à l'homme ordinaire. Et il est possible (je ne le crois pas probable) que, même en cette dernière phase dégoûtante du déclin capitaliste, en cette phase mortelle finale du capitalisme industriel urbain, qui a poussé sur le corps mort de la pauvreté, il est possible que nous arrivions par quelque mesure à ressusciter la propriété d'entre les morts. Essayez donc, je vous en prie, de comprendre de nous ce que le poète dit de sa propre tribu :

« ... Some part of that strong mastery
Which though we falter, fail and die
Upholds and glorifies our trade : —
The Power to make, and judge things made. »

HILAIRE BELLOC.

L'évolution des Soviets

La thèse de l'« évolution » du Pouvoir soviétique et du régime qu'il instaura en Russie n'est pas nouvelle. La doctrine elle-même du communisme bolcheviste ainsi que ses pratiques semblent avoir subi des modifications très importantes, voire une transformation profonde. Du moins, c'est une opinion qui s'est accréditée depuis longtemps.

Nous avons dit dans un article précédent (voir la *Revue catholique* du 13 novembre 1936) que cette théorie d'« évolution » avait été mise à l'ordre du jour par Sokolnikoff, un des inculpés du nouveau procès qui est actuellement préparé à Moscou. Diplomate habile (il occupa le poste d'ambassadeur à Londres de 1929 à 1933), il a su suggérer et insinuer cette théorie à l'opinion occidentale. Mais en cherchant bien, on pourrait trouver sa genèse, et une série de faits qui lui servirent d'appui, bien avant cette époque.

En fait, le « léninisme » de 1920 fut déjà une retraite, un renoncement à l'orthodoxie marxiste. Et depuis lors le bolchevisme s'émuoussait de plus en plus *tractu temporis* et s'est évaporé actuellement en tant qu'idéologie. Aussi le nouveau caractère national que Staline s'efforce de lui imprimer semble-t-il une véritable trahison aux idées d'antan... Certes, les défenseurs de la thèse de l'évolution des Soviets ne se trouvent pas à court d'arguments.

Voici ce que nous apprennent (pour ne donner qu'un exemple des plus récents) la *Pravda* et les *Izvestia* du 14 et du 15 novembre 1936 au sujet de l'interdiction du nouvel opéra *Les Preux* (*Bogatyri*). Cet opéra a été interdit pour la raison qu'il ridiculisait les héros nationaux, les « Preux » des antiques chants épiques, et qu'il raillait la christianisation de la Russie. Aussi les journaux tâchent-ils de démontrer que cette christianisation fut un fait positif. Elle renforça les liens de l'ancienne Russie avec les peuples civilisés et, en plus, le clergé chrétien contribua à la propagation de l'instruction. Au surplus — et c'est là peut-être le côté le plus intéressant et piquant de la susdite interdiction — l'opéra en question a été mis à l'index pour sa tendance de glorifier les brigands de l'ancienne Russie en tant que représentants de l'élément révolutionnaire.

Faut-il chercher une meilleure preuve d'un renversement de toutes les valeurs du bolchevisme primitif? Et pouvait-on s'imaginer qu'un pouvoir reniant l'idée même de la Nation et non seulement athée, mais ayant inscrit sur son drapeau la lutte contre Dieu, condamnerait un jour une œuvre d'art pour ses tendances antichrétiennes et antinationales? Par contre, on se prépare, sous le patronage du gouvernement, à la mise en scène d'un nouveau opéra patriotique (*Minine et Pojarsky*) où sera célébrée la lutte nationale contre les Polonais au XVII^e siècle.

Pour ce qui est de la question religieuse, remarquons entre parenthèses que l'attitude moins rigoureuse à l'égard des traditions chrétiennes du pays, attitude dont la susdite interdiction semble avoir donné une preuve éclatante, n'empêche pas la persécution du clergé et des croyants. Ces persécutions durent toujours. Il est vrai qu'un certain nombre d'évêques et de prêtres déportés ont été libérés des camps de concentration. Cependant ils sont remplacés par d'autres « serviteurs du culte » dont la déportation continue toujours. Ainsi, d'après le *Daily Telegraph*, trente rabbins avaient été arrêtés en octobre (sans compter de très nombreux prêtres orthodoxes). De plus, le bruit a couru dernièrement, à Belgrade, que trois prélats (le métropolitain Séraphin, l'archevêque Varlaam et l'évêque Philippe) venaient d'être fusillés... Il est encore vrai que de temps en temps surgissent des rumeurs relatives à une amnistie générale que le gouvernement se proposerait d'appliquer à tous les condamnés pour crime de religion. Mais jusqu'à présent rien n'a confirmé cette nouvelle... En somme, la situation de l'Eglise n'a pas changé en Russie sous l'influence de l'« évolution » du Pouvoir soviétique.

Ce qui semble également s'inscrire en faux contre la thèse de cette évolution, c'est le rôle très actif, voire décisif, que les Soviets continuent à jouer dans les événements d'Espagne. Nous nous proposons de consacrer à cette activité très importante une étude spéciale. Mais disons, dès à présent, que si grand que soit le danger international du communisme moscovite, ce danger a quelque peu changé de caractère, sous l'influence des modifications subies par le communisme lui-même. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'une foi naïve en la doctrine marxiste, voire : il est devenu plutôt dangereux, à Moscou, d'être marxiste, pour la raison que les marxistes peuvent très facilement être accusés d'hérésie, danger auquel échappent, par définition, les non-marxistes. Mais ce changement ne diminue en rien le danger du bolchevisme moscovite. En fait, Moscou n'a nullement

renoncé à ses buts; il a seulement changé quelque peu ses méthodes...

Quoi qu'il en soit, c'est, à coup sûr, aller trop loin que de prétendre, comme d'aucuns l'ont fait, que les Soviets sont intervenus en Espagne uniquement parce que *noblesse oblige*, même la noblesse communiste, alors qu'en réalité les anciens révolutionnaires qui gouvernent actuellement l'U. R. S. S. se sont transformés en conservateurs : une thèse qui se rapprocherait de celle du récent ouvrage de Trotzky (*La Révolution trahie*). Nous y reviendrons encore par la suite en nous bornant à dire, pour l'instant, qu'une Révolution n'est jamais ce qu'elle se croit être à ses débuts et que, d'ailleurs, une certaine « trahison » à la Révolution primitive était contenue, comme nous l'avons relevé plus haut, dans les faits et gestes de Lénine dès 1920.

Le fait est — et ceci peut être appliqué non pas seulement aux événements d'Espagne, mais à toute la politique soviétique — qu'il est généralement très difficile de se reconnaître dans les attitudes moscovites. Personne ne peut dire quand Moscou est sincère et quand il ne l'est pas, c'est-à-dire quand il y a similitude entre ses paroles et ses actes, les deux tendant vers le même but avoué, et quand, au contraire, ils ne font que masquer ses desseins véritables. En somme, on peut bien se demander qui représente la véritable politique soviétique : ou de Litvinoff ou de Dimitroff?

En définitive, le problème de l'« évolution » des Soviets est plus embrouillé qu'on ne le pense. Certes, beaucoup de faits indiscutables s'inscrivent en faux contre cette thèse. Plus cela change, plus cela reste la même chose, et l'on pourrait bien démontrer que les gouvernants de Moscou n'ont rien appris et rien oublié, pour le moins à certains égards. De plus, l'« évolution » elle-même peut comporter beaucoup de nuances. Et même en renonçant à la thèse de l'évolution du Pouvoir soviétique, on peut bien admettre qu'une certaine évolution se produise en Russie, malgré le Pouvoir et en dépit de ses efforts contraires. Mais s'il en est ainsi, le gouvernement lui-même n'est-il pas forcé de suivre et même parfois de seconder ce courant? Il semble bien que oui. Or, il suffit d'admettre cette éventualité pour arriver à la conclusion que le régime devra évoluer tôt ou tard dans le même sens, ce que s'efforcent précisément de démontrer les partisans de la théorie évolutionniste, en s'appuyant sur de nombreux faits, en partie vrais, mais en partie contestables et surtout mal compris.

Tâchons de débrouiller quelque peu le problème qui s'y rattache et dans ce but passons en revue ses principaux éléments.

De nombreux étrangers ayant visité le pays affirment que la vie y est devenue plus facile ces derniers temps. De là, il n'y a qu'un pas pour conclure que le Pouvoir a changé de nature. On note les concessions qu'il a faites, on accumule les preuves de ce qu'il compte de plus en plus avec les nécessités et les réalités de la vie. Cette affirmation est-elle juste et dans quelle mesure?

Il va sans dire qu'un gouvernement qui existe depuis vingt ans et qui a créé une puissante armature étatique de contrôle et de contrainte, n'a plus besoin d'avoir recours aux anciennes méthodes primitives de terreur, ni de provoquer les excès de la plèbe révolutionnaire, qui ont marqué la première période du régime soviétique. Mais au fond ce ne sont que les formes extérieures qui ont changé. L'oppression est restée la même. Pas une seule ligne ne peut paraître sans l'approbation du gouvernement, nul citoyen soviétique ne saurait se considérer assuré contre la déportation ou la mise en joue sans jugement. Et le projet de la nouvelle Constitution ne change rien à cet égard. En fait, la nouvelle loi constitutionnelle concentre encore davantage le pouvoir entre les mains de la coterie dirigeante et ne

pourra qu'augmenter l'arbitraire. Somme toute, l'« évolution » équivaut bien plutôt à un changement en pire.

Et pourtant on ne saurait nier que Staline s'efforce de créer un pays puissant. Il y aspire sincèrement, car il sait très bien qu'une défaite de l'U. R. S. S. dans un conflit armé marquerait également sa propre fin. C'est ainsi que ses vœux de puissance pour le pays s'allient dans son esprit avec son insatiable et monstrueuse ambition. Et cet objectif double qu'il poursuit explique assez bien l'« évolution » en cours. A part les comptes et les rancunes personnels, il sévit contre les vieux révolutionnaires parce qu'ils l'empêchent de créer un puissant pays et qu'ils lui sont pour le moins inutiles en matière économique.

Ces caractères spécifiques déterminent ceux de l'« évolution » qu'ils ont pour conséquence et la délimitent en même temps assez étroitement. En fait, cette évolution est plutôt fallacieuse, ce que fait très clairement voir un exemple, tiré des dernières actualités soviétiques, notamment en ce qui concerne le puissant courant de différenciation sociale, encouragé par le gouvernement, et la nouvelle attitude des Soviets à l'égard de la propriété.

On sait que la grandissime majorité du peuple de Russie traîne une existence misérable. Cependant certaines catégories de citoyens (les « stakhanoviens » de l'industrie et de l'agriculture, les travailleurs de *choc*, les officiers de l'Armée rouge, certains fonctionnaires et représentants des professions dites « libérales », etc.) gagnent beaucoup d'argent et peuvent jouir de la vie en conséquence. En effet, la propriété privée est reconnue par la nouvelle Constitution, et ses violateurs sont déclarés « ennemis publics ». Cependant, tout en défendant rigoureusement la propriété, le Pouvoir joue un peu sur le sens des mots. En fait, cette propriété, déclarée « sacrée », est vidée de l'un de ses éléments les plus essentiels, voire de son principal élément créateur. En fait, le mot d'ordre : *Enrichissez-vous*, lancé aujourd'hui par Staline et qui semble définitivement confirmer la thèse de l'« évolution », s'allie à un autre mot d'ordre non moins essentiel : « Dépensez largement vos gains ! » Aussi la voie de l'épargne, l'un des facteurs les plus importants du régime « bourgeois », est-elle fermée, ou presque, aux citoyens soviétiques. Ils ne peuvent placer leur argent ni dans le commerce, ni dans l'industrie, toute entreprise privée étant formellement interdite...

Dès lors, l'opinion que rien ne subsiste plus, en Russie, du bolchevisme primitif nous semble, pour le moins, exagérée. Tout compte fait, on peut bien dire que Lénine ne serait pas mécontent, s'il ressuscitait, de la tournure que les choses ont prise aujourd'hui en Russie, bien qu'il ne pût prévoir, à coup sûr, maints détails du tableau. Et c'est précisément Lénine qui nous donne la clef et le fin mot de l'énigme de l'« évolution » actuelle des Soviets. En 1923, à la veille de sa mort spirituelle, il a exprimé l'idée que le communisme ne pouvait être réalisé que par un long entraînement de plusieurs générations. Et ceci l'a amené à la conclusion qu'il en fallait pas craindre de s'écarter de la doctrine, à condition de la maintenir, en même temps, et de *diriger les événements*. Lénine qualifiait de maladie infantile du communisme la crainte de déroger à la doctrine.

Aussi le Pouvoir soviétique s'est-il maintenant réellement affranchi de ce mal infantile. Mais il serait pour le moins étourdi de dire que ce Pouvoir ait renoncé au bolchevisme-communisme. Le mot d'ordre *Enrichissez-vous* et les hauts traitements que reçoivent aujourd'hui les représentants de la caste privilégiée ne prouvent aucunement ce renoncement. N'oublions pas que dès 1918 Lénine consentait à payer des indemnités fabuleuses aux spécialistes qui voulaient prêter leur concours à la réalisation des plans bolchevistes.

Pour ce qui est des accusations de Trotzky, tout en recon-



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

HOPITAUX, HOSPICES, MAISONS DE RETRAITE,
PENSIONNATS, CONGRÉGATIONS, ETC.

Partout où il faut **UN BON LIT**

Il faut un **MATELAS**

SIMMONS

MON MATELAS

CONFORT

Quiétude

le fameux matelas

HYGIÈNE

Nuit-Bleue

le matelas de choix

PRATIQUE

Bien-Etre

le matelas d'usage

ÉCONOMIE

3 MODÈLES : Mêmes Matières premières
Même Finition
Même Garantie



Société Anonyme Belge **SIMMONS**

616-618, chaussée de Louvain, BRUXELLES

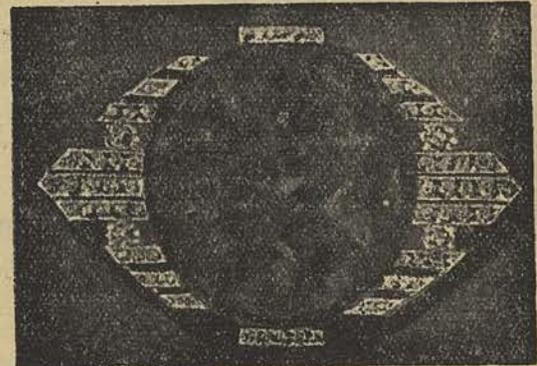
Tél. 33.14.13

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24 AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69



G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITES : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

naissant que le tableau saisissant qu'il a fait de la dictature stalinienne est conforme à la réalité à certains égards, on ne peut pas s'empêcher de voir dans le livre du célèbre révolutionnaire une nouvelle preuve de ce qu'il n'a jamais rien compris au drame historique appelé la Révolution russe, bien qu'il en fût l'un des principaux acteurs (ceci est, d'ailleurs, absolument confirmé par sa propre destinée). Certes, il a raison, au point de vue formel, en disant que la nouvelle Constitution équivaut à la *liquidation juridique* de la « dictature du prolétariat ». Mais, en réalité, cette dictature a-t-elle existé un seul jour en Russie? En somme, Trotzky se cramponne à ce que Lénine qualifia de « maladie infantile » du communisme. Mais, en réalité, la Révolution était faite non pas par le « prolétariat », comme Trotzky persiste à le croire, mais par la soldatesque révoltée... Et même le mot d'ordre *Enrichissez-vous* était le plus souvent sous-entendu, sinon ouvertement proclamé, dès le début de la Révolution. Que l'on se souvienne des matelots parcourant les rues de Saint-Petersbourg, en 1917, avec des colliers de perles et de diamants à leur cou...

Ce qu'il y a de réellement changé en Russie soviétique sous Staline, c'est que d'anarchiques les différents niveaux de consommation sont devenus, en quelque sorte, régularisés. Mais, comme nous l'avons démontré plus haut, la propriété continue à y être rejetée, en fait, en dépit des déclarations contraires des actes officiels. Et les citoyens y sont plus que jamais les esclaves de l'Etat. Seulement celui-ci avantage certaines catégories de ces esclaves, dans la mesure et aussi longtemps qu'il les considère utiles. Ceci se trouve, bien entendu, en contradiction avec les conceptions idylliques d'un communisme « pur ». Mais cela ne contredit en rien l'idée d'un Etat bolcheviste-communiste désireux de se conserver la *direction des événements*.

Comte SOLTYKOFF.

En quelques lignes...

Après la crise

Nous laissons prévoir, dans les « miettes » de la semaine dernière, le triomphe du principe monarchique au delà du Channel. Les faits nous ont donné raison.

Il est assez pénible d'épilouter sur cette renonciation au sceptre du plus puissant et du plus populaire des rois. Et les indiscretions de la presse mondiale, les câblogrammes des journalistes avides de détails croustillants, les racontars du cousin de l'amie du cuisinier du captain des horseguards de Buckingham Palace : toute cette basse littérature qui, comme eût dit Verlaine, fait pleurer les yeux de la Reine donne une piètre idée de la curiosité des foules. On ne voit pas du tout, par exemple, de quel droit une escouade de photographes fait le siège d'une villa de la Côte d'Azur où s'est réfugiée l'héroïne d'un drame d'amour.

Mais, sans prendre parti pour le sentiment ou pour la raison d'Etat, il doit être permis de féliciter cet honnête fumeur de pipe qui s'appelle M. Baldwin. On lui reprochait volontiers de n'être pas intelligent. Le bon billet! Les Anglais se défient comme de la peste de ces politiciens brillants et diserts qui, à Genève et ailleurs, retiennent les belles écouteuses. Quand un Aldous Huxley se met à faire du paradoxe et la concurrence aux salonards, les Anglais l'envoient bien vite en tournée de conférences, du côté de chez les Français. Eux, bien à l'abri dans leur île et

dans leurs préjugés, ils se contentent d'opposer aux forces d'anarchie le robuste bon sens et la respectable tradition.

On a beaucoup médité, ces jours derniers, et non sans motifs, du *cant* victorien. Mais M. Baldwin n'est pas un hypocrite. Parce que sa vie de citoyen britannique était « conforme », conforme à des habitudes que pourrait sanctionner la reine Mary, l'honnête Premier n'a eu qu'à retirer sa pipe d'entre les dents et à dire à Edouard VIII : « Cela ne se fait pas, Sire... »

Huit jours plus tard, un duc de Windsor s'embarquait pour l'exil.

Pirandellisme

Pirandello meurt quelques jours après Fregoli. Le rapprochement n'a rien de sacrilège.

On a dit la virtuosité du mime à changer de visage. L'auteur dramatique, lui, professait une sorte de relativisme absolu qui aboutit à peupler son théâtre de personnages en quête de leur personnalité, laquelle est fuyante, insaisissable, à la merci de l'on ne sait trop quels obscurs remous.

C'est beaucoup d'avoir créé un genre. Le pirandellisme, dont la vogue fut à la fois étonnante et subite, restera comme un témoignage. Mais ce témoignage, comme il date, n'est-il pas vrai? Nous sommes tout à fait réveillés de ce rêve d'individualisme forcené qui était, à la scène du moins, une survivance du libéralisme politico-social. Aujourd'hui, le problème de la personnalité a changé — complètement — d'orientation. Il ne s'agit plus de se pencher avec complaisance sur un miroir à trois ou quatre faces. Il s'agit de « s'intégrer », comme on dit, dans une communauté. Les consignes sont des consignes d'obéissance. « Mourez à vous-même » : telle est la parole évangélique des temps anciens et des temps nouveaux.

Il est possible que la littérature s'accommode mal de cet esprit grégaire. En attendant, le théâtre de Pirandello n'a plus d'audience parmi nous.

D'ailleurs, il faut bien avouer que le subtil Italien avait, dès sa première pièce, épuisé les ressources d'un genre qu'il renouvellera seulement à force de complications. Pirandello est l'homme d'un seul thème. Les variations sont jolies, fatigantes aussi.

Nationalisme littéraire

Serait-il vrai qu'un de nos compatriotes (Charles Plisnier pour ne pas le nommer) aurait raté le Goncourt parce qu'il est Belge? Tout comme si le littéraire né sur notre sol emportait par la vie cet autre péché originel...

Une chose est sûre : l'échec de Plisnier, les explications et commentaires que l'on fournit abondamment sur cet échec ont valu à *Mariages* la plus fructueuse des publicités gratuites. Le succès en littérature n'est pas affaire de recensions élogieuses. Qu'on parle d'un livre, en mal comme en bien, — en mal plutôt, — mais qu'on en parle! Tout est là.

Cependant, la question mérite d'être étudiée de plus près. Et s'il est vrai que les Belges sont ostracisés par les jurys français, c'est à désespérer de faire comprendre aux poètes et prosateurs de chez nous qu'ils ne constituent pas autre chose que la province la plus septentrionale d'une littérature qui a ses régionalistes gascons et ses régionalistes artésiens. Ecarter un Plisnier de la compétition de fin d'année, cela équivaut à renvoyer les auteurs belges à des concours et devant des jurys créés exprès pour eux. Or, qu'on le veuille ou non, la notion même de littérature « belge » n'a pas grand'chose à voir avec les frontières politiques de l'Etat belge.

On ne prétend pas, d'ailleurs, que nous devions écrire à l'instar de Paris. Au contraire! Le fait, pour les littérateurs wallons, de vivre en contact avec les milieux flamands détermine — c'est trop évident — les génératrices de leur inspiration et de leur style. Mais Roubaix est tout aussi près d'Anvers que Mons ou que Verviers. A ce propos, il est tout à fait piquant de constater que les Dix (qui auraient refusé de couronner Plisnier) sont tombés d'accord sur le nom de Maxence Van der Mersch, qui a bien du talent, d'ailleurs, mais qui est du Nord et dont le roman retenu (*L'Empreinte du Dieu*) a pu être appelé un roman anversois.

« Imperatoria brevis... »

J'ai assisté, l'autre jour, à ce phénomène déconcertant et presque inouï : les auditeurs d'une conférence, déçus de la brièveté du conférencier et tout près à exiger qu'il continuât de leur parler sur ce mode exaltant qui les faisait vibrer.

Le conférencier s'appelait Claudio Armani. Italien, il s'exprimait dans notre langue. Sans la moindre note, et non sans efforts. Les mots ne répondaient pas toujours exactement — ni assez vite — au mécanisme de l'action oratoire. Pourtant, l'auditoire était conquis.

C'est qu'une flamme intérieure est encore, pour le tribun, le meilleur argument, le moyen le plus efficace de toucher les cœurs. La rhétorique, si elle n'est qu'un art, sombre bien vite dans l'artifice. Et tout le monde pense au mot immortel de Pascal.

C'est égal : nous avons si bien pris l'habitude, lorsque nous nous asseyons dans un fauteuil numéroté, de nous asseoir pour soixante et quelques minutes que la concision de l'orateur nous paraît une sorte de larcin, un accroc aux conventions, un manquement à ce contrat tacite que nous avons passé avec ce monsieur qui se tient debout (ou qui, parfois, s'assied, le monstre!) derrière une table au tapis vert.

Nous avons tort. En ces sortes d'aventures oratoires, le temps n'est rien, qui ne mesure ni la valeur d'un cri, ni la portée d'un silence. Je me suis laissé dire que Paul Chack parlait neuf quarts d'heure sans endormir personne. Henri Robert défendait un client aux assises, après des jours d'interrogatoire et des dépositions à longueurs de matinées, en dix minutes de plaidoirie fulgurante. Et je sais que, l'hiver dernier, un conférencier qui se proposait, sans doute, de tenir audience pendant l'heure rituelle vit s'enfuir, dès la seconde page de son manuscrit, les auditeurs qui, pressés d'échapper au monstre Ennui, enjambaient hardiment les banquettes.

Régime poétique

Le prochain volume de d'Annunzio sera consacré à Michel-Ange. Pour écrire cette biographie lyrique du roi des statuaires, l'illustre poète italien s'est mis, nous dit-on, à un régime spécial. Il travaille sans arrêt soixante-douze heures durant. Il ne se permet quelques petites interruptions que pour gober un œuf ou un fruit. Toutes les douze heures il prend un bain tiède.

Bain tiède, œufs, fruits : voilà, par ma foi, un régime bien émoullent! C'est plutôt la nourriture d'une carmélite que d'un poète lyrique. Mais chacun fait son chef-d'œuvre comme il peut et alimente son génie selon sa recette. Le tout est d'avoir du génie.

Pour enfanter ces prodigieux romans qui sont devenus historiques, par la création de tant de types frappés comme des médailles, Balzac se saoulait de café, la nuit. Il en absorbait bol sur bol. Il le fabriquait lui-même à l'aide d'une lampe à alcool. Par son valet de chambre — car il avait un valet de cham-

bre ou du moins un fatocum qu'il décorait de ce titre un peu comique — il faisait préparer une sorte de ratatouille, la soupe et le bœuf, sur laquelle il se jetait quand il avait faim. Le plat unique durait trois ou quatre jours. Entre deux chapitres, Balzac s'allongeait sur un divan et dormait quelques heures; puis il reprenait sa place de galérien des lettres à sa table de travail, entre sa cafetière et son écritoire également inépuisables. Il écrivait si vite, et d'une plume si grinçante, si fiévreuse, que dans les imprimeries, au moment de signer son contrat, les ouvriers faisaient cette réserve : ils n'auraient pas à composer par jour plus de tant de pages de M. de Balzac.

Honoré jugeait encore sa méthode un peu lente. Comme il avait un valet de chambre, il engageait des faméliques chargés de lui fournir des idées supplémentaires. Les pauvres diables ne duraient guère. Ils voulaient faire leurs quatre repas, dormir la nuit. Or, en plein sommeil, le patron les tirait des courtines, leur promenait la chandelle sous le nez : « Avez-vous quelques idées, mon ami? Je vous ai engagé pour ça! »

Pour l'Exposition « augustéenne »

La préparation des cérémonies du bimillénaire d'Auguste est poussée avec diligence. Après les cérémonies commémoratives qui virent le rayonnant triomphe de Virgile et d'Horace, Rome veut fêter, dans la personne de l'Empereur, la latinité impériale.

Une des principales attractions du bimillénaire sera l'Exposition de la romanité. Il s'agit de réunir le plus grand nombre possible de monuments qui témoignent de l'effort civilisateur de ceux qui furent — perceurs de routes, bâtisseurs de thermes, d'aqueducs, de stades, de palais — les légionnaires conquérants, armés tout à la fois du glaive et de la pioche. Comme il n'est pas possible de transporter à Rome la Maison carrée de Nîmes, les archéologues multiplient les maquettes.

D'ores et déjà, on peut s'attendre à une rétrospective sensationnelle. C'est ainsi que différentes maquettes « proportionnelles » permettront de se rendre compte des dimensions du Colisée par rapport avec les autres amphithéâtres de l'Empire. On a reconstitué la Colonne Antonine, dont nous ne possédions que la base (conservée au Musée du Vatican). A côté des monuments italiens figureront, par exemple, la Porte romaine de Besançon ou ce *Macellum* de Timgad, qui est un des marchés les plus complets que nous ait légués l'antiquité. Les Musées du Louvre, de Nîmes, de Zurich rivalisent de zèle avec les Musées du Vatican et de Latran pour ne rien laisser ignorer au visiteur de la *vis romana*. Un choix de stèles, toutes en excellent état de conservation, doit permettre de se faire une idée exacte de ce qu'était une tombe de légionnaire. Citons les stèles de l'« *Imaginifer Genialis* » et de l'« *Aquilifer Musius* ».

Enfin, des fresques et mosaïques compléteront la documentation iconographique de cette Exposition dont le retentissement sera d'autant plus considérable qu'elle coïncide avec l'effort de l'Italie mussolinienne vers des destins impériaux.

Le « Mercure Galant »

Un volume récent (*Donneau de Visé, fondateur du « Mercure Galant »*) attire l'attention sur ce gazetier qui fut le père de ce que nous appelons aujourd'hui le « périodique ». Non point que Donneau de Visé ait été, à proprement parler, le créateur du genre. On connaissait déjà la *Gazette*; mais il s'agissait d'une feuille officielle, consacrée aux informations hebdomadaires de caractère politique ou militaire. Il y avait le *Journal des Savants*;

mais il ne comportait guère que des notices nécrologiques et une bibliographie fort sèche. La *Gazette d'Amsterdam* avait déjà plus de piquant; mais les événements de Paris n'y tenaient qu'une place restreinte. Quant aux *Lettres en vers*, de Robinet, uniformément louangeuses, elles ressemblaient, par avance, à ces communiqués de publicité payée.

Le grand mérite du sieur Donneau de Visé fut de se rendre compte de la lacune que comblerait, à Paris, une chronique vivante et qui suivrait l'actualité du plus près possible.

Cette chronique, il va l'écrire sous forme d'une lettre — lettre fictive — en prose, où il commente les événements de la semaine. La première lettre est datée du 1^{er} janvier 1672. Le premier recueil de ces lettres paraît à la fin du mois de mai, avec un privilège, chez les libraires Barbin et Théodore Girard. Il y a, déjà, la matière de 340 pages in-12. Et cela s'intitule « *Le Mercure Galant, contenant plusieurs histoires véritables et tout ce qui s'est passé depuis le 1^{er} janvier 1672 jusques au départ du Roy.* »

Que trouvait-on dans cette revue avant la lettre? Une histoire, d'abord; puis, des nouvelles; puis, des documents officiels, comme l'état des troupes d'infanterie et de cavalerie; des notices littéraires; des vers; un article sur les modes et toilettes; une recension des livres nouveaux, etc. On le voit, le sommaire dressé par Donneau de Visé ne différait pas tellement de ceux qui figurent en tête de nos hebdomadaires.

Très vite, cependant, Donneau de Visé, qui était un homme de théâtre, se laissa aiguiller par ses goûts personnels du côté de la critique des pièces nouvelles. Et c'est ainsi que le *Mercur Galant* devint, grâce à la personnalité de son directeur, une des officines où se faisaient et se défaisaient les réputations des Corneille, des Molière et de leurs émules. Les courriéristes dramatiques connaissent — désormais — leur patron.

Au Cameroun ⁽¹⁾

La descente du Cameroun

L'Afrique est terre de sorcellerie. Elle envoûte.

Pour peu que nous soyons penchés vers elle, nous voilà pris, et toujours ramenés vers ce centre magique, vers ces pays mystérieux, troubles, hostiles, où rien ne nous satisfait et dont nous ne pouvons plus nous passer.

Il faut en avouer l'attrait. Déjà nous avons oublié nos mois de langueur et d'impatience en Oubanghi...

L'avion blanc, dont la défaillance nous fit tant pester, avait « péri » par gros temps sur la côte d'Espagne, en un atterrissage forcé.

La dernière image que j'en ai, c'est sur la plage déserte de Rodaguilar, un fuselage blanc étendu sur le sable comme une mouette blessée, des plans désajustés, sortis de leur axe, et les deux roues du train d'atterrissage éparses, sur le sable. Le tuyau d'essence rompu par le choc se vidait par un petit jet régulier, comme un robinet de bain; l'hélice était brisée et ses morceaux sur le sol... Tout cela sous un vent infernal qui éparpillait nos

affaires sorties de la carlingue, et une mer méchante, blanche et bleue, écumeuse, bavante, sur laquelle flottaient un gant et les cartes arrachées.

Le Cabo de Gato barrait l'horizon sur ce mauvais coin de la côte espagnole.

Un vent de cent kilomètres, si nous avions persisté contre lui, s'appêtait sans doute à nous retourner comme un papillon, et ces choses se terminent généralement assez mal. Renonçant à le vaincre et à doubler le Cabo de Gato, Renaud mit le cap sur cette petite plage serrée entre deux promontoires arides. Le moteur avait été comme une bonne petite bête courageuse qui n'avoue pas avoir trouvé son maître, mais qui est sur le point de perdre la tête, le souffle, la vie, dans sa lutte inégale avec une force ennemie. Les derniers efforts pour atteindre la terre, vent debout, furent durs; les roues se mouillaient aux vagues, quand soudain le train d'atterrissage, l'hélice et les plans, et les parois de la cabine firent un grand bruit de bois cassé. Nous étions épinglés sur la dune par l'hélice enfoncée dans le premier talus de sable, au ras de la mer où trempait l'arrière du fuselage. Quel vent, quels sifflements, quelles gifles sur cette plage!

Quelques mois après, le fin fuselage blanc était remplacé par le ventre trapu d'un bimoteur. Nous abordions le Cameroun par le Nord, là où il s'amenuise et jette une pointe extrême vers le Tchad par la vallée du Logone. A l'Est, le Chari s'effaçait, mince reptile d'argent. Les deux rivières se mêlent avant d'atteindre l'immense cuvette, toute humide et miroitante des marécages.

Bientôt le Chari n'est plus, à notre gauche, qu'un imperceptible fil d'acier où s'accrochent encore de derniers reflets, tandis que le Logone s'accroît et s'alourdit de rivières affluentes, de marigots gonflés par les inondations de l'hivernage. Il s'allonge, puis s'amincit et disparaît, tandis que nous remontons son cours.

Elle est belle, cette descente vers la terre du Sud, pour qui vient du Nord, du Tchad, du Soudan si triste et si austère.

Les premières collines du Cameroun ont tôt fait d'enchanter la vue. Dans la brume, leurs pointes pures se dessinent comme des montagnes de rêve et de féerie, du bleu le plus délicatement ardoisé, sur le fond cendré et pâle qui entoure, comme d'une gaze, l'horizon.

Le dernier coude du Logone, à Fianza, s'élargit comme un lac et se presse contre un piton isolé s'érigeant nu dans la plaine.

Nous retrouvons à Garoua le cours de la Bénoué, en suivant un chapelet immense et glauque, de lacs en lacs, petites mers intérieures, rives qu'on devine charmantes.

Cette première partie du parcours est facile. Le chemin de Garoua à Yaoundé est moins simple. La Bénoué d'abord est remontée, ce qui va tout seul. Puis la falaise d'Amadoua se découvre. L'aiguille de l'altimètre oscille d'autant de kilomètres que la falaise est haute, l'avion tangué dans des trous d'air et la piste rouge qui court à travers la brousse couverte d'épineux, à travers les landes rocheuses et les galeries forestières, cette piste devient folle, elle divague, elle se jette à droite, à gauche, descend un instant au Sud pour remonter longuement vers le Nord. A la suivre, on croit se perdre, on doute du compas, de la carte, des points cardinaux et du bon sens.

Il faut bien pourtant que cette route folle, divagante se glisse à travers tous les accidents d'un sol furieusement accidenté. Elle arrivera tôt ou tard au but, mais à chaque terrain de secours rencontré, le cœur s'apaise et se rassure.

De Garoua à Yaoundé, il y a dix-huit de ces terrains auxquels l'œil du pilote s'accroche du plus loin qu'il les voit, et qui petit à petit le feront descendre, malgré toutes les sinuosités de la piste, de point de sécurité en point de sécurité, jusqu'à l'aéro-

(1) Pages extraites d'un volume de souvenirs de voyage à paraître prochainement chez Plon, à Paris, sous le titre : *40.000 kilomètres sous le ciel d'Afrique.*

drome terminal, celui de Yaoundé. Ces dix-huit terrains, découpés dans la brousse, dans la lande, partout où la configuration du sol l'a permis, dessinent de parfaits et très visibles repères, avec leurs balises blanches et leurs cercles éclatants, où se marque la netteté des chiffres romains qui les numérotent, permettant à l'aviateur, en un coup d'œil, de situer l'endroit qu'il survole.

Ainsi, dès le premier contact (et le plus léger puisqu'il est aérien), le Cameroun apparaît un pays de bonne administration, d'ordre et de méthode.

Une chaîne de monts aux formes admirables nous entoure. Le bleu des premières collines s'est foncé davantage, et plus sombres, ces monts nouveaux renouvellent la première féerie; leurs masses, leurs plans s'élèvent de la brume du sol comme un chef-d'œuvre du Génie qui préside aux montagnes jusqu'à ce que le Génie des forêts déploie à son tour un chef-d'œuvre : la grande forêt équatoriale, qu'il va falloir survoler pendant quelques centaines de kilomètres.

Hélas! un embryon de tornade se forme à ce moment, ce mauvais moment, dans le ciel, et pour éviter des nuages pleins de maléfices, noirs d'une pluie qui ne tombera pas, des nuages tout gros de méchanceté, nous tombons de quinze cents à trois cents mètres en quelques secondes. Cela ne se fait pas avec douceur; l'avion tangué et nous secoue à chaque passage des épaisses masses nuageuses.

La forêt, inhospitalière et pleine de trahison, se rapproche de nous au point que j'en distingue les cimes, les frondaisons — la route s'y cache toute. On ne l'aperçoit, rouge dans la verdure, qu'un court instant. On la suit de son mieux. On lui fait confiance...

Quand apparaît le Sanaga, rivière argentée de rapides et de chutes, on sait que le but est proche, que Yaoundé est là. Enfin!

Rien ne ressemble à rien, c'est entendu. Mais enfin, il y a des similitudes entre paysages, comme il y a des visages qui rappellent d'autres visages.

Or Yaoundé, capitale du Cameroun, résidence officielle du Gouverneur et du Gouvernement, rappelle un des coins les plus justement célèbres d'une des îles les plus charmantes de l'Asie. Elle rappelle Kandi, qui est la perle du Ceylan, perle elle-même, de l'océan Indien. Mêmes collines, même verdure, mêmes plans espacés, mêmes jardins fleuris d'hibiscus et d'aristoloches monstrueuses et tropicales.

Les pandanus, l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le manguié, tout est là — et même la jungle, même la grande forêt toute proche. Bien entendu il y manque le Temple de la Dent, le « Ficus religiosus » et le lac intérieur à la balustrade rose et blanche, mais une délégation de ce lac semble être venue jusqu'ici sous la forme d'un petit kiosque tout drôle, tout gentil fière de celui qui se mire aux eaux sacrées de Kandi.

Il y a un toit de tuiles à quatre pentes, et des murs à la patine vieux-rose, où le soleil a mis tous ses soins. Il sert, le dimanche, de kiosque à musique, et grâce à lui, une atmosphère attendrissante de vieille colonie est donnée à cette ville si fraîche, si gaie, si neuve et jeune (1).

Au long des routes

I

Livingstone compare l'Afrique à une auge gigantesque. La côte océanique, qui est montagneuse, forme les rebords de l'auge, tandis que les immenses plateaux de l'intérieur accusent d'insensibles dénivellations. Ainsi s'explique le paradoxal régime des

(1) Ce kiosque date de l'occupation allemande qui en avait fait un château d'eau.

fleuves et des rivières, aux lits longs, sinueux, hésitant à se perdre dans un océan d'accès difficile, où ils finissent par se ronger un passage, par de lents efforts, à travers mille obstacles.

Le littoral est presque toujours une région désolée, étouffée par la forêt qui l'isole de la terre, comme sa ceinture de barres aux vagues implacables, l'isole du grand large.

A mesure que nous nous rapprochons de ses limites marines le Cameroun perd ses plaines. La plaine devient savane, la savane se mue en forêt, et la forêt, mieux que la terre la plus aride, est l'ennemie de l'homme.

D'un tropique à l'autre, si le relief du sol est peu diversifié, et les conditions météorologiques presque partout égales, la marqueterie humaine, en avançant vers la mer, se décompose en groupes et en poussières de groupes, disloqués, dispersés, refoulés vers les terres mauvaises, les régions pauvres, la forêt et la plage.

Car ici la forêt n'est pas protectrice, nul n'y vit et n'y peut vivre. Les derniers pygmées, les négrières, y ont un refuge misérable. La vie y est paralysée par l'excès, la surabondance de cette sylve enthousiaste, massive, où les lianes, les épiphytes, les buissons et les épines, dans un lacis épais, s'étouffent et s'entre-tuent en grimant vers la lumière, vers l'oxygène, pour échapper à l'ombre opaque et au demi-jour livide. Dans cette humidité tout pourrit, tout est putride. Les reptiles et les insectes en font leur paradis, le gibier comestible s'échappe vers la savane, et l'homme blanc, s'il s'y égare, isolé, succombe en deux jours.

II

Dschang est en pays Bamilé, à 1,400 mètres d'altitude. L'occupation allemande y a laissé un charmant petit palais de résident et deux gros sapins sur une pelouse, qui sans doute faisaient rêver à la Forêt-Noire quelque blond fonctionnaire germanique.

Nous venions de Bafia, qui est un poste assez triste et assez malsain. De Bafang à Dschang la route en corniche suit une profonde vallée aux fonds de brume, sur l'autre versant de laquelle des montagnes grises, mauves ou d'un rose bleuté comme l'orient des perles noires, s'amoncellent, vaporeuses, en courbes, en pentes, en masses rondes, en découpures légères, aériennes et comme transparentes.

La route traverse cette terre de palmiers, de bananiers aux feuilles bruissantes et frémissantes, dont le vert léger se mêle au vert sombre et verni des hauts manguiers. C'est toute une forêt, mais non une de ces forêts oppressantes, comme le veut l'équateur, où l'homme ne peut respirer, où l'angoisse rôde, où l'atmosphère est empoisonnée des relents, des pourritures végétales, des corruptions profondes d'un humus trop riche, qui fait tout vivre, et qui fait tout mourir, corrodant la vie par son excès même.

Les yeux suivent les courbes lointaines où se superposent les nuances les plus subtiles du vert, au premier plan, jusqu'à l'extrême de la gamme délicate qui atteint à l'horizon le gris pâle, jusqu'au gris plus pâle encore qui est celui du ciel embrumé.

Sur les coteaux, sur les pentes, entre les stipes très minces et très hautes des palmiers, se dressent, nus, les grands corps robustes des femmes Bamilékes qui seules travaillent aux champs. Le sol est riche d'arachide à la culture facile.

Si les hommes sont ici vêtus de pagnes, ou même de ces affreuses culottes kaki, surmontées d'un maillot en loques, les femmes, elles, ne portent rien, sauf un cordon de perles autour du ventre, quand elles sont mariées, ce qui est plutôt un ornement qu'un costume. Et cela est d'autant plus étrange qu'il fait frais, sinon froid.

Ces grandes créatures sombres sont comme l'émanation mystérieuse, mûre de cette terre africaine, sombre comme elles, belle, et mystérieuse, et terrible. Pour nous, qu'elle est incompréhensible — Elle n'obéit à aucune de nos lois de mesure, de méthode. Elle est sans sagesse, en tout excessive. Elle nous dépasse, c'est bien vainement que nous pensons la conquérir. C'est elle qui nous conquiert.

Le soleil, à la fin du jour, perce soudain ce doux ciel si fin, et montre un disque d'un rose de braise, d'un rose pareil à celui de la route de latérite qui serpente au fond de la vallée, se cache, et réapparaît dans la forêt des palmes.

Le soleil, ici, on ne le voit qu'à l'aube, ou au crépuscule. Le reste du temps, il diffuse une homicide lumière, derrière la fallacieuse protection de nuages qui ne vous en éviteront pas les coups, ni la congestion.

Concert à Garoua

I

Assourdi, obsédant et monotone, le rythme du tambour se dérouté, fond obscur sur quoi les notes colorées des flûtes, des trompes, des balafons se détachent, aiguës, lancées par un souffle infatigable.

L'oreille reconnaît mal l'instant où ce souffle cesse, se reprend, sans brisure perceptible, et jette à nouveau sa cascade étincelante sur le thème sombre et sourd.

Les noirs musiciens, aux joues gonflées comme des outres, sont vêtus d'étonnantes robes jaunes, orange, écarlates, indigo, framboise, qui éclatent, multicolores, comme autant de sons issus de leurs instruments, et l'on voudrait dire, de ces sons, qu'ils sont jaunes, orange, écarlates, afin de mêler les ondes sonores aux ondes lumineuses, et de faire, de ce feu d'artifice, un seul bouquet...

Une fine et très longue guitare à deux cordes, calabasse oblongue tendue de peau, prolonge sa mince tige en une lame de fer toute bruisante de minuscules anneaux métalliques tintant en un frais frisselis à chaque vibration des boyaux sous l'archet courbe. Elle chante aux mains d'un griot à face ronde qui traîne dans la poussière une vaste robe grenat brodée de citron vif, et dont le turban, d'un vermillon admirable, est acide comme le chant des cordes qui vibrent sous ses doigts.

Ni le rythme du tambour, ni le dessin mélodique des instruments à corde et des flûtes aiguës ne changent, ni ne changeront, pendant tout le début de ce concert nègre... Cela s'étend comme les fleuves de lourd mercure gris s'étendent sur la terre d'Afrique, longuement, inlassablement, puis cela cesse tout d'un coup, comme le fleuve sinueux est bu par le sable, par la brousse.

Moi qui ai horreur d'une certaine musique répandue à tort, à travers, au hasard, par la T. S. F. et la gramo, redoutables à l'égal de la peste, cette symphonie primitive m'enchanté et je ne me lasse pas de l'écouter. Les musiciens s'estompent peu à peu dans l'ombre des arbres qui s'allonge, sous un ciel devenu de plus en plus gris, de plus en plus sombre... Alors je ne vois plus que les couleurs, je n'entends que les sons; les guenilles m'échappent.

Parfois une haute flûte reprend son chant mélodique avec de subtiles variations. Les tambours, les tambourins, graves et velutés, compliquent le rythme bondissant qui les anime, qui bouillonne, toujours plus vite, et tout recommence, ou continue, je ne sais plus...

Cela peut durer ainsi, durer toujours, cela vous conduit hors du temps, hors de l'espace, hors de soi-même. Le tournoiement sonore des flûtes, des trompes, des guitares et des violons à

grosses panses ronflantes sous la tension d'une seule corde, ce n'est plus de la musique, c'est une ardeur, un élan, une violence...

Et l'Afrique n'est plus qu'une immense enclume où quelque forgeron magique martèle dans la nuit une noire, mystérieuse et troublante incantation au sombre esprit de la terre.

II

Le Lamido de Garoua était venu nous rendre visite. C'est un jeune homme très grand, très mince, la figure grêlée de petite vérole, les mains fines et longues, d'un brun clair, et beau sous son burnous de satin blanc assez sale, avec les bottes de cuir blanc, son immense turban de mousseline blanche, aux mille plis adroits, et sa longue épée au flanc.

Il avait pris plaisir et vanité à parler de son voyage à Paris, pendant l'Exposition coloniale dont il revient, le ruban rouge de la Légion d'honneur sur son satin blanc. On l'avait promené dans des fermes modèles, à Grignon ou ailleurs, et ce fils de pasteurs, ce chef de pasteurs, pour qui richesse égale troupeaux, gardait un souvenir ébloui d'une certaine vache laitière dont les mamelles généreuses donnaient trente litres de lait quotidien.

Son français était passable, son anglais meilleur. Peut-être savait-il l'allemand? Avec tact, il n'en laissa rien voir, mais avoua encore le peulh, le haoussa, et, pour lire le Koran, l'arabe.

Les Foulbé (ce qui est le pluriel de Peulh), pacifiques envahisseurs qui viennent du Nord, ont joué partout la fable de la belette et du lapin, si bien que la belette peulh a refoulé dans les montagnes le lapin kirdi, autochtone, et qu'un puissant empire peulh a, durant tout le IX^e siècle, dominé le bassin de la Bénoué. Le métissage avec les races négroïdes, rencontrées aux passages des routes et des siècles, n'a pas gâté la stature, le corps et les traits de ces Berbères, de ces pasteurs errants, frères des Fellahs du Nil. Seule la teinte de la peau s'en est obscurcie et malgré le sang noir qui la colore, un Peulh ne se peut confondre avec les races équatoriales alourdis de sang bantou.

Le Lamido s'en alla, enfourchant un cheval maigre et blanc, aux caparaçons de velours et de métal miroitant, entouré des dignitaires de sa cour, à pied dans la poussière, ceux-ci.

Mais les musiciens restèrent, et les danseuses.

Une solide matrone bornou les dirigeait. Courbées en deux, les mains étendues vers la terre et leurs croupes à angle droit, elles trémoussent un buste qui se désarticule avec souplesse, mais sans grâce. Et c'est dommage, car elles sont jolies, ces gamines, aux grands yeux d'émail noir et blanc, aux traits assez fins.

Cette danse représente les travaux des champs, la germination de la terre, le corps courbé pour la cueillette, qui est le travail des femmes.

La grosse matrone bornou, à la face épaisse, s'éclaire quand je lui demande si elle se souvient de la danse de son pays, cette danse reptilienne, languissante, voluptueuse, que son grand corps esquisse aussitôt d'une seule torsion du buste et des bras...

Vêtu de blanc, un griot, avec son petit calot sombre sur le crâne, gesticule, prend le ciel à témoin que nous sommes beaux, grands, généreux, que jamais le mal n'a franchi le seuil de nos demeures, etc. Entraîné par son zèle louangeur, il commence une danse à grands pas, aux grands mouvements de pantin, il fait le pitre, il rit lui-même de ses pitreries.

Du fond de ses vêtements flottants crève une poche qui lâche une douzaine de tomates dans la poussière, il se précipite, les ramasse, en croque une partie et vient à nos pieds, toujours courbé, toujours dansant, nous montrant le trou de sa besace par laquelle sont tombés les fruits; pour mieux nous amuser,

il arrache son calot, qui se révèle rempli de haricots secs, se recoiffe, grimace, saute. La foule rit, comme au cirque.

La danse des monstres

I

Dans la nuit, une grande flamme, alimentée de roseaux secs, jette sa lumière vive, dansante, incertaine sur la plus étrange rangée de créatures qu'il se puisse imaginer. Des créatures de taille démesurée : la plus petite doit avoir un mètre cinquante, d'autres deux mètres, et plus encore.

Ce sont des géants aux figures hallucinantes, aux chevelures immenses, aux yeux exorbités. Et ces géants, aux corps d'hommes, sont des créatures à tête démoniaque.

En voici un qui semble être un buffle aux longs naseaux, aux épaisses cornes retournées; voici un crocodile de cauchemar, le museau rempli d'éclatants crocs blancs et luisants. Un étrange poisson, une non moins étrange tortue font suite à un grand bélier, à des oiseaux immenses au long bec aigu, dardant dans l'ombre les yeux morts, des regards aveugles et pourtant brillants.

Il y a un serpent à face verte, au front humain, qui semble composé de tous les venins et dont la gueule large, bordée de rouge, sourit avec une gentillesse de possédé. Il y a tout au bout de la file un très grand bonhomme, le plus grand de tous, le seul à figure humaine, et qui est la caricature la plus ridicule qu'on puisse imaginer d'un homme. Sa chevelure blonde l'entoure comme d'une collerette. Il ne cesse pas un instant de bouger ou de se balancer sur place, et peut-être est-ce le plus affreux de tous, ce géant-là, qui porte sur sa face sans vie les traits humains.

Le plus affreux? On ne saurait dire. Tous, ils sont terrifiants, ces hommes-bêtes qui, dans l'ombre brisée de soudaine lumière, bougent, mais bougent à peine, en un long dandinement, qui les affirme vivants, sans quitter l'abri du mur qui les revêt d'obscurité.

Un grand arbre au tronc blanc, lisse comme le corps d'un serpent, jaillit de ce mur, où, dans le joint des pierres, se sont accrochées ses racines, et s'élance vers le ciel, vers la lune pleine, vers une sérénité inaccessible.

Au pied du mur et de l'arbre, les êtres affreux continuent leurs lents mouvements, leur danse au ralenti, et derrière eux l'arbre accroché au mur, auquel l'ombre et la lumière alternées du brasier qui est à terre et de la lune pleine dans le ciel clair donnent une importance surprenante, est comme un personnage végétal de premier plan qui viendrait se mêler à la faune diabolique qui grouille à ses pieds.

Plus loin, derrière tout cela, un château bouche l'horizon. Oui, un château, ou un palais peut-être, une demeure aussi fantastique que tout le reste, composée de longues rampes, de marches rougeâtres qui montent aux étages, de balcons suspendus, de voûtes en ogives, d'épaisses colonnes blafardes soutenant des terrasses sombres. Et tout autour, ce décor de forêt vierge, et la nuit ensorcelée.

D'autres êtres inquiétants, difficiles à distinguer dans l'ombre et que le bûcher éclaire mal, forment un carré, au milieu duquel se dressent deux statues de bois, l'une très grande, toute brune, l'autre toute petite, contorsionnée et verte, elle aussi, comme la face du serpent à la gueule rouge, au front d'homme.

La cérémonie de la Mbansié est commencée.

Jadis, il n'y a peut-être pas si longtemps, la Mbansié réunissait au fond de la forêt ses initiés, et l'intrus, le maladroit, le curieux qui avait le malheur d'en apercevoir le moindre rite

était aussitôt mis à mort. Le peuple, dans les cas lointains, par les nuits de lune, entendait la lente vibration du grand tambour au son grave, et savait que les chefs de tribu, les grands féticheurs, les sorciers redoutés, tous étaient là, autour du roi. Et voilà que les sons du tambour vibrent encore dans la nuit, très lents, très étouffés, tirés du registre, le plus profond, le plus sombrement velouté, comme le battement du cœur même de la forêt.

Toutes ces bêtes humaines sur les horribles faces de laquelle la flamme dansante jette ses éclairs, ce sont les chefs des grandes familles, coiffés des totems de leur clan. La Mbansié société secrète la plus secrète, réunit les grands initiés de chaque tribu, de chaque chefferie et compose autour du roi un cercle magique dont il est le centre, le noyau vivant et puissant, mais aussi la victime, si la Mbansié, qui est sa « femme » mystique et secrète, devient mécontente et l'étouffe soudain dans une étreinte mortelle...

Il lui faut « aimer » la Mbansié, mais il faut aussi que la Mbansié l'aime. Ainsi le pouvoir suprême se trouve tempéré, et une réunion de notables équilibre sagement les excès de l'autocrate...

C'est un jeune sultan, islamisé depuis 1917 et intronisé depuis 1933 qui m'explique cela, présidant la reconstitution des mythes d'autan qui se déroulent à nos pieds.

Nous sommes assis auprès de lui sur une estrade coiffée d'un toit de chaume, aux colonnettes de bois ajourées où s'enlacent les corps humains, stylisés comme de fines cariatides.

Il parle un excellent français, ce jeune sultan, drapé dans une ample robe verte et coiffé d'un très haut turban qui encadre son visage aux traits fins et au nez courbé de faucon, comme d'un croissant lunaire.

Si j'étais seule avec lui, je sais qu'il me dirait bien des choses enfouies dans sa mémoire, des choses qu'il sait pour les avoir entendu raconter par les anciens, du temps où les Bamouns qui peuplent Foumba n'étaient encore qu'une peuplade libre dans sa forêt et dans sa brousse, sous le regard des dieux ancestraux. Mais nous sommes entourés d'une telle foule, et de tant de bruits, — les tabous et les totems intéressent si peu les voyageurs, d'habitude... Il devine pourtant que je ne vois aucune mascarade grotesque dans la pantomime qui se déroule, mais la personification très ancienne de mœurs très lointaines, de mœurs qui s'en vont rejoindre dans la nuit des temps les époques oubliées et les civilisations mortes. Et lentement, en cherchant un peu ses mots, il me raconte le thème de la pantomime nocturne, reconstituant l'antique tradition occulte.

Pendant que les coryphées se dandinent, deux danseurs jaillissent de l'ombre, tout couverts d'étranges cagoules de raphia, si touffues qu'ils semblent deux meules de foin toubillonnantes. On n'aperçoit d'eux que leurs jambes et leurs pieds, se désarticulant en des pas difficiles, des jetés-battus rapides, nerveux, sur le rythme d'instruments trépidants, mais toujours sur le registre grave. Leurs maigres orteils frappent le sol avec une vigueur quasi épileptique, et semblent les pattes griffues d'une nouvelle monstruosité animale.

Tour à tour des quadrilles bondissent hors de l'ombre, succèdent, s'y enfoncent à nouveau, la face toujours voilée de cagoules, et ces cagoules sont digitées afin que les mains elles-mêmes ne puissent être reconnues.

Ainsi défile un couple portant sur la tête d'énormes sphères de roseaux, telles les sphères enchevêtrées des astres, les priétiens, les tropiques et l'équateur. Mais sur ces sphères, aux cercles pareillement enchevêtrés, sont suspendues des chaînes d'oiseaux en perles bleues et rouges qui brinquebalent aux mouvements des danseurs.

Deux autres surgissent dans des cagoules noires, bruisantes de coquilles nacrées qui font le bruit assourdi du jusant sur la grève.

Ces entrées successives annoncent l'entrée principale, celle du roi, apparaissant dans un costume compliqué où la cotte de mailles se mêle à des entrelacs de perles, à des tissus matelassés et brodés.

Il apparaît sous une immense couronne, un dôme sphérique, que des suivants encapuchonnés soutiennent au-dessus de sa tête.

Elle est toute recouverte de perles bleues et rouges et se termine par une plate-forme qui doit bien avoir un mètre de diamètre, et sur laquelle se dressent des plumes d'oiseaux. Il tient à la main un sceptre, long bâton emperlé lui aussi, dont la poignée porte les figures de deux poupées de perles, et qui s'achève par une longue touffe de crin. Une sorte de long cordon épais et rouge s'enlace autour du corps du roi; il semble que celui-ci soit tenu en laisse...

Est-ce la Mbanzié qui affirme ainsi son rôle?

On mime une courte scène où l'intrus, le curieux pourchassé, est ligoté et mis à mort; après quoi, en place de son sceptre de crin et de perles, le roi reçoit un long bâton sur lequel est fiché un crâne humain, un très vieux crâne tout noir, tout culotté par le temps, dans les orbites duquel sont incrustés deux cauris, figurant les yeux.

De nouveaux encagoulés apparaissent, toujours dansant, porteurs de nouvelles sphères; mais sur celles-ci sont suspendues, trophées de guerre, les mâchoires d'ennemis massacrés à la guerre. La moindre de ces sphères contient plus d'une cinquantaine de mâchoires suspendues à ses flancs, et j'ai compté plus d'une de ces sphères, le lendemain, dans les galeries poussiéreuses du palais où sont les « souvenirs de famille » du jeune souverain.

La représentation mimée continue, toujours rythmée par le battement profond du gros tambour, auquel les danseurs et les musiciens ajoutent le chant assourdi d'étranges instruments, dealebasses remplies de graines sèches, ou de cailloux, ou de débris d'étain, remués en cadence, de cloches de bronze battues d'un marteau de bois, toutes choses rendant un son éteint. Aucune flûte aiguë, aucune cymbale au tintement clair. Tout est sombre, obscur et nocturne, comme la forêt même qui jadis formait le décor de la cérémonie mystérieuse.

Des guerriers aux longues sagaies font mine de s'entre-tuer, avec des bondissements de danseurs russes.

Au roi, tenant toujours à la main son crâne sceptre, on apporte une très longue et très lourde et très ornementée pipe d'honneur, et il en tire consciencieusement des bouffées, quand paraissent deux jeunes femmes, non voilées et sombrement vêtues. Elles ne firent que quelques pas devant l'estrade où nous étions. Le jeune sultan se pencha vers elles et les frappa chacune sur l'épaule du plat de son épée que lui tendit un des figurants.

— Que faites-vous? lui dis-je. Qui sont ces femmes vêtues de noir?

— Ce sont mes sœurs.

— Mais pourquoi les frappez-vous sur l'épaule?

— Parce que la Mbanzié m'intronise. Je leur signifie ainsi que je ne suis plus leur frère, mais leur sultan, qu'elles me doivent le respect, comme autrefois à notre père.

Déjà les femmes avaient disparu. Je n'avais aperçu d'elles qu'un profil assez beau, assez pur.

II

Le lendemain de la soirée, où dans un cadre de forêt tropicale, de nuit lunaire et d'éclairage fantastique, les antiques monstres de la sorcellerie fétichiste avaient conquis un semblant de vie

je les retrouvais, ces monstres, ces masques, ces costumes de plumes multicolores, d'écaillés nacrées, de raphia et de perles, dans la lumière lucide des premières heures, fraîches encore, de la nouvelle journée.

Ils avaient perdu tout mystère.

Le palais à la Gustave Doré, si féérique dans l'éclat blanc de la pleine lune africaine, moins impressionnant au soleil, contient de longues galeries sombres où s'entassaient les trésors des roitelets Bamoun,alebasses géantes recouvertes de vannerie, grelottantes de mâchoires ennemies avec toutes leurs dents noircies par le temps, amphores de terre irisée importées par les Haoussas, cottes de mailles, robes matelassées, cimiers d'étain surmontés de bronze, défenses d'éléphants, sceptre dont la poignée travaillée à l'effigie de la figure humaine soutient un crâne patiné comme l'ivoire, robes royales, écarlates, brodées d'un entrelacs de cordellettes en perles d'un cobalt admirable. Et des lits, des sièges, des trônes, ornés tantôt d'effigies humaines en perles, tantôt d'animaux rituels, panthères, serpents, toute une faune quadrillée de perles blanches, noires, jaunes, bleues, rouges, les couleurs les plus simples, les plus éclatantes.

Au mur, deux crânes de chevaux. C'est un trophée. Les guerriers Bamoun n'avaient jamais vu de chevaux avant l'invasion des Foulbés. Les travaux de défense de l'enceinte fortifiée cachaient un large et profond fossé, invisible sous les herbes, et la cavalerie peuhle chargea vainement contre les murs de terre et les monumentales portes d'osier de Fouban. L'obstacle vainquit les cavaliers venus du Nord, portant à l'arçon de leurs selles, ou accrochés à la queue de leurs chevaux, les fantassins armés d'arcs et de sagaies qui eussent pu escalader les fortifications.

Après les vêtements de perles, de plumes, de cauris, et les robes de toile bruisantes de nacre, les maillots digités et encagoulés, en mailles de fil de bananier, qui recouvrent complètement celui qui le porte dans les cérémonies des sociétés secrètes, vint enfin l'immense sphère, rouge et bleue, surmontée d'une plate-forme qui doit bien avoir un mètre de diamètre, et d'où s'élève une étrange petite forêt de plumes, verticale. Je n'aurais pu m'imaginer l'emploi de cet objet, encombrant par sa taille, par son poids, par sa manifeste inutilité. Ce n'était pas un tambour, ce n'était pas un trophée de guerre, puisqu'il n'était orné ni de crânes, ni de mâchoires, si chers aux Bamouns. Cet appareil énigmatique, ce n'était rien moins que la grande couronne d'apparat des sultans que soutenaient les dignitaires au-dessus du chef royal.

Qui ne connaît la mélancolie de certains musées de province, de ces collections atteintes de coma, des salles grises où se meurent mille objets qu'on veut croire avoir jadis été réunis avec amour par quelque ethnographe défunt. Nul ne les regarde plus; ils s'enfoncent plus profondément chaque jour dans la poussiéreuse ténèbre où s'anéantit l'objet issu de la main humaine, quand cette main cesse de l'animer par le travail ou par l'amour — tristesse de ce qui ne sert plus, de ce qui n'est plus une parure, ou un plaisir, ou une vanité.

Mais ces galeries, ces pièces nues à odeur de grenier, ne sont pas un musée d'ethnographie sommeillant, engourdi et bruisant la nuit d'ombres et de vieux fantômes très anciens attachés encore à leurs parures ou à leurs armes. Nous sommes dans le palais de la cité de Fouban, cité minuscule, mais cité bien vivante, et la haute ombre blanche qui m'accompagne est celle d'un jeune sultan sans pouvoir réel, sans doute, mais qui n'en est pas moins en droit de dire: « Mon peuple, ma ville... »

Je l'entends répondre avec un calme courtois aux phrases toulousaines, un peu brusques (mais peut-être est-ce la faute de l'assent), du Résident de la circonscription — qui marche les mains dans les poches, d'une dégaine des bords de la Garonne.

Ces armes, ces trophées si vieux, si évocateurs des rites de la forêt, quand au lendemain des victoires l'ennemi tombé dans la gloire d'un combat était un repas offert par les dieux au courage du vainqueur, il les regardait avec, dans les yeux, une lueur d'amour et presque de respect. Les gardes, ou les esclaves, qui nous entourent, ne les touchent, ces choses empoussiérées, qu'avec une déférence pleine de religieuse terreur. Pour eux, tout cela est encore vivant, tout cela est plein des magiques pouvoirs que les sorciers secrets et puissants y ont enfermés par leurs incantations; tout cela est vibrant de prestige, de possibles maléfices, et tout cela est grand, beau et royal.

Tout cela est un peu sale aussi, un peu recouvert de cette poudre de riz du temps qu'est la poussière. Si elle n'embellit rien, elle farde les rides, patine les éclats, et rend attendrissants tant de vieux débris, jadis si fiers!

Qu'il serait bon d'apprendre, nous aussi, à regarder toutes choses avec cet œil candide, si naïvement admirateur, si touchant de confiance...

MAGDELEINE WAUTHIER.

Politique de Gide

Dans un mince volume d'une centaine de pages et qui est, à sa façon, un petit chef-d'œuvre de critique et d'ironie, André Gide, *retour de l'U. R. S. S.* nous fait part de sa déconvenue. C'est bien, en effet, d'une déception sentimentale qu'il s'agit, des aveux d'un amour inquiet, sinon trompé. Formulés par ses lèvres subtiles, peut-être toucheront-ils certains «petits-bourgeois» que les chapelles littéraires ont prévenus en faveur du régime soviétique. Peut-être fallait-il que ce fût l'apôtre du non-conformisme qui déclarât à ceux que son adhésion à l'U. R. S. S. avait enamourés : « *Ce que l'on y demande à présent, c'est l'acceptation, c'est la conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U. R. S. S.; ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé) plus vassalisé.* »

Pour notre part, et quelle que soit l'importance d'une telle disposition, nous songeons moins à en tirer avantage qu'à enregistrer avec tristesse une nouvelle défaite de la *sincérité* gidiennne. Si émouvante qu'elle puisse paraître, à quoi aboutit-elle, dans cet ordre de la politique où, malgré soi, il s'établit? Croyez-vous, par exemple, que ces constatations l'inclinent à reviser sa croyance, à rectifier ses propres idées, et du même coup celles des esprits que son exemple a entraînés? En dépit de toutes ses réserves (et sont on, sa mesure les aggravent), André Gide n'en déclare pas moins à nouveau son amour pour la cause que l'U. R. S. S. représente, car c'est toujours le sentiment qui le mène. Si graves que soient les erreurs qu'il signale, elles n'ont pas ébranlé une conviction qui, de son propre aveu, n'est pas affaire de raisonnement, qui ne doit presque rien aux idées, car ce n'est pas par théorie que Gide s'y est rallié. « Je ne suis rien moins qu'un théoricien, disait-il naguère. Il m'est extrêmement difficile d'expliquer théoriquement une position qui a été profondément sincère. Ce qui m'importe, c'est qu'elle soit sincère, qu'elle conti-

nue de l'être. » Et l'on ne pouvait alors que lui répondre : « Si vous ne voulez pas courir le risque de consentir à une duperie, la vérification des résultats obtenus par le communisme doit passer au premier rang de vos préoccupations. »

La vérification, Gide désormais l'a faite. Il est allé en U. R. S. S., et les résultats en maints endroits lui sont apparus à ce point déplorables qu'ils lui semblent compromettre l'entreprise. Sa position à l'égard du communisme pourtant n'a pas changé. Devant cette inaptitude à déduire comme à induire, devant ce refus de conclure, de juger, d'aucuns, avec la *Pravda*, l'accuseront de « duplicité », et sous la faiblesse de l'esprit décèleront quelque bassesse du cœur. « De quoi, diront-ils, Gide a-t-il donc eu peur? » C'est qu'aux questions qu'il pose par incidences : « Me suis-je trompé tout d'abord? Est-ce moi qui ai changé, est-ce l'U. R. S. S., et par U. R. S. S. j'entends celui qui la dirige? » A ces questions, André Gide n'apporte pas de réponse, et il semble qu'il n'ait écrit : « Jusqu'à quel point, dans une faillite, nous sentirions-nous de même engagés? » que pour ajouter aussitôt : « Mais la seule idée d'une faillite est inadmissible. »

Pour se déterminer, pour prendre enfin parti, et « triompher d'une longue indécision », Gide n'a eu, en effet, nul souci des solutions adoptées par le communisme, ni de leur adéquation aux difficultés qu'elles prétendent résoudre. Or si l'intelligence politique est restée totalement étrangère à son acte de foi, si cette foi elle-même semblait, en conséquence, toute suspendue aux réalisations de l'U. R. S. S., son esprit, maintenant qu'il a vu, reste aussi impuissant à tirer des faits et de la réalité un jugement qu'il se révélait incapable de se prononcer sur la justesse ou la vérité de la doctrine. Aussi bien quiconque n'entend pas livrer la politique aux avatars de la sincérité individuelle, et des mouvements de l'âme, si généreux qu'en soient les élans, quiconque ne consent pas à confier l'ordre de la société (et du même coup le sort de l'individu) aux seules puissances du sentiment n'attachera pas plus d'importance au malaise actuel d'André Gide qu'à ses ardeurs de naguère. Ce qui nous étonne, c'est qu'il lui ait fallu « y aller voir », pour découvrir, par exemple, l'oppression étatiste qui pèse sur les ouvriers russes. Le communisme n'est-il pas la négation de la personne humaine? Il eût dû suffire à Gide de faire usage de sa raison, de saisir certaines évidences, de tenir compte de la nature des choses, pour comprendre qu'il donnait son assentiment à une doctrine sociale et politique qui exclue les valeurs mêmes sur lesquelles son adhésion se fonde, à savoir un certain idéal humain de justice, de progrès, de liberté. « Mais, comme le remarque Benjamin Crémieux, qui aurait imaginé qu'André Gide avant son voyage ignorât tout de ces caractéristiques soviétiques? Comment eût-on pu ne pas penser que son adhésion aux formules staliniennes n'était donnée, *malgré* tout ce qu'elles pouvaient blesser en lui, en pleine connaissance de cause? » Et M. Crémieux d'ajouter : « On comprend qu'avec sa nature consciencieuse, son horreur des déformations qu'infligent au réel les esprits partisans, ou peu précautionneux, Gide se soit défié des livres et ait voulu voir les choses de ses propres yeux, mais on comprend moins bien qu'il n'ait pas visité l'U. R. S. S. *avant* de jeter dans la balance en sa faveur le poids de son autorité spirituelle. »

La chose serait, en effet, inexplicable, si elle n'était la conséquence de cette « politique de la sincérité » qui est celle d'André Gide, et ce n'est pas le moindre de ses méfaits. Tout cela n'a d'ailleurs d'intérêt qu'en fonction de Gide et de ses problèmes; mais si attachante que puisse être son individualité, on accordera que l'on puisse chercher ailleurs la raison d'un choix politique qui ne concerne rien de moins que le bien commun des hommes.

HENRI MASSIS.

61.311 LOTS

comprenant 50.000 lots de 100 francs
désignés par le chiffre des unités

11.310 lots de 250 francs à 100.000 francs

ET LE GROS LOT 1.000.000 de francs

seront distribués au tirage de la 26^e tranche
de la

Loterie Coloniale

le 29 décembre

AU PALAIS DES SPORTS, A ANVERS

'SWAN'

DONNE TOUJOURS
SATISFACTION

Le "VISOFIL"
en un clin
d'œil vous
voiez où en
est l'encre.



Les porte-plume
"SWAN" durent toute la
vie. Ils n'ont pas d'égal pour
écrire avec aisance, avec
souplesse. Leurs services sont
invariables. Ils existent en
toutes dimensions et couleurs
pour satisfaire tous les
goûts, tous les besoins.

Le
"LEVERLESS"
Pour le rem-
plir rien que
deux demi-
tours en haut

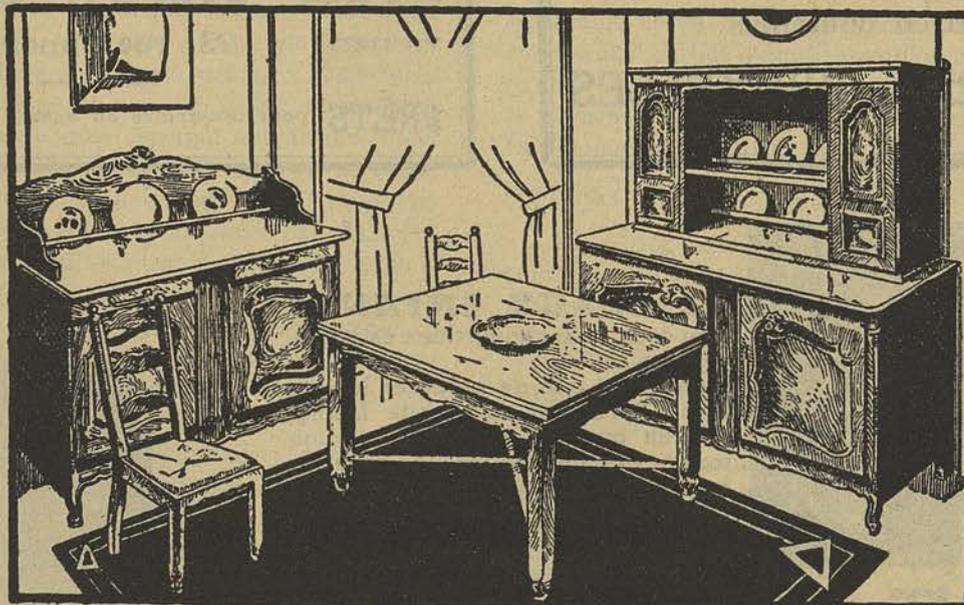
EN VENTE PARTOUT

meubles d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & C^o

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



DE BEAUX ENFANTS

sont ceux dont la nourriture est saine, vigoureuse.

Rien de tel que de préparer les aliments à l'Extrait de Viande Liebig, produit pur qui contient, sous une forme très concentrée, la force, la saveur et le goût de la meilleure viande de bœuf. Il renforce les mets et les enrichit sans masquer leur saveur propre.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



Un Américain

dans

la Hongrie d'après-guerre

La littérature relative à la Grande Guerre s'est enrichie récemment d'un ouvrage de plus. Il s'agit cette fois d'un journal intime, celui du défunt général américain Harry Hill Bandholtz. Ce journal n'était pas destiné à la publicité, mais L. Fritz-Konrad Krüger, professeur de « science politique » à *Wittenberg College* (Springfield, Ohio, Etats-Unis), en ayant pris connaissance, a estimé avec raison que c'était là un document historique important. Il obtint de la veuve du général la permission d'en rendre le contenu « accessible à ceux qui étudient l'histoire et la diplomatie ».

Et pourtant le brave général n'avait rien d'un diplomate. Il était même si peu que M. F.-K. Krüger a donné à ce journal le titre on ne peut plus approprié de *An undiplomatic diary* (1). Cela ne l'a pas empêché — au contraire — de s'acquitter de ses fonctions consciencieusement, honnêtement, énergiquement — très! — et humainement.

Militaire distingué — il avait fait ses preuves plusieurs années durant dans l'archipel philippin — le général Bandholtz fut nommé le 6 août 1919, par son gouvernement, membre de la mission militaire interalliée en Hongrie, instituée par le Conseil suprême. Dès le lendemain il quittait Paris dans l'automobile de M. Herbert Hoover, le futur président, traversait la frontière suisse le 8 août, arrivait à Vienne le 10 et à Budapest le 11.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, rappelons très brièvement les événements qui se succédèrent en Hongrie après le 17 octobre 1918. A cette date il était officiellement annoncé au Parlement hongrois que la guerre était perdue et que la Hongrie ferait désormais partie d'une fédération austro-hongroise à titre d'Etat indépendant. Le 30 octobre la révolution éclatait à Budapest; le lendemain le comte Tisza, le grand homme d'Etat magyar, était assassiné par la soldatesque; le 1^{er} novembre le comte Michel Karolyi, investi par l'empereur-roi Charles des fonctions de Premier ministre, obligeait le souverain à renoncer au pouvoir (sans pour cela abdiquer formellement). Le 3 novembre le général Diaz signait à Padoue, au nom des Alliés, un armistice avec l'Autriche-Hongrie. Mais Karolyi espérant obtenir des conditions plus favorables du général Franchet d'Esperey se rendit à cet effet le 13 à Belgrade. Il échoua complètement et la convention qui fut alors signée, sans être sanctionnée par le Conseil suprême, donna à la Hongrie un avant-goût de ce que serait la paix. Elle fut du reste violée par les Tchèques et les Roumains. Ces derniers annexèrent formellement la Transylvanie le 27 décembre. Le 16 janvier 1919 Karolyi devenait président intérimaire de la République hongroise, proclamée dès le 16 novembre 1918.

Les événements qui commencèrent à se dérouler en mars 1919 sont un peu plus connus en Europe occidentale que les précédents, bien oubliés. Le 21 mars Karolyi cédait le pouvoir aux communistes dont le *spiritus rector* était le fameux Bela Kun qui venait justement de sortir de prison.

Exception faite de quelques fanatiques, les dirigeants de la

nouvelle république soviétique étaient des criminels de droit commun; à la majorité d'entre eux ce mot d'Anatole France pouvait on ne peut mieux être appliqué : « Encore bête et déjà homme », nous apprend le Dr Oscar Izöllösy, conseiller au ministère royal de la Justice.

A Budapest et dans le reste du pays le « gouvernement » Bela Kun fit régner une terreur sanglante. Le nombre total des personnes mises publiquement à mort par les communistes se serait élevé à cinq cent quatre-vingt-cinq. Mais connaissant le patriotisme intense des Magyars, le nouveau régime lança une proclamation qui conviait tous les citoyens à faire bloc contre les « agresseurs impérialistes » et déclara (le 20 avril 1919) la guerre aux armées d'invasion tchèques, roumaines et serbes. Quelques succès furent remportés sur les Tchèques, mais une armée « ouvrière » envoyée contre les Roumains fut complètement mise en déroute. Le 31 juillet les Roumains entraient à Budapest après avoir mis à sac toute la partie du pays par eux traversée. Ils n'y trouvaient naturellement plus Bela Kun et ses complices, ceux-ci ayant fui à l'étranger. Un certain gouvernement Peidl (socialiste) les avait remplacés; le 6 août il était écarté par une espèce de coup d'Etat au petit pied, lequel installait au pouvoir l'archiduc Joseph comme régent, avec M. Friedrich comme Premier ministre.

Le nouveau régime ne dura pas. Le 23 du même mois l'archiduc se retirait à la suite de la pression exercée par l'Entente; quatre jours après M. Friedrich formait un nouveau cabinet.

Le général Bandholtz était déjà depuis quelques jours à Budapest, nous venons de le voir.

Dès le début de son séjour il fut édifié sur le rôle des Roumains. Ceux-ci avaient été, il est vrai, sottement attaqués par les hordes mises sur pied par Bela Kun et ses acolytes. Ce n'était pas là une excuse pour se comporter en pillards et pour vider la Hongrie — déjà saignée à blanc et épuisée par cinq ans de guerre, puis de luttes intestines — de tout ce qui semblait aux Roumains de bonne prise.

Entre eux et les Magyars le général ne semble pas avoir hésité longtemps. Voici quelques extraits caractéristiques.

Le 1^{er} novembre 1919 l'archiduc Joseph vient lui rendre visite :

« Nous avons discuté assez longuement au sujet de la situation hongroise en général et de ce que la Hongrie devra faire lorsqu'elle se sera débarrassée des Roumains. Son Altesse Royale semblait penser que la première chose à faire serait de se jeter sur la Roumanie et de l'envahir. Techniquement il est toujours un ennemi et il parlait d'un de nos alliés, et cependant je ne pouvais m'empêcher de sympathiser avec lui au fond du cœur. Et en ce moment je ne demanderais pas mieux que de me battre contre les Roumains. » (P. 194.)

Ailleurs nous lisons (p. 239) :

« En vérité, les Roumains sont le peuple le plus digne de confiance qui existe au monde, quand il s'agit d'être sûr qu'ils violeront les promesses par eux données. »

Ailleurs encore :

« J'apprends que le grand quartier général roumain vient de publier une ordonnance interdisant aux officiers roumains de continuer à se maquiller et se peindre les lèvres. Voilà qui sera certainement bien dur pour ces pauvres chéris. » (P. 183.)

Le général Bandholtz était, nous dit-il, arrivé en Hongrie plutôt enclin à excuser nombre de procédés des Roumains ou à chercher pour ces procédés des circonstances atténuantes, « mais leur conduite révoltante qui violait tout le droit international, la décence et les considérations d'ordre humanitaire a

(1) *Columbia University Press*, New-York, 394 pages.

fait de moi un avocat de la cause hongroise. Détacher certaines portions de la Hongrie avec leur population civilisée et raffinée, c'est comme si on cédaux Mexicains le Texas et la Californie. Les grandes puissances alliées devraient baisser la tête de honte d'avoir permis que de telles choses se passent dans ce pays après l'Armistice...

» Les Hongrois ont certainement maints défauts, du point de vue américain tout au moins, mais ils sont à ce point supérieurs à n'importe lequel de leurs voisins que ce serait un crime contre la civilisation que de poursuivre le démembrement projeté de ce pays. » (P. 362.)

Pour donner une idée de la façon « radicale » avec laquelle l'armée d'invasion roumaine pillait la Hongrie terrassée et incapable de se défendre, citons encore ces quelques extraits :

A la date du 16 septembre 1919 déjà les Roumains avaient fait prendre le chemin de la Roumanie, en leur faisant traverser le pont de Szolnok sur la Tisza (Theiss), à 17,319 locomotives et wagons. Ce chiffre était considérablement dépassé par la suite.

Dans une lettre datée du 5 janvier 1920 le général Bandholtz (à cette date la Commission militaire interalliée n'existait plus et le général portait le titre de « représentant militaire américain en Hongrie »), écrivait à la Croix-Rouge américaine :

« Les forces militaires roumaines ont occupé virtuellement toute la Hongrie depuis le début d'août jusqu'au 14 novembre 1919; à cette dernière date elles ont évacué Budapest. Les réquisitions et saisies — par ces termes ils tâchaient d'ennoblir le pillage général auquel ils se livraient — portaient un caractère à peu près aussi systématique que les ébats d'un singe dans un cabinet de bric-à-brac. Ils enlevaient des machines et des instruments qui du moment où ils étaient retirés de leur ambiance ordinaire étaient définitivement détériorés; ils saisissaient et enlevaient virtuellement toutes les denrées alimentaires dont il pouvait être fait usage, le dernier animal y compris; ils ont dépouillé nombre de fermes de toutes semences, et leur conduite et façon de procéder générales étaient en contradiction avec les lois internationales, les coutumes de la guerre et les exigences de la décence et de l'humanité.

» Résultat : une Hongrie plongée dans la pauvreté et le dénuement, qui au lieu d'être pour les Alliés un gage d'indemnité est devenue de par l'action d'un de ces derniers, la Roumanie, un patient plongé dans la misère. » (P. 322.)

A cette date les Roumains n'avaient pas encore évacué les territoires laissés à la Hongrie à l'est de la Tisza. D'une façon générale ils ne prêtaient qu'une médiocre attention aux ultimatums du Conseil suprême leur enjoignant de se retirer et le journal du général américain déborde de justes doléances à cet égard. A propos d'un de ces ultimatums, il écrit le 18 octobre, dans son langage imagé :

« M'est avis que si un canard tombait dans la Méditerranée, cela aurait à peu près autant d'effet sur la marée dans le golfe du Mexique qu'un ultimatum de ce genre a sur nos amis roumains. » (P. 162.)

Ceci nous amène à dire deux mots de la manière d'écrire du général américain. Cette manière est toute militaire, elle est en outre passablement brutale. A cela rien de surprenant puisqu'il écrivait pour lui-même, mais il y a peut être lieu d'être quelque peu étonné de ce que l'éditeur américain n'ait apparemment apporté dans cet ordre d'idées au journal intime du général Bandholtz aucune retouche. Constamment des épithètes tout à fait malsonnantes s'y rencontrent accolées à des personnages nommés en toutes lettres. A cet égard le sans-gêne de l'éditeur

est véritablement bien yankee, nonobstant son nom très allemand.

Le général Bandholtz est — était plutôt — un humoriste, et maints passages de ce *diary* en vérité tout à fait *undiplomatic* sont de nature à dérider le lecteur le plus maussade. Il est vrai que c'est là de l'humour au gros sel et qui ne s'arrête devant personne.

Un colonel italien (dont le général donne naturellement le nom) vient lui rendre visite. Ce colonel représente le gouvernement italien pour ce qui est du tracé de la frontière entre l'Autriche et la Hongrie. Lui parti, « il faut près de dix minutes pour aérer la chambre et probablement votera-t-il pour ceux qui lui feront boire le plus de champagne » (p. 331).

Un général roumain vient se plaindre de ce que des officiers britanniques et américains se soient comportés grossièrement envers des soldats roumains, les traitant de cochons. Et le général Bandholtz d'ajouter gravement en guise de commentaire :

« Il arrive souvent que les gens n'aiment pas se voir appelés du nom qui leur sied le mieux. » (P. 156.)

Un dîner est donné à l'*Hôtel Ritz*, de Budapest, au général Franchet d'Esperey. « Est-ce parce que le dîner était trop lourd, est-ce parce que j'avais un Français en face de moi et un autre Français à ma gauche, mais j'en éprouvai une violente indigestion, la première depuis bien des mois. » (P. 321.)

Analysant dans un appendice ajouté par l'éditeur au journal un mémoire confidentiel du chargé d'affaires de Grande-Bretagne à Bucarest, le général écrit que M. Rattigan connaît la situation à Budapest « comme un mangeur de chiens Ygonot (iroquois??) connaît l'art du manicure » (p. 384).

Mais voici l'épisode le plus saillant peut-être de tous ceux que décrit le journal du général Bandholtz et, il faut le croire, celui auquel celui-ci est tout particulièrement redevable en Hongrie de sa légitime popularité. Traduisons :

« Octobre 6, 1919. Hier soir, comme nous venions de terminer un de ces excellents repas dont nous régale le capitaine Gore, le colonel Morowitz s'est présenté et a fait connaître que les Roumains se trouvaient au Musée National avec un grand nombre d'autos-camions et se proposaient d'emporter beaucoup d'objets d'art s'y trouvant.

» A une réunion de la mission militaire, le 1^{er} octobre 1919, il avait été décidé que bien que les Roumains regardassent nombre d'objets appartenant au Musée National comme étant leur propriété du fait de l'occupation par eux de la Transylvanie, ils n'obtiendraient aucun des dits objets jusqu'à ce que notre comité, dont le capitaine Shafroth (Etats-Unis) est président, eût statué à ce sujet. Le même jour le commandant en chef roumain avait été informé de notre décision.

» Accompagné du colonel Loree et d'un soldat américain, je me suis rendu avec le colonel Horowitz au Musée que j'ai trouvé gardé par un fort contingent roumain. Un soldat a tenté de nous arrêter, mais cela ne lui a été d'aucune utilité : nous avons pénétré dans l'édifice et avons en fin de compte mis la main sur le directeur. Nous avons appris que, à 6 heures de l'après-midi, le général Serbescu, accompagné d'une suite d'officiers et de civils, était arrivé devant le Musée avec quatorze camions et un détachement de soldats. Il était autorisé, annonça-t-il, par le général Mardarescu et le haut commissaire Diamandi, à prendre possession des objets se rapportant à la Transylvanie et demanda les clés. Le directeur l'informa que la mission militaire interalliée avait la surveillance du Musée et ne voulut pas remettre les clés. Le général Serbescu lui répondit alors que les Roumains repasseraient dans la matinée et que si les clés n'étaient pas livrées, les objets seraient emportés de force.

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

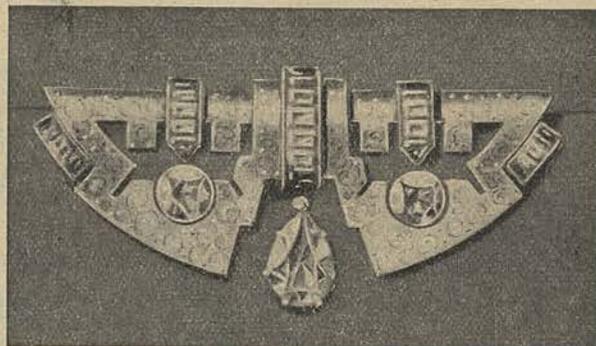
24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

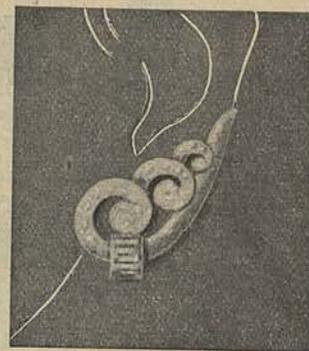
COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

» En conséquence je me suis fait remettre la clé par le directeur et lui ai laissé un papier rédigé comme suit :

« A tous ceux à qui il appartient :

» La mission interalliée ayant la garde de tous les objets se trouvant au Musée National hongrois à Budapest, le général Bandholtz, représentant américain, s'est fait remettre la clé. »

» Suivait ma signature. Puis j'ai dit au colonel Loree d'apposer des scellés sur chacune des portes. Le texte portait :

« Cette porte a été scellée par ordre de la mission militaire interalliée. M. H. Bandholtz, président. 5 octobre 1919. »

» Comme les Roumains et tous les Européens goûtent fort les timbres de caoutchouc et comme nous n'avions avec nous rien d'autre, nous avons utilisé un timbre de la censure américaine. »

Le lendemain le général Bandholtz portait le fait à la connaissance de la mission. Il y eut d'abord, nous apprend-il, un moment d'hésitation apparente, puis le général Graziani (France) s'empressa de dire : « Je me range à l'avis de mon collègue » — et la question fut par là vidée.

Le Musée ne fut plus inquiété, car les Roumains n'osèrent pas, cela va sans dire, affronter le *non possumus* du représentant américain à ce sujet. A quelque temps de là :

« Le cardinal catholique romain qu'on appelle le prince-primat de Hongrie, m'a rendu visite ce matin, accompagné d'un évêque comme interprète, pour me remercier non seulement de ce que j'avais fait pour la Hongrie, mais surtout d'avoir sauvé la plupart des trésors se trouvant au Musée, trésors que les Roumains voulaient enlever. »

Et le général ajoute dans son langage ultra-familier :

« Comme tous les hauts dignitaires de l'Eglise catholique, le Cardinal est un *jolly old fellow* et j'ai beaucoup goûté sa visite. »

Le 7 février 1920 le général quittait la Hongrie dans le train qui emportait vers Paris la délégation de paix hongroise. Il avait été à l'occasion de son départ l'objet de manifestations de sympathie de toutes sortes, et des articles élogieux avaient paru à son adresse dans les journaux magyars.

Les Hongrois ont l'âme reconnaissante. Ils l'ont prouvé récemment une fois de plus en élevant à Budapest un mémorial à l'étranger qui s'était montré leur protecteur et leur défenseur aux heures sombres d'après la défaite. Certes le général Bandholtz n'a pu empêcher le démembrement de la Hongrie, vaincue malgré son héroïsme, par le traité de Trianon. Mais tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir les souffrances du peuple magyar, pour empêcher que des injustices ne fussent commises en dehors de celles qui étaient devenues inéluctables, il l'a fait. En agissant ainsi nous pensons, abstraction faite de toute politique, qu'il a bien mérité de l'humanité.

Comte PEROVSKY.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La théologie en veston

Derniers déblaiements

Aurai-je réussi à convertir quelque lecteur à la « religion du livre »? Je l'espère et le souhaite. Encore faut-il ne laisser subsister aucune objection capable de barrer aux âmes de bonne volonté la voie royale qui y mène. D'où la nécessité de procéder aux derniers déblaiements. M'accorde-t-on qu'en effet la « religion du livre » peut avoir quelque charme? L'on se récrie bientôt. Vous plaidez une cause impossible, assure quelqu'un. N'oubliez pas que vous parlez surtout à des gens du monde pris par toutes sortes d'obligations, matérielles et autres. Le moyen, dans la vie trépidante qu'est la nôtre, et pour les gens occupés que nous sommes, de trouver le temps de lire? Allons donc! C'est de la pure chimère. Impossible! Impossible!

* * *

Impossible? Le mot n'est pas français; il n'est surtout pas chrétien. Le chrétien, mais c'est le réactionnaire-né, le noble réactionnaire, s'il en est, celui qui professe, comme un dogme essentiel, qu'il n'est pas de cause désespérée qui, Dieu merci, ne se puisse plaider et gagner; pas de pente, si fatale qu'elle paraisse, qui ne se puisse remonter.

« Qu'y pouvons-nous? » répliquait un de mes recenseurs, pourtant ecclésiastique, à un passage de ma *Lectio divina* (1), où je constate en le déplorant que « nous ne savons plus lire un livre de spiritualité comme on le lisait... autrefois : c'est-à-dire, non point avec cette hâte fébrile qui nous pousse trop souvent à en sacrifier le détail pour n'en garder que la substance, mais sans en rien omettre, avec application, lentement, de manière à en remplir la mémoire et l'intelligence (1) »? Qu'y pouvons-nous? Peu de chose, assurément, sans la grâce, mais, avec elle, tout. Voilà qui est élémentaire quand on a vraiment la foi et qu'on sait quels retournements profonds l'action divine est capable d'opérer dans les âmes. C'est un truisme en quelque sorte.

De quelque côté qu'on l'envisage, le christianisme n'est-il pas d'ailleurs une victoire sur le monde? « Ne vous conformez pas au siècle (1) », nous dit l'Apôtre. En un sens, il peut être considéré comme un immense effort pour échapper aux mailles de ce filet perfide qu'est l'actualité.

* * *

Certes, loin de moi la pensée de faire fi des difficultés de tout ordre qui, dans notre société, semblent conspirer contre le « saint loisir » pour lequel je plaide. Elles ne sont pourtant point insurmontables. Loin de là. Que de temps perdu, même dans la journée la plus apparemment occupée, qui pourrait être utilement employé à la lecture! Soyons francs : ce qui manque vraiment, c'est l'appétit, et un appétit sans cesse renaissant, sans lequel la lecture sacrée ne sera jamais qu'un feu de paille. « On ne s'ennuie point de manger et dormir tous les jours, écrit Pascal avec son impitoyable réalisme, car la faim renaît, et le sommeil; sans cela on s'ennuierait. Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'ennuie (2). »

Cette faim existe-t-elle au contraire? On peut être tranquille : elle trouvera toujours le moyen de se satisfaire de quelque

(1) La *Lectio divina*, pp. 157-158.

(1) Rom., XII, 2.

(2) *Pensées*, 264.

manière. Saint Jérôme ne fait-il pas gloire à la jeune veuve Marcella d'avoir réussi à étudier les livres saints « au milieu du tumulte de sa maison : *inter strepitum familiae* »? L'exemple des grands docteurs de l'Eglise est là, d'autre part, qui prouve que les ouvrages qui ont porté jusqu'à nous le témoignage de leur génie ont été composés non point, comme on pourrait le croire, dans le silence ouaté du cabinet, mais à la dérobee, et au milieu des occupations les plus absorbantes. Si des gens se sont peu appartenus, c'est bien eux. « *Traditus populis* : livré à son peuple » corps et âme : c'est ainsi que saint Augustin se plaît à se représenter.

Tel était pourtant leur goût pour le « céleste aliment : *cæleste pabulum* » qu'ils trouvaient dans la lecture, qu'ils profitaient des moindres moments pour s'en repaître. « J'ai recueilli, écrit saint François de Sales dans sa préface au *Traité de l'amour de Dieu*, tous les *morceaux de loisir* qui pouvaient être sauvés par-ci par-là, de la presse de mes empêchements, pour les employer à ceci. »

Bel exemple pour l'âme chrétienne! Sans doute la solitude intérieure et mentale est beaucoup, mais elle se doit appuyer de temps à autre sur la solitude extérieure et effective. « J'ai appris de saint Augustin, nous dit Bossuet dans son *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, que *l'âme attentive se fait à elle-même une solitude*. Mais, mes frères, reprend-il, ne nous flattons pas; il faut admirer l'invincible fidélité que la reine gardait à Dieu. Ni les divertissements, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisaient perdre ces heures particulières qu'elle destinait à la méditation et à la prière. Aurait-elle été si persévérante dans cet exercice si elle n'y eût goûté *la manne cachée que nul ne connaît que celui qui en ressent les saintes douceurs*? » *Manna absconditum* : c'est bien cela!

* * *

Et les œuvres alors, poursuit-on, qu'en faites-vous? Le moyen de s'y donner sans se plonger dans l'« actuel »? La « religion du livre », la méditation n'ont, à coup sûr, rien à voir avec elles. Ce sont là deux mondes tout à fait à part et étrangers l'un à l'autre. Erreur, erreur complète, jeune apôtre qui partez en guerre tout fringant et quelque peu frondeur des siècles passés. Vous vous fourvoyez. Je l'ai dit et me tuerai de le répéter : le zèle chrétien n'est rien sans intelligence; l'action n'est rien sans oraison. L'on ne proclamera jamais assez que l'action paisible et procédant, comme le veut saint Thomas, « *ex plenitudine contemplationis* (1) », est la véritable manière d'influencer les âmes d'une manière féconde et durable. Au surplus, l'on n'imagine pas combien Marie remplit aisément, quand il le faut, le rôle de Marthe.

* * *

Pulchre, bene, recte, diront enfin de leur côté de graves érudits. Vous en parlez à l'aise. Ne savez-vous donc point par expérience le temps qu'exige aujourd'hui la documentation? On n'en a jamais fini avec elle, et ce qui reste ou rien pour la lecture spirituelle, c'est tout comme. « L'on sent bien, me disait avec une franchise ingénue un savant professeur d'exégèse, que le *Bréviaire* a été fait pour les moines. C'était leur métier de le dire, mais pour nous, pris par de lourds soucis intellectuels, il faut avouer que c'est une surcharge. » Voilà qui eût atterré Tillemont, ce saint de l'érudition, qui, craignant que l'étude ne lui desséchât l'âme, l'entrecoupait par la récitation à temps marqué des heures canonales.

Le modernisme n'est-il pas né jadis de cette exagération?

(1) *Ila Ilæ*, quaest. 188, art. 6, *in corpore*.

Ecoutez plutôt le grand Bourget : « De même, écrit-il dans son *Démon de midi* (1), qu'Andrault avait choisi, pour bâtir, le quartier le plus nouveau de Paris, qu'il s'était adressé à l'architecte le plus avancé, il était allé tout d'un coup, en politique, vers les doctrines les plus téméraires et de même en religion, par cette *manie d'être au courant*, par cette *terreur de retarder* où il entre de la vanité, de la badauderie, de la névropathie aussi. C'est l'instabilité psychique des civilisés de décadence : pour eux, *ce qui ne date pas de demain est déjà usé, vidé, fané*. » S'il, est en érudition, un souci d'information louable, il en est un autre qui tient de la maladie et qui est fatal à la vie intérieure.

« Des illettrés se dressent, s'écrie Augustin pressé par la grâce, ils s'emparent du Ciel par force, et nous autres, avec *toute notre science sans cœur*, nous ne faisons que nous vautrer dans la chair et le sang (2). » Que d'érudits pourraient prendre l'exclamation à leur compte! Il est, à n'en pas douter, telle forme d'érudition qui confine à la luxure.

Quant à retarder, je m'en fais gloire, si le prétendu progrès auquel on m'invite me paraît à moi une décadence et contraire mes aspirations les plus chères. « La vraie civilisation, remarque notre Baudelaire, n'est pas dans le gaz ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. *Elle est dans la diminution des traces du péché originel*. » Etre avec le Christ : cela ne vaut-il pas mille fois que d'être de son temps? En remarquant d'ailleurs que le Christ est de tous les temps. « Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui; il sera éternellement : *heri et hodie, ipse et in sæcula* (3) ». C'est l'Actualité des actualités.

* * *

Tolle, lege... disait à Augustin la voix mystérieuse du jardin de Milan. Effectivement, il prit le livre des Epîtres de saint Paul, et voici que ses yeux tombèrent sur le passage marqué de toute éternité par la grâce pour l'ébranler.

Tolle, lege... Le conseil vaut toujours pour les âmes malades, et elles sont légion. Jamais peut-être la « consolation des Ecritures » n'a été plus opportune. Le monde est en proie à une pitoyable détresse, car, s'il s'étourdit, il n'est pas douteux qu'il a perdu la « voie de la paix ». Veut-il retrouver quelque sérénité? Qu'il revienne alors à la « religion du livre » seule capable, en élevant ses pensées, de le guérir des blessures de l'actualité. « S'il est quelque chose, écrivait saint Jérôme tandis que croulait de toutes parts l'Empire romain, qui puisse occuper en cette vie un homme sage et lui persuader de *garder une âme égale au milieu des angoisses et des tourbillons de ce monde*, c'est avant tout, à mon avis, la méditation et la science des Ecritures (4). »

Ne lisions-nous pas récemment, dans les *Matinées* du premier dimanche d'Avent, ce grave conseil de saint Léon : « L'âme doit tenir ses sens extérieurs éloignés de ce qui ne lui convient pas, afin qu'étant presque constamment détachée des désirs corporels elle puisse *vaquer à l'étude de la sagesse divine dans le palais de l'intelligence*, où le bruit des sollicitudes terrestres ne se faisant plus entendre, elle se réjouit dans les méditations sociales, à la pensée des choses éternelles? » Jusque-là?! Oui, jusque-là. Aussi, quand M. Duhamel écrit : « Retirez-vous chaque jour dans la lecture et la méditation, si vous voulez créer et fortifier votre âme, votre âme à nulle autre pareille », il parle, sans s'en douter, comme un Père de l'Eglise. C'est en réalité un soupir inconscient qui s'échappe de son âme inquiète vers le Livre des livres...

D^r DENYS GORCE.
Docteur ès lettres.

(1) I, p. 287.

(2) *Conf.*, VIII, VIII, 19.

(3) *Hebr.*, XIII, 8.

(4) *In Ep. ad Eph.* Prol. (P. L., XXVI, 439, A.).

Les idées et les faits

Chronique des idées

Les « Dames du Calvaire » de Bruxelles

Nos lecteurs ont pu lire ici, dans leur texte intégral, l'éloquent discours prononcé par *M. Henri Goffinet* et le substantiel rapport présenté par *M. Valentin Brijaut*, à l'assemblée solennelle qui commémora, au Palais des Beaux-Arts, vendredi dernier, le cinquantenaire de l'œuvre des *Dames du Calvaire*. Ils n'auront pu se défendre d'une profonde émotion devant le spectacle de la plus sublime charité exercée par des femmes du monde et d'humbles servantes, sans lien religieux, les premières au prix d'une pension payée par elles-mêmes, les autres à titre purement gratuit, envers les plus misérables victimes de la souffrance, les incurables indigentes, surtout les cancéreuses inguérissables.

Je voudrais ici, en des termes qui pâliront certes auprès des pièces d'éloquence que je viens de rappeler, ajouter quelques détails à l'histoire du Calvaire de Bruxelles, pour la pleine édification de nos lecteurs. Je les puise pour la plupart dans la nouvelle édition, celle de 1935, de la *Vie du Père Adolphe Petit*, par *E. Laveille, S. J.*, que j'ai recensée ici-même.

Il paraît incontestable que cette œuvre tout simplement sublime est née, partiellement du moins, de son inspiration et qu'elle doit à sa sollicitude les développements qu'elle a pris.

« Jamais, écrit le *P. Laveille*, historiographe parfaitement documenté, jamais l'humble religieux n'eût revendiqué le titre de fondateur. Ce titre, néanmoins, lui fut constamment donné au Calvaire, et il semble bien avoir mérité de le partager avec *M^{me} Dainez* (sur le rôle de laquelle le distingué rapporteur a glissé). Qui, en effet, oserait affirmer que sans l'intervention souvent répétée du *P. Petit*, le Calvaire de Bruxelles aurait pu s'établir, se soutenir et se développer? »

Le *P. Petit* fut initié aux miracles de la charité accomplis dans les Calvaires de Lyon et de Paris par la comtesse d'Ursel, née *Clermont-Tonnerre*, au cours des visites que le zélé religieux multiplia, pendant l'été de 1875, à Boitsfort, auprès du comte *Henri d'Ursel*, gravement atteint, qui réclamait sa présence. C'est après la mort de son mari, survenue à Madère l'année suivante, que la comtesse exprima au *P. Petit* son ardent désir de voir s'établir à Bruxelles une maison du Calvaire où elle aspirait à se dévouer, à l'exemple de l'héroïque *M^{me} Garnier*, la veuve fondatrice du Calvaire lyonnais. Elle connaissait l'éminent religieux, le crédit dont il jouissait auprès de l'élite de la société belge, elle ne doutait pas de la réussite. Il y a loin parfois de la coupe aux lèvres. Le Père a raconté plus tard le pitoyable fiasco. — ce mot est de lui — auquel aboutit sa première tentative : il n'y eut qu'une voix parmi la vingtaine de dames rassemblées par lui dans un parloir du Gesu, pour souffler sur cette initiative, d'inspiration française, à laquelle manqueraient et dames du monde et ressources pécuniaires.

Et dix ans passèrent sur cette malheureuse ouverture. Mais

voici qu'en 1886, la comtesse *Louis de Merode*, se souvenant du Calvaire de Lyon qu'elle avait connu au temps de sa jeunesse pendant des séjours en cette région, manifesta au *P. Petit* son désir de prendre sa part à cet admirable apostolat. La comtesse *Auguste d'Ursel* offrait aussi son concours. Le Père reprit confiance. « Voilà qui change la situation : c'est un signe de la volonté de Dieu. » Lui-même allait déterminer une adhésion de capitale importance : celle de la baronne de *Monin*, alors séjournant à Gand, auprès de laquelle il avait été appelé. Le noyau des premières associées se forma autour de la comtesse *Louis de Merode*, première présidente, et reçut comme gage de succès la bénédiction de l'archevêque de *Malines*. On se mit d'abord en quête d'un immeuble pour les malades et les dames résidentes. Le *P. Petit* a délicieusement raconté, avec sa souriante bonhomie, ce qui advint : « Un jour, on vit, dans la même voiture, la comtesse de *Merode*, la comtesse d'Ursel, la baronne de *Monin* et un tout petit Père jésuite, parcourant la capitale à la recherche d'une maison pour laquelle on n'avait pas un sou. » C'est sur le 249 de la chaussée de *Wavre*, une archaïque villa s'élevant au milieu d'un jardin, que les visiteuses jetèrent leur dévolu. « Cette maison ferait bien notre affaire, disait le *P. Petit*, mais elle coûterait 120,000 francs. » On s'était retiré sans avoir conclu. Le lendemain, le Père recevait de la baronne ces quelques mots : « Mon Révérend Père, j'ai vu que l'immeuble de la chaussée de *Wavre* vous plaisait. J'en ai parlé à mon notaire. La maison est achetée et vous appartient. »

Le local était trouvé. Mais qui serait la première résidente? Qui organiserait l'œuvre? On fit appel à une Française, Normande, veuve d'un ingénieur belge, qui avait fait à Lyon l'apprentissage des plus mâles vertus, *M^{me} Dainez*, la véritable fondatrice du Calvaire de Bruxelles. C'est elle qui attire à ses côtés une autre Française, veuve aussi d'un catholique belge, *M^{me} van der Hecht*, et les voilà à l'œuvre, accueillant à bras ouverts dans « le château des pauvres » une douzaine de malades arrachées à la pire détresse, avec l'aide unique de quelques femmes du peuple, s'offrant à servir sans gage : on les appela plus tard Filles du Calvaire. Voilà les premières recrues, bientôt rejointes au Dispensaire annexé par des infirmières, les futures agrégées ou assistantes, venant trois fois par semaine panser les plaies des indigents : innovation belge greffée sur l'organisation française. Mais seules manquaient encore à l'appel des dames belges pour partager la vie des résidentes que la France nous avait prêtées. Les charges bientôt écrasantes furent la dure épreuve des premières années. Le 27 janvier 1889 *Mgr d'Halst*, par un admirable discours prononcé à *Sainte-Gudule*, s'était efforcé d'éveiller de généreuses sympathies. A la fin de cette année, la Supérieure ayant confié ses angoisses au *P. Petit*, qui garda la direction spirituelle jusqu'en 1892. Celui-ci prit son recours au saint qu'il avait constitué son banquier, son bailleur de fonds, saint *Joseph*, qui, par des voies mystérieuses, lui fit parvenir, endéans la huitaine, un don de 5,000 francs, un autre de 10,000, un troisième de 40,000 pour la construction d'une chapelle, émanant de *M^{me} de Forest*, future Dame du Calvaire. D'autres lettres annonçaient que trois dames veuves, dont deux Belges, notamment la très méritante *M^{me} Le Tellier*, se présentaient comme résidentes.

Plusieurs fois des interventions extraordinaires du saint

patron dénouèrent au suprême moment des situations inextricables. Au milieu de toutes les difficultés financières où se débattait l'œuvre, dont les progrès eux-mêmes se payaient par une constante aggravation des charges, le P. Petit ne s'arrêtait pas de soutenir les courages par sa foi robuste et son inébranlable confiance. Il n'y avait pas à se le dissimuler. Longtemps la création française du Calvaire lui aliéna les sympathies et lui valut même d'odieuses attaques. En butte à la jalousie des uns, au dénigrement systématique des autres, desservie à Lyon et à Paris par quelques-uns de ceux qui auraient dû la comprendre, l'œuvre fut éloquemment défendue par le P. Petit qui se fit son courageux avocat en réunion publique présidée par le Nonce, en même temps qu'il ralliait les bonnes volontés à l'intérieur, amortissait les chocs entre grandes dames et bourgeoises, exerçait sur toutes par sa parole melliflue une pacifiante influence.

Lorsque, en 1892, le Calvaire devint œuvre diocésaine sous la direction du doyen de Bruxelles, le P. Petit, maintenu à son poste par la confiance de Mgr Jacobs, put, de concert avec M^{me} Dainez, doter la communauté d'un coutumier qui devait en régulariser la vie et en perfectionner la spiritualité.

Ainsi solidement assise, encouragée par ce saint religieux, étayée sur l'approbation des autorités ecclésiastiques, l'œuvre progressait, les dispensaires se multiplièrent à Bruxelles et, sur ce modèle, s'établirent ceux de Gand, de Liège, de Seraing.

* * *

Cette période de paisible et féconde activité se prolongea pendant plusieurs années jusqu'au delà de 1900. Cet apaisement était cependant plus apparent que réel, des plaies mal cicatrisées devaient se rouvrir, de nouvelles et plus redoutables épreuves allaient assaillir l'œuvre dont le P. Petit disait qu'elle lui était plus chère que toute autre, non seulement parce qu'elle traduisait merveilleusement la charité du Christ, lavant les pieds de ses apôtres, parce qu'elle réconciliait le riche et le pauvre dans un sublime embrassement, mais encore et surtout parce qu'elle apparaissait au saint religieux comme profondément marquée du sceau de la Croix.

Trois fois, en effet, le Calvaire fut menacé de périr, sans parvenir cependant à ébranler l'héroïque fermeté de celui qui n'en désespéra jamais.

Le premier choc qui faillit renverser l'institution fut la retraite de M^{me} Dainez, l'organisatrice de la première heure, motivée par une odieuse campagne qui n'épargna pas même le P. Petit tenu en suspicion, rendu responsable d'emprunts qui avaient peut-être été contractés trop légèrement. Mais, ce fut lui qui redressa la barque menacée de naufrage en suggérant et favorisant la nomination de M^{me} de Pret-Roose de Calesberg comme Supérieure et celle de M^{me} van Reynegom, son assistante. Ces nobles femmes, affermisses par l'indomptable confiance du P. Petit, dont la disgrâce n'avait pas refroidi le zèle, tinrent tête à l'orage.

Trois ans plus tard, en 1904, nouvelle tempête provoquée par l'exclusion rendue nécessaire de la trésorière intrigante et ambitieuse qui entraînant deux autres dames ne songeait à rien moins qu'à créer une œuvre concurrente pour abattre sûrement le Calvaire. La douloureuse crise se prolongea jusqu'en 1906. Elle atteignit alors son point culminant, quand M^{me} de Pret et M^{me} van Reynegom, sentant défaillir leur courage, pensèrent quitter la barque prête à sombrer. Dieu intervint visiblement. La crise fut surmontée. Les sympathies des Bruxellois catholiques, perfidement détournées, se reportèrent unanimement vers l'œuvre abritée sous la protection de la comtesse de Merode et de la comtesse d'Ursel.

Cependant cet heureux rétablissement ne fut qu'une trêve

qui dura d'ailleurs jusqu'en 1911. A cette date, la mort de M^{me} de Pret, suivie à six semaines d'intervalle de celle de M^{me} van Reynegom, fut le signal d'une cruelle épreuve. Une tentative d'achat de la maison en vue de l'établissement d'une clinique échoua heureusement devant le refus de la présidente, la comtesse de Merode, et la nomination de la marquise de Sedouy, en 1912, vint heureusement clore l'ère des agitations qui par trois fois, en l'espace d'une dizaine d'années, depuis 1901, avaient exposé à la ruine le Calvaire de Bruxelles.

Il serait injuste de taire la part immense que le P. Petit a prise à ces redoutables épreuves qui n'eurent jamais raison, même un instant, de sa tendresse paternelle pour ce Calvaire, l'enfant de son cœur, ni de son imperturbable confiance en Dieu. Cet homme, toujours souriant, même sous la croix, armé du bouclier de la prière, sentait monter sa foi et sa vaillance à proportion de l'épreuve. Aucun obstacle ne l'abattait, il triomphait au centre de la mêlée, la persécution l'exaltait, il ne douta jamais de la victoire. On ne peut relire sans admiration les lettres qu'il adressait, aux heures humainement les plus désespérées, à ses fidèles enfants du Calvaire vacillant sous les coups de la tempête. Son nom est inséparable de l'histoire du Calvaire.

Il faut ajouter qu'il a rencontré des âmes dignes de la sienne, telles la comtesse de Merode, la comtesse d'Ursel, la baronne van Reynegom, la marquise de Sedouy, et, on ne peut l'oublier sans injustice, M^{me} Dainez.

Pendant vingt-cinq ans, principal directeur spirituel, il fut l'âme de la maison, ne cessant de rappeler le commandement nouveau de la charité et d'inspirer la confiance illimitée en la Providence. Jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en 1914, il fut profondément affectionné au Calvaire, l'entourant de son ardente sollicitude. Il n'y est pas oublié. On a voulu que ses traits fussent conservés dans un vitrail de la chapelle où il est représenté en prière devant saint Joseph. De plus, une pierre commémorative, rappelant son jubilé de profession religieuse, fut scellée au-dessus de la porte qui relie le jardin au dortoir principal. Du haut du ciel, où l'on s'appête à proclamer officiellement son entrée, il aura sans doute, par une permission divine, béni le cinquantenaire de ce Calvaire si florissant aujourd'hui qu'il est devenu un Thabor de la souffrance transfigurée par l'amour.

J. SCHYRGENS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

UN ENTRETIEN
AVEC MIGUEL de UNAMUNO

Le dernier des articles (« Contre la barbarie marxiste ») que publient les Tharaud dans Candide rapporte un entretien avec Miguel de Unamuno à Salamanque. Nous citons :

Tirant alors son stylo, il se pencha sur son ouvrage avec une application d'écolier. Le texte est en espagnol. En voici la traduction mot pour mot, mais coupée par les réflexions qu'il me faisait à mesure qu'il écrivait.

LE MANIFESTE. — Aussitôt que se produisit le mouvement sauveur du général Franco, je me suis rallié à lui, pensant qu'il importait avant tout de sauver la civilisation occidentale chrétienne, et avec elle l'indépendance nationale...

UNAMUNO. — J'insiste sur cette expression « civilisation occidentale chrétienne ». C'est moi qui ai trouvé et mis en circu-

lation cette formule, que Franco répète maintenant dans tous ses discours, et qui est devenue le leitmotiv du mouvement libérateur.

LE MANIFESTE. — Le gouvernement de Madrid me destitua de ma charge de recteur; mais le gouvernement de Burgos me rétablit dans ma fonction avec de grands éloges. J'étais alors véritablement terrifié par le caractère que prenait cette effroyable guerre civile, qui est due à une maladie mentale collective, à une épidémie de folie, avec un substratum pathologique.

UNAMUNO. — Oui, chez nous, vous savez, l'hygiène est déplorable. L'avarie a fait des ravages dans ce malheureux pays. Cela explique bien des choses.

On parle toujours du psychologique, du moral, mais c'est du physiologique, de la maladie dont il faudrait aussi parler.

Moi. — Dans cette fureur sanguinaire qui emporte si étrangement l'Espagne, n'y a-t-il pas quelque chose qui tient à tout ce qu'il y a en elle d'arabe et de berbère ?

UNAMUNO. — C'est possible. Mais il y a un autre sang qui s'est aussi versé dans nos veines, dont on ne parle jamais, mais qui, selon moi, a une importance considérable dans la formation de notre race et de notre mentalité : c'est le sang des tziganes, cette population errante de forgerons, de rétameurs, de marchands de chevaux, de tresseurs de paniers, de diseurs de bonne aventure, que l'on trouve partout dans ce pays, jusque dans le plus petit village. Ces tziganes ont des instincts primitifs, inhumains, anti-sociaux, et je suis persuadé que c'est par eux surtout qu'une hérédité cruelle s'est introduite en nous.

Unamuno a relevé la tête, s'est animé un moment, puis il se penche de nouveau sur la table et reprend avec application sa copie.

LE MANIFESTE. — Du point de vue religieux, cette guerre civile est due à un profond désespoir, caractéristique de l'âme espagnole, qui n'arrive pas à découvrir sa foi, et aussi à une certaine haine contre l'intelligence, jointe à un culte de la violence pour la violence.

Moi. — Qu'est-ce donc, ce profond désespoir de l'âme espagnole, dont vous parlez ?

UNAMUNO. — Vous connaissez le sens de notre mot *desperado*. Le *desperado* est un homme qui ne croit plus à rien, ni à Dieu, ni aux autres, ni à lui-même. Nous sommes un peuple de *desperados*. C'est ce qui explique en particulier tout cet acharnement contre les prêtres et les religieux, ces massacres de curés, ces cadavres de nonnes déterrées et profanées. Il y a deux sortes d'Espagnols, mais qui, à bien voir, n'en font qu'un. L'un, le croyant, le catholique, et qui n'est le plus souvent qu'un païen, adorateur d'images, de la Vierge et des saints, qui sont pour lui autant de divinités locales. Et l'autre, le *desperado*, qui massacre ceux qui ont la foi, par jalousie du trésor qu'ils possèdent, et par haine des prêtres qui n'ont pas réussi à lui communiquer des certitudes dont il a tant besoin.

Moi. — Ne croyez-vous pas que le peuple espagnol soit tout simplement un peuple passionné, qui croit avec la même force ce que lui disent ses prêtres ou ses orateurs communistes, et qui tend avec une aveugle violence à réaliser dans les faits les idées élémentaires qu'on lui a mises dans l'esprit ?

UNAMUNO. — Non, non, croyez-moi, c'est autre chose : tout ce qu'il y a dans ce mot lourd de sens, et que vous comprendriez mieux si vous connaissiez nos vieilles chroniques, dans ce vicieux mot, *desperado*.

LE MANIFESTE. — La sauvagerie inouïe des hordes marxistes dépasse toute description, et ceux qui donnent le ton, ce ne sont ni les socialistes, ni les communistes, ni les syndicalistes, ni les anarchistes, mais des bandes de malfaiteurs, de dégénérés, d'échappés de prison, de criminels nés, sans aucune idéologie. Et la réaction naturelle contre tout cela prend la plupart du temps, malheureusement, un caractère oppressé. C'est le régime de la terreur. L'Espagne est, à la lettre, épouvantée d'elle-même. Et si elle ne se reprend pas à temps, elle arrivera au bord du suicide moral.

Moi. — Que voulez-vous dire par ces mots : l'Espagne est épouvantée d'elle-même ?

Don Miguel me donna une explication assez longue, dont j'ai retenu ceci : l'Espagne porte en elle de terribles instincts, qui n'attendent que les circonstances pour se réaliser dans les actes. Elle le sait, et elle a peur que telle circonstance se présente où elle n'aura plus la force de réprimer en elle toutes ses puissances sauvages.

LE MANIFESTE. — Si le misérable gouvernement de Madrid n'a ni pu ni voulu résister à la pression de la barbarie marxiste, nous devons garder l'espoir que le gouvernement de Burgos aura, lui, la force de s'opposer à ceux qui veulent établir un autre régime de terreur.

J'insiste sur ce fait que le mouvement à la tête duquel se trouve le général Franco est de sauver la civilisation occidentale chrétienne et l'indépendance nationale, car l'Espagne ne saurait être asservie, ni à la Russie, ni à aucune autre nation quelle qu'elle soit. Mais, nous sommes en train de livrer, sur notre territoire national, une guerre internationale...

RUSSIE ET ALLEMAGNE

De Pierre A. Cousteau, dans *Je suis partout* :

L'Espagne est lointaine et M. Staline se moque bien de Largo Caballero. Cette guerre est une « sale affaire » pour l'U. R. S. S. Cela se voit à l'œil nu.

En réalité, les dirigeants soviétiques ne pensent qu'à un seul pays : l'Allemagne. Ils sont terrorisés par Hitler et, pour éviter une guerre où ils seraient personnellement engagés, ils sont prêts à toutes les capitulations. On s'en est bien rendu compte l'autre jour, lorsqu'ils ont grâcié l'ingénieur allemand, instigateur du prétendu complot de Novorossik. Six Russes ont été fusillés. Le principal coupable — d'après les journaux soviétiques — a été épargné. Pourquoi ? Parce que l'ambassadeur du Reich avait tapé du poing. Tous les éclats des diplomates soviétiques au comité de Londres, toutes les rodomontades de M. Litvinoff (Wallack-Meyer), tout cela c'est du poker, du bluff pur et simple. Les Russes relancent sans cesse dans l'espoir d'entraîner les Français et les Anglais, mais qu'on leur demande à eux, d'abattre leurs cartes, et l'on s'apercevra qu'il n'y a rien dans leur jeu.

Sans doute ont-ils envoyé des armes et des munitions au « Frente popular ». Ceci aussi, c'est du bluff. C'est une amorce, un encouragement pour amener le Front populaire français à se compromettre, à s'engager à fond, en vertu de ce principe fort juste qu'une guerre en Europe occidentale — une guerre à laquelle l'U. R. S. S. assisterait passivement — sauverait définitivement le régime soviétique. Rappelons, une fois de plus, le partage de la Pologne. Si les armées de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie n'avaient été engagées à l'Est, en 1792, la révolution française eût été facilement écrasée.

Nous sommes persuadés qu'il suffirait à l'Allemagne et à l'Italie d'annoncer que leurs destroyers ont mission de couler les cargos soviétiques en Méditerranée pour qu'aussitôt les alentours de Barcelone se vident comme par miracle de tous les transports d'armées. Répétons-le : mis au pied du mur, les bolcheviks ne peuvent que se « dégonfler ».

Seulement, avant d'en arriver là, ils n'auront rien épargné pour nous mettre dans un mauvais cas. La presse soviétique est pleine de dessins qui ridiculisent l'Angleterre, pleine d'amères critiques contre la « passivité » française. Ainsi se prépare sournoisement un nouveau Brest-Litovsk. Quoi qu'il arrive, ce sera « de notre faute » et M. Staline, artisan de la prochaine guerre, nous laissera gentiment nous débrouiller seuls.

UNE DÉMOCRATIE : ATHÈNES

M. André Rousseaux s'en fut visiter M. Robert Cohen, l'auteur d'Athènes, une démocratie de sa naissance à sa mort. Citons (Candide) :

J'ai empruntés, l'épithète de mon livre à l'un des plus grands savants en matière d'antiquité grecque, à Alfred Croiset, qui a écrit dans son ouvrage *Les Démocraties antiques* : « La démocratie n'a pas d'ennemi plus redoutable que la démagogie. »

— Il convient d'ajouter que la démagogie est la fatalité de la démocratie.

— C'est du moins ce qu'enseigne l'histoire de la démocratie athénienne. Et c'est cette histoire que j'ai voulu évoquer, dans

sa stricte vérité. Dans les temps tumultueux que nous vivons, j'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt, pour tous ceux qui pensent que les leçons du passé éclairent d'une faible lueur parfois les événements du présent, de trouver, racontée aussi simplement que possible, l'histoire de la première république du monde.

La première vérité que la république athénienne démontre avec évidence, c'est que la démocratie partage le sort de toutes les formes connues de gouvernement : elle s'use dans l'exercice du pouvoir, et sans doute plus vite qu'aucune autre. La « courbe » de la démocratie athénienne est significative à cet égard. Athènes a mis trois siècles avant d'être une ville de libres citoyens. Après ces trois cents ans de gestation, combien dure le temps où la démocratie athénienne a vraiment fonctionné? Cinquante ans à peine. Encore faut-il déduire de cette brève période le moment où Périclès exerça par son ascendant personnel et son éloquence une véritable dictature.

— Périclès a été de ces hommes qui savent tirer d'heureux effets de la démocratie, en suspendant l'exercice de son fonctionnement régulier.

— C'est peut-être un jeu plus subtil. La vérité est sans doute que Périclès a été le corrupteur de la démocratie. Il ne pouvait pas faire autrement, d'ailleurs. On ne peut pas gouverner avec le nombre sans lui donner satisfaction. Périclès a gouverné avec l'appui du peuple en lui prodiguant les avantages dont la démocratie athénienne gava sa clientèle : menues indemnités, jetons de présence, traitements de fonctionnaires, lots de terre, parts de blé dans une distribution publique ou de viande à l'occasion d'un sacrifice, entrées gratuites au théâtre. Le régime était du reste à l'aise à cette époque. Il y avait de l'argent. Athènes ne connut pas de crise de trésorerie avant la fin du V^e siècle. C'est plus tard que les conséquences de la générosité démocratique se firent sentir.

— L'histoire d'Athènes prouve qu'il n'est pas toujours besoin de révolutions sanglantes pour provoquer des bouleversements sociaux d'une telle ampleur qu'ils amènent cependant la ruine de l'Etat. Il est exact que, depuis le IV^e siècle, si l'on excepte les quelques années de troubles vers la fin de la guerre du Péloponèse. Athènes n'a pas connu les luttes civiles qui désolèrent tant d'autres cités grecques. Mais le peuple athénien comprit qu'il était plus nombreux, partant plus puissant que partout ailleurs, et qu'il pouvait obtenir par l'oppression légale ce qu'il n'arrachait en d'autres endroits que par la violence.

— C'est en ce sens que l'on peut dire que le IV^e siècle fut le siècle décisif de l'histoire d'Athènes, parce qu'il vit la foule imposer la loi de ses appétits. Ce fut l'évolution fatale, la conséquence logique de la politique de Périclès, qui, pour la réalisation d'un magnifique programme, n'avait pas hésité à transformer de libres citoyens en salariés de l'Etat. Une fois l'habitude prise, les bénéficiaires ont eu vite fait de la considérer comme un droit.

— C'est toujours la même chose : on arrive à un moment où les citoyens se servent de l'Etat au lieu de le servir.

— Il est tout à fait exact qu'une des causes de la grandeur d'Athènes, au V^e siècle, fut dans le soin qu'elle montra à observer scrupuleusement le contrat qui liait l'Etat aux citoyens et les citoyens à l'Etat. Tandis qu'au siècle suivant, le peuple se mit à saper lui-même les lois qui avaient été imaginées pour fixer à sa volonté des limites précises.

— Vous me disiez cependant, il y a un instant, que la démocratie athénienne a tout fait pour vivre.

— Oui, mais son fonctionnement normal l'a conduite à sa ruine de la façon la plus sûre. Considérez par exemple sa politique financière. Quand la belle époque de Périclès fut passée, et qu'Athènes fut dépouillée des possessions extérieures qui lui assuraient le paiement d'un tribut, on n'eut pas d'autre politique financière que de faire payer les riches. On les accabla de prestations et de charges. Il s'agissait d'équilibrer le budget en taxant trois cents familles. La majorité des membres de l'assemblée qui votaient les dépenses se savaient à l'abri des mesures qu'ils décrétaient pour les couvrir. Il ne fallut pas un siècle pour que la bourgeoisie fût totalement ruinée, et la démocratie athénienne du même coup. Il resta en face des caisses vides une foule famélique, privée des innombrables traitements, salaires et secours que lui octroyait la cité, et qui attendait que la cité accomplît un miracle pour lui donner ce qu'elle croyait être son dû, puisqu'elle était le nombre.

— L'assemblée dont vous venez de parler était cependant la même qu'au temps de Périclès.

— En principe, oui. Mais la qualité de ses membres avait beaucoup baissé. On le voit d'après le mépris où étaient tenus les politiciens. Platon excuse les gens délicats de ne pas prendre part à la vie publique, en rappelant que personne ne peut réussir à se faire écouter de la populace. D'autre part, cette assemblée, qui siège d'autant plus fréquemment qu'elle fait moins de travail utile, devient toute puissante. Comme le peuple se sent désormais sûr de sa majorité à l'assemblée, il a tendance à y régler les questions les plus graves en s'affranchissant du contrôle du Sénat. Celui-ci continue à dire parfois son mot dans les affaires extérieures: pour le reste, on se passe fort bien de son avis. Les magistrats vivent dans la crainte perpétuelle d'une accusation, et n'ont pas à se faire d'illusions sur le sort qui les guette quand ils sont obligés de prendre une mesure qui déplaît à Démos.

— Mais l'aristocratie?

— La noblesse foncière avait à peu près disparu, et même la noblesse athénienne tout entière. Elle avait fait place à des nouveaux riches, enfermés dans un monstrueux égoïsme. Surtout, et c'est le plus grave, entre ces riches qui ne songeaient qu'à défendre leur fortune et le prolétariat de plus en plus nombreux, la classe moyenne, rempart du pays et de la Constitution, avait à peu près disparu. La plus grande partie était appauvrie, sinon ruinée. Le reste était tout occupé de ses intérêts particuliers, qu'il avait eu tant de mal à sauvegarder.

— Et je crois bien que c'est, pour finir, une des leçons les plus significatives que nous donne l'histoire de la démocratie athénienne.

— Laquelle?

— C'est que la démocratie ne peut vivre qu'avec une classe moyenne; mais que, d'autre part, l'extermination de la classe moyenne est un des plus sûrs effets de son fonctionnement. En d'autres termes, la démocratie s'acharne à tuer la classe de citoyens qui lui est la plus nécessaire. Il n'en faut pas plus, en tout cas, pour expliquer que la fin de la démocratie athénienne ait été si proche de son apogée.

LE TROTSKISME SANS TROTSKI

De M. Anatole de Monzie dans la Tribune des Nations :

Ayant perdu sa partie à l'Est, Trotski joue sa revanche à l'Ouest — « dans la péninsule ibérique, en France, en Belgique », selon son exact propos. Et voici, en effet, que cette revanche se précise avec l'intervention de l'U. R. S. S. en Espagne.

Depuis le 23 octobre, Trotski triomphe, sa thèse l'emporte, puisqu'à cette date l'U. R. S. S. décide de venir en aide aux gouvernementaux espagnols que le souci de leur salut immédiat livre à la merci du communisme munitonnaire, 23 octobre! Ceux-là exultent qui cessaient de s'intéresser à l'édification soviétique et n'aiment guère dans Moscou que son exemplarité révolutionnaire! « Quel soupir, quel cri de soulagement, le 23 octobre dans le monde! » écrit Jean-Richard Bloch qui rêve d'une reprise de la révolution d'octobre sur les bords du Guadarrama. Et Gide — retour de l'U. R. S. S., arrête court son récit désenchanté pour conclure sur un hymne de soudaine espérance. « L'aide que l'U. R. S. S. vient d'apporter à l'Espagne nous montre de quels heureux rétablissements elle demeure capable. L'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. »

De nous étonner, certes! Car rien ne permettait de prévoir une si prompte et si complète rupture avec les précautions de sagesse si longtemps, si savamment observées. L'exact synchronisme entre cette décision du Kremlin et l'entente italo-allemande donnerait à croire que ce préambule de conflit européen a été réglé comme un scénario du destin. Mais le metteur en scène, c'est encore Trotski, le vengeur de « la Révolution trahie ». Hier l'U. R. S. S. fusillait des trotskistes, aujourd'hui elle pratique le trotskisme.

« Il faut que l'U. R. S. S. sache qu'en envoyant des unités organiques en Espagne, elle s'isole en Europe », mande à ses amis de la veille Gastón Bergery, dont l'antifascisme n'obscurcit jamais la vision. Pendant quinze années, l'ingénieuse diplomatie de l'U. R. S. S. évita cet isolement. Pendant quinze années, Tchitcherine, et après Tchitcherine, Litvinov, s'employèrent à

maintenir l'U. R. S. S. en contact avec toutes les puissances. Pendant quinze années la prudence de l'U. R. S. S. sut ménager dans les pires conjonctures les chances de la paix, qu'eût rendue impossible la victoire partisane de Trotski. C'est pourquoi nous en sommes venus durant ces quinze ans à considérer Trotski comme l'ennemi n° 1 de la paix européenne. Mais le vaincu dicte sa loi; il impose l'expédition d'Espagne et ses affreuses conséquences. Le représentant de l'U. R. S. S. siège toujours au Comité de non-intervention : mais Litvinov s'efforce à justifier ce que Trotski a inspiré.

Il y a maldonne assurément pour qui misa Staline sur le tableau de la roulette contemporaine. Je misai Staline dès 1927, alors que mon cher camarade Rakowski subissait encore l'emprise et les sortilèges de Trotski; me suis-je trompé? Gide a raison. « L'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire... » Mais elle choisit mal le thème de son enseignement. L'Espagne, mauvais thème! Je me souviens d'une phrase de Karl Marx dans une lettre de 1868 à Kugelmann : « La Révolution espagnole est arrivée comme un *Deus ex machina* pour empêcher la guerre franco-allemande, inévitable sans cela et désastreuse. » Je crains que le *Deus ex machina* opère désormais en sens contraire, dans un sens désastreux, à cause de Trotski ou du trotskisme sans Trotski.

ÉTAT PRÉSENT DE L'U. R. S. S.

Conclusion d'une remarquable étude de M. Thierry Maulnier sur le livre de Trotski (dans la Revue universelle) :

Des voyageurs avaient consigné dans leurs notes, noté dans leur journal, des réfugiés avaient crié dans leurs appels que le pays de la « victoire socialiste », le pays des barrages gigantesques et des merveilleux jardins d'enfants était aussi le pays de la plus grande terreur, de la plus grande oppression et de la plus grande misère. Trotski, lui, ne se borne pas à noter les résultats, il nous montre l'enchaînement implacable des causes qui obligent l'autorité soviétique à se faire toujours plus étroitement tyrannique, déposent les assemblées populaires au profit des bureaucrates inamovibles, multiplient les policiers et les gardes-chiourmes, créent des castes de privilégiés insolents, plongent l'immense majorité d'un peuple dans l'esclavage et la misère. Que reste-t-il, en U. R. S. S., à l'actif du socialisme? D'avoir, comme le proclame Staline, affermi et fortifié l'Etat prolétarien? Mais l'Etat n'a plus de prolétarien que le nom, et la raison d'être du socialisme n'est pas de fortifier l'Etat, mais de le faire, peu à peu, disparaître? La seule réussite du socialisme en U. R. S. S., aux yeux de Trotski, c'est d'avoir donné une impulsion extraordinaire à l'équipement machiniste et d'avoir considérablement accru le rendement du travail. Laissons même de côté ce que Trotski ne nous laisse pas ignorer, à savoir que l'U. R. S. S. n'a comblé encore qu'une partie du retard de la Russie tsariste dans l'ordre industriel. Négligeons ce fait, que Trotski nous rappelle aussi, que l'U. R. S. S. ne pourrait ouvrir ses frontières aux produits occidentaux sans succomber aussitôt à la concurrence, tant elle est incapable de lutter sur le terrain des prix de revient et de la qualité. Considérons seulement le sophisme ou Trotski veut nous engager. De quel droit met-il les progrès industriels de l'U. R. S. S. au compte du socialisme, puisqu'il nous dit d'autre part que l'U. R. S. S. est aux mains d'un pouvoir personnel, autoritaire, bureaucratique et hiérarchisé qui n'a rien de socialiste? Qui nous dit qu'une Russie véritablement socialiste, c'est-à-dire dépourvue des moyens illimités de commandement et de contrainte dont dispose le régime stalinien, aurait pu réaliser les progrès industriels que Trotski impute arbitrairement au socialisme? Ce que nous avons vu en U. R. S. S., ce n'est pas la libre gestion des moyens de production par les individus aboutissant à l'harmonie et à l'abondance, c'est un Etat tentaculaire et policier imposant par la force et par la propagande un plan gigantesque et mal équilibré d'équipement national. Et cette dictature elle-même, cette bureaucratie, cette hiérarchie, créées progressivement dans les vingt dernières années, ne semble-t-il pas, en bonne logique, qu'elles ont été créées par les circonstances elles-mêmes, par les nécessités de l'industrialisation? En vérité, c'est Trotski lui-même qui nous l'apprend, le nouvel Etat autoritaire et bureaucratique n'est pas né en U. R. S. S. du caprice d'un tyran, mais des conditions de fait créées par l'évolution économique, de la structure même du pays.

Si l'on songe, d'autre part, que la prodigieuse extension donnée au machinisme en U. R. S. S. à travers les « plans » n'a été obtenue qu'en confisquant à la population, par l'abaissement des salaires, par l'inflation et par la hausse des prix, la plus grande partie de son pouvoir d'achat, il est permis de se demander, là encore, si le socialisme est fondé à revendiquer un semblable « succès ». Car si le socialisme, dont la raison d'être est, si l'on en croit ses apôtres, de donner aux hommes, par l'utilisation rationnelle de la machine, l'harmonie et l'abondance, n'aboutit en fin de compte à payer le développement de la production qu'en enlevant aux hommes la possibilité de consommer les produits, il conviendrait qu'on le sache. Nous espérons, pour le socialisme, que son but n'est pas de faire un Etat assez fort pour ôter aux hommes leur pain afin de faire des barrages. Cela semble être aussi l'avis de M. Léon Trotski. Mais alors, si ce qui existe en U. R. S. S. est le contraire du socialisme, comment cela peut-il prouver la valeur du socialisme? Le meilleur moyen pour un système de prouver qu'il est viable, ce n'est pas de mourir.

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

CHIFFONNABLES et CIRE



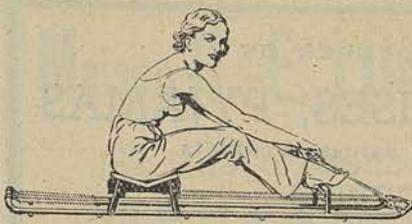
ENCRE

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits "eco" 43, rue J. Delhaize, Bruxelles



LA SANTÉ
par
LA CULTURE
PHYSIQUE

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à Trianon, que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, reliendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits **LORA**

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RETOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS
pour hommes, dames et enfants

LINGERIES
dames et fillettes

L A Y E T T E

M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente
23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

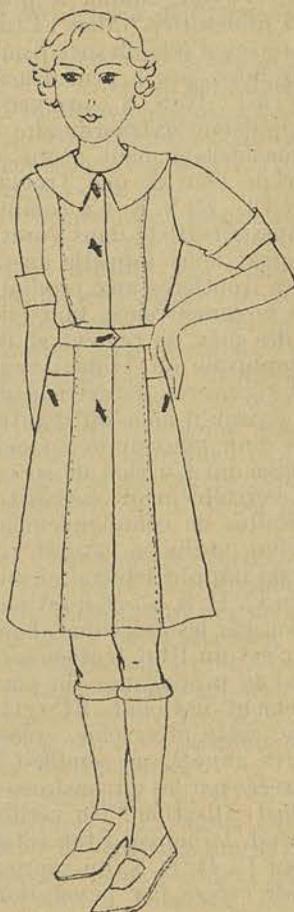
ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

C. Coster & C^o

41, rue du Lombard
Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES



PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
 Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
 L'HYGIÈNE
 100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec **BACOCIR**, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement (prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente, moyennant une dépense négligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
 (Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —
 Rue du Verger
ANVERS



Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de **Radio-distribution.**

Documentation gratuite sur demande.



Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

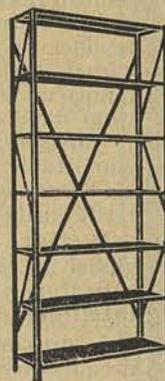
15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45
 Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
 TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
 LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
 EXCLUSIVEMENT EN GROS

Maison H.-E. LONCINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

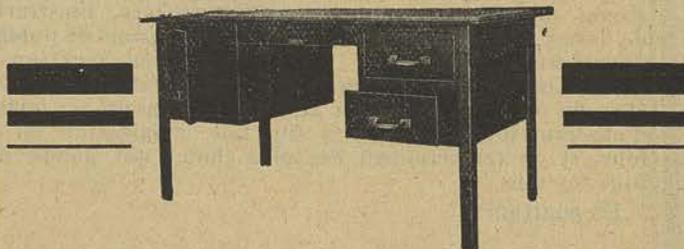


Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)

Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



JACQUES DRIESSEN

Aniens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

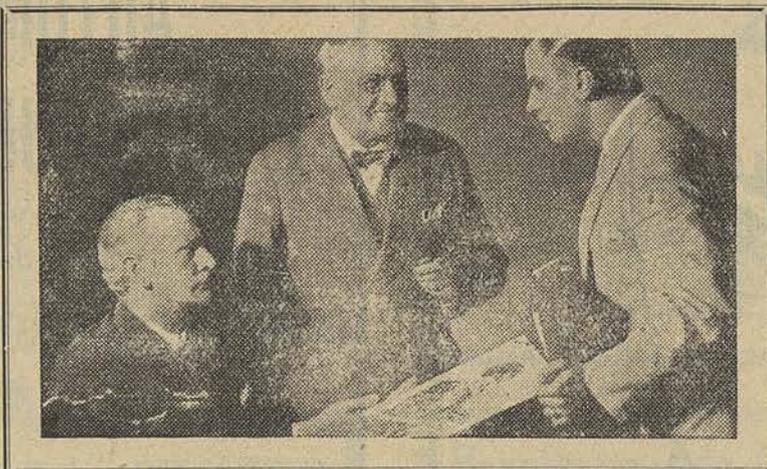
Maison fondée en 1860.

Groupages
 rapides et
 réguliers

Verviers-Anvers : Anvers-Verviers
 Verviers-Bruxelles : Bruxelles-Verviers
 Verviers-Gand : Gand-Verviers

VERVIERS
 49 à 53, rue Tranchées
 Téléph. 141 et 2119

ANVERS
 16, rue des Récollets
 Téléph. 202.23



« IL NE NOUS AVAIT PAS DIT QU'IL SAVAIT DESSINER! »

Voici, Monsieur le Directeur, notre jeune accusé. Est-il plus ahuri que piteux? On ne saurait le dire, mais son crime est net : Il a du talent, mais déclare l'ignorer et le laisse improductif.

Le hasard seul m'amena à faire cette découverte : Samedi dernier, dans le métro, je remarquais à l'autre bout de ma voiture ce garçon, qui semblait fort absorbé à barbouiller je ne sais quoi avec un bout de crayon sur un carnet dissimulé dans le creux de sa main. De temps en temps un simple mouvement des paupières, et un rapide coup d'œil allait fusiller quelque chose un peu plus loin : je suivis ce regard et découvris le « quelque chose » ; une confortable grosse dame empanachée, binoclée, frisstée, cold creamée, pincée, affalée et digne d'entrer dans la postérité au bras d'un Forain ou d'un Léandre.

M'étant approché de ce sournois jeune homme, je glissai un regard sur son carnet : ce n'était pas encore une caricature : **c'était une « traduction », mais combien intelligente, du curieux modèle.**

Je demandais alors à ce jeune artiste l'autorisation de perquisitionner plus avant et je découvris, au cours des pages, quantité d'images les plus diverses, de figures les plus saisissantes.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— Oh! Monsieur, me répondit-il, de simples croquis sans valeur... Et comme ultime excuse il ajouta : « Je fais cela pour m'amuser. »

J'appris, du reste, qu'il avait à son domicile de nombreux cartons bourrés de dessins. Je continuai mon enquête et suivis notre homme chez lui. Je trouvai là, comme je m'y attendais, les productions les plus originales et les plus diverses ; à la plume, au pinceau, au crayon : paysages, scènes de la rue, compositions décoratives, illustrations de livres, projets de meubles, et même des essais de publicité pour notre firme, témoin l'esquisse que vous avez sous les yeux. Enfin toute la diversité que l'on peut attendre d'un être qui dessine en amateur et utilise au hasard ses qualités d'observateur, un goût très fin, une imagination un peu folle, et un tempérament des plus chaud qui galope dans tous les sens.

Et pourtant...

Il ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, Monsieur le Directeur... il y a très peu de temps que je dessine ainsi... quelques mois à peine...

— Quelques mois?... Comment diable avez-vous fait?

— *J'avais toujours désiré savoir dessiner, mais les quelques peçons prises autrefois et les essais tentés ensuite m'avaient à jamais découragé. Lorsque, il y a un an environ, je remarquai une annonce qui débutait ainsi : « Si vous pouvez écrire, vous pouvez dessiner... » et vantait les qualités d'une méthode « entièrement nouvelle, simple, attrayante » pour l'enseignement du dessin, la Méthode A. B. C. Je demandai la brochure explicative. Je fus tenté. Je m'inscrivis.*

Le premier cours fut pour moi une révélation. Dès la quatrième mois, j'étais étonné des progrès réalisés : mes dessins « tenaient debout », ils commençaient même à me plaire et je travaillais davantage parce qu'avec plaisir. Ce n'était plus un travail! Les difficultés du début étaient mortes, tout me paraissait simple. Enfin ma personnalité commençait à s'affirmer...

— C'est vraiment merveilleux. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'apprendre le dessin d'une façon aussi parfaite, aussi rapide par correspondance. Et quand comptez-vous avoir terminé vos cours?

— Dans six, sept mois environ?

— Eh bien! revenez me trouver alors, et je vous donnerai les moyens de sérieusement améliorer votre situation...

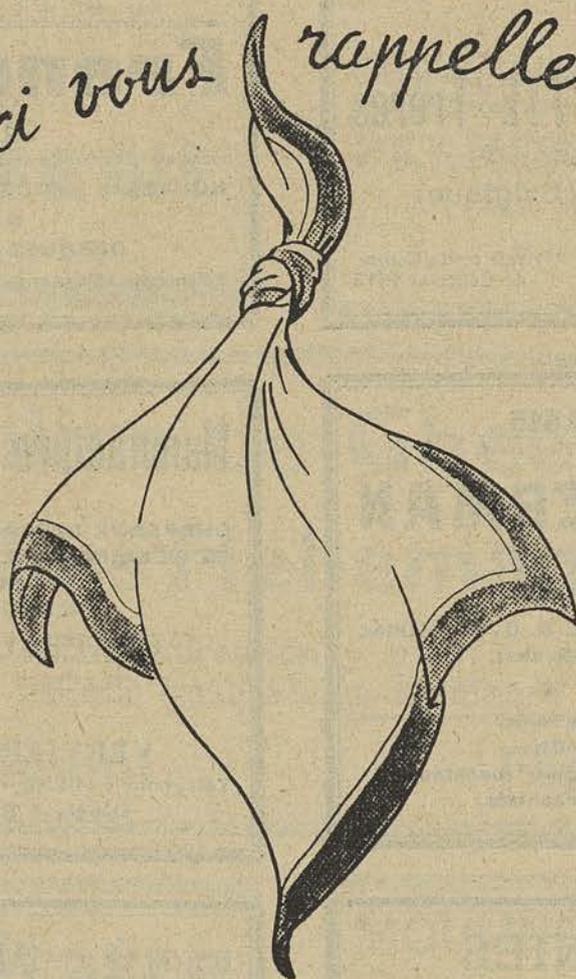
Le cas de ce jeune homme n'est pas unique; il est loin d'être le seul qui ait dû sa réussite à ses qualités de dessinateur. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait le plus grand intérêt à diffuser au moyen de notre méthode la connaissance du dessin et nous avons fait éditer dans cette intention une luxueuse brochure illustrée donnant tous les renseignements nécessaires sur le programme et le fonctionnement de nos cours.

Cette brochure est envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande.

ECOLE A.B.C. de DESSIN (Studio J. 132)

18, rue du Méridien, BRUXELLES

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

REGD.

POUR DAMES . . . FR. 5.75°
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : **M. DE BOUTTE & C^{ie}**

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

FABRIQUE DE CASQUES

EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burln-Glons

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. C., 5th Edition.

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS
ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES
POUR DAMES ET ENFANTS
MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLÉSIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

USINES RÉUNIES

BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAÏSSÉE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIERES**
AUX
MOULINS A VAPEUR
ET **BRASSERIE**
DE MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

MOULINS
BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel
S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS DE SAINT-REMY
HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES

Farine de seigle

Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.

(Demandez prix-courant.)

Namur

Bonbons L'E VAINQUEUR

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux :
23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68

LIÉGE

Anciennement :
rue Paradis, 48
Téléphone 152.68

Maison vendant exclu-
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.
Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.
Adresse télégraphique : Caffeehaes.
Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. C. Courtrai 13627
Compte chèques postaux 188.27

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10 303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.
Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES
Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne BRUXELLES (Midi)
Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET

” Opera ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” Sepco ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

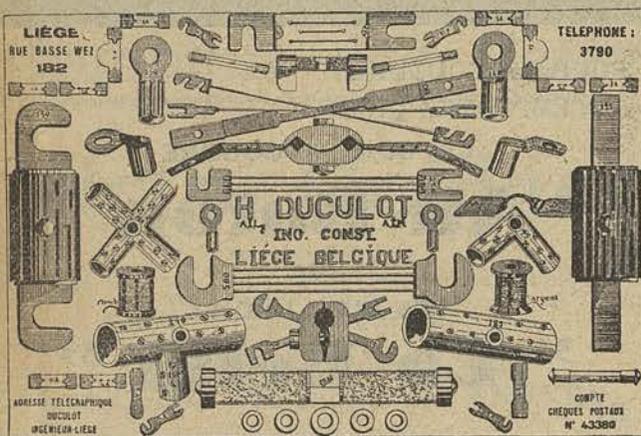
1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars) Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège n° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Mariemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions
PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRES (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. de 1 à 8 mm.),
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.
Tubes et baguettes en verre.

“ BOLS ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim
Téléphone : 17.78.98
BRUXELLES

VINS Maison GIACOMINI, S. A.

Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vermouth « BELLARDI », Turin.
Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.
Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.
Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.
Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.
Asti Spumante « GANCIA ».
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Champagnes ET Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis
DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS

de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune
à Montegnée-lez-Liège
Téléphone : Liège 101.10 et 148.89

ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ POUR USAGE DOMESTIQUE :

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL

POÊLES A FEU CONTINU

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIÈRES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE QUALITÉ

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PLO DU MINEUR, TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 108.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

« A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE »



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.

Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.



L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE" trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quoiqu'on en ait fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.
" 24 " : 11 fr.
" 48 " : 20 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies du pays.

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES



Savon au lait battu

EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK

"Het Klaverblad"
(Feuille de Trèfle)

POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :

E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
37.49.29

BRUXELLES

37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

MIEL

JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n° 361.040 Téléphone 769.75.

Fécule de Maïs

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

♦ ♦ ♦

Fabrique et Bureaux

Dépôt

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502.17

Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :

17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :

de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.

Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Apprenez les
langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

120.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372845 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

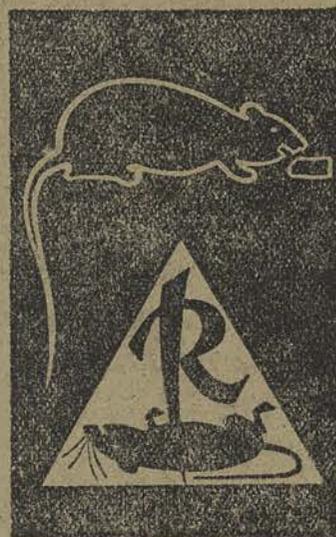
Qualité garantie

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Roxon
DETRUIT TOUS RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % !
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN 2 1/2 JOURS, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.